

N108 (Vmour)

1 - 89



Druk A
Znak 1179
Nr inv. 3101

Druk
Znak
Nr inv. 1179.

2985.

L'ANNÉE
EVANGELIQUE
OU
SERMONS

POUR TOUS LES DIMANCHES ET FETES
DE L'ANNÉE CHRÉTIENNE.

PAR

F. J. DURAND,

Ministre du saint Evangile, Membre de la Société de
l'Economie & des Mœurs de Baviere; Membre de
la Société Patriotique de Hesse-Hombourg, &c.

ÉDITION

augmentée de plusieurs Sermons, corrigée & retouchée
avec soin.

TOME V.

2 Biblioteki Skol'y Bratishkiy

Dziat. B

Znak 716

N. inw. 3104

3104

À BERNE,
CHEZ LA NOUVELLE SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE,
ET À LAUSANNE,
CHEZ LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.

1789.



SERMON XLIX.

Pour le III Dimanche après la Pentecôte.

L'EXCELLENCE DE L'EVANGILE.

Or nous préchons la sagesse entre les parfaits, une sagesse, dis-je, non de ce monde, ni des princes de ce monde qui vont être anéantis ; mais nous préchons la sagesse de Dieu, qui étoit en mystere, c'est-à-dire cachée, que Dieu avoit destinée avant les siecles pour notre gloire.

I Cor. II, vers. 6. 7.

IL y avoit à Corinthe, comme dans la plupart des grandes villes de la Grece, une foule de rhéteurs, de sophistes, & même de docteurs juifs. Depuis long-tems (si l'on en excepte quelques orateurs justement célèbres)

Tome V.



les rhéteurs avoient fait de l'eloquence un art aussi brillant que pénible. Ils recherchoient avec soin la beauté des expressions , la hardiesse des figures , & s'efforçoient de flatter l'oreille par la symétrie & la cadence des périodes. Les sophistes exaltoient avec emphase la supériorité de leurs connoissances. Ils osoient dire que toutes les sciences étoient de leur ressort , & ils se vantoyent de pouvoir répondre sur quelque matière qu'on voulût leur proposer. De - là le reproche qu'on leur avoit fait (a) que pour déguiser leur ignorance , ils s'étoient accoutumé à parler avec une abundance stérile , & une obscurité magnifique. Dialecticiens subtils , ils possédoient le talent dangereux de donner à la vérité les couleurs du mensonge , & à celui-ci les couleurs de la vérité. Non moins orgueilleux , mais moins savants encore , les docteurs juifs n'oublioient rien pour grossir leur prétendu mérite aux yeux du crédule vulgaire , & personne n'ignore ni les titres pompeux dont ils se décoroient , ni leur inflexible attachement aux préjugés les plus absurdes. Tous divisés de sectes , de sentiments & d'intérêts , ils se réunissoient cependant en un point , & tra-

(a) *Plato in Protago.*

vailloient de concert à décréditer toute doctrine nouvelle qui pouvoit porter atteinte à leur gloire , & diminuer le nombre de leurs partisans.

St. Paul après avoir prêché l'évangile , & fondé une église florissante en cette ville , étoit parti pour la Syrie. Ces rhéteurs , ces sophistes & ces rabbins avoient faisi un temps si favorable à leurs desseins , & ils ne parloient de lui qu'avec dédain. Les uns décrioient son langage. On n'y trouve , disoient-ils , ni cette abondance de termes , ni cette sublimité de pensées , ni cette élégance de figures , ni même cette exactitude de méthode qui sont nécessairés à quiconque veut instruire les autres ; l'on n'y en apperçoit aucune trace. Les autres attaquoient le fond même de sa doctrine qu'ils représentoient comme un tissu de fables , & d'extravagances. *Christ crucifié étoit un scandale pour les juifs , & une folie pour les grecs.* Or que fait notre apôtre pour leur fermer la bouche , & pour affirmer les Corinthiens dans la foi. Il avoue à ceux-ci qu'il n'est venu annoncer le témoignage de Dieu , ni avec les discours persuasifs , ni avec le vain appareil de l'éloquence humaine ; il leur déclare qu'en élévant l'édifice de leur foi sur une base aussi fragile , il

il auroit comme anéanti la vertu de la croix de Christ, qui n'est fondée que sur la puissance de Dieu. Mais s'il cede ainsi à ses adversaires le frivole avantage de débiter des mots mieux choisis & des phrases mieux compassées que lui, il soutient qu'il n'y a aucune ombre de comparaison à faire entre la nature de sa doctrine, & celle de ces prétendus sages; il fait une apologie victorieuse de son ministère. *Or nous prêchons, dit-il, la sagesse entre les parfaits, une sagesse, dis-je, non de ce monde, ni des princes de ce monde qui vont être anéantis; mais nous prêchons la sagesse de Dieu qui étoit en mystère, c'est-à-dire cachée, & que Dieu avoit destinée avant les siècles pour notre gloire.*

La dignité, l'excellence de l'évangile mis en parallèle avec les systèmes religieux de ces ennemis de J. C.; tel est donc le beau sujet que traite l'apôtre des gentils, & sur lequel doit rouler notre méditation. Essayons du moins de le suivre de loin dans sa marche ferme & vigoureuse. Essayons de saisir du moins en partie la force de ses démonstrations; il les puise.

- 1^o. Dans l'origine.
- 2^o. Dans la sublimité.
- 3^o. Dans la curée.

¶ A

- 4^o. Dans le but de l'évangile qu'il prêche.

Seigneur, daignes donner à tes ministres une portion de la sagesse, du zèle, de la force des premiers hérauts de ta parole; donne nous à tous cette docilité, ce respect, cette componction de cœur des premiers auditeurs qui la reçurent, & qui en porterent les fruits avec abondance! *Ainsi-soit-il.*

PRÉMIERE RÉFLEXION.

Comme toutes les sciences, l'évangile a ses premiers principes & ses éléments, que St. Paul appelle *les rudimens de la parole de Dieu, le commencement de Christ* (b). Mais plus qu'aucune autre science, il renferme des connaissances profondes, des points abstraits, qui ne sont accessibles qu'à des hommes long-tems formés à l'étude, à la méditation de cet admirable système, & qui pour s'y être habitués, ont les sens exercés à discerner le bien & le mal. C'est sous ce dernier point de vue que le grand apôtre considère ici l'évangile. Il l'envisage dans tout ce qu'il contient de plus relevé, dans toute son étendue, dans toute

(b) Heb. V.

sa beauté ; & il en démontre d'abord l'excellence par son origine. *C'est, dit-il, une sagesse non de ce monde, ni des princes de ce monde mais de Dieu.*

Ce monde ne désigne pas l'assemblage de tous les êtres créés, mais seulement celui de tous les hommes sans exception, de tous ceux qui ont vécu depuis l'instant de la création jusqu'au tems précis où St. Paul écrit ; & par *les princes de ce monde*, il entend ceux qui tiennent le premier rang dans toutes les sociétés humaines, soit par l'autorité, tels que les rois, les princes, & les magistrats ; soit par une forte d'empire moins imposant, mais peut-être plus flâleur, je veux dire par le génie, les talents, & les lumières ; tels prétendent être ces orateurs, ces philosophes, ces scribes, ces docteurs que ses progrès apostoliques avoient si vivement alarmés. Quelques savans (c) interprètes y joignent encore les démons que l'écriture appelle en effet *les princes des ténèbres de ce siècle* (d) & à qui les pharisiens ont plus d'une fois attribué les miracles de J. C. Or l'évangile ne doit son origine ni à ce monde, ni à tous ces princes du

(c) Vid. Ambros.

(d) Ephes. VI, v. 12.

monde ; sources, trop arides, & trop impures pour qu'il ait jamais pu en émaner ! n'insistons pas, j'y consens, sur l'idée de ces interprètes, parce qu'elle n'a qu'un rapport éloigné avec le raisonnement de notre apôtre, & que d'ailleurs J. C. lui-même a démontré qu'on ne peut attribuer ni ses miracles, ni sa doctrine à ces princes des ténèbres, lorsqu'il a dit ; *tout royaume divisé contre soi même sera reduit en désert ; toute ville, ou maison divisée contre soi même, ne subsistera pas. Or si satan jette satan debors, il est en contradiction avec soi même (e), comment donc son royaume subsistera-t-il ?* Mais envain ce monde, envain ces puissans, envain ces sages de la terre auroient-ils combiné tous leurs efforts ! Envain auroient-ils réuni comme dans un centre unique tous leurs moyens, toutes leurs forces, toute leur subtilité, tous leurs arts, toutes leurs sciences, toutes leurs ressources ! Jamais, non jamais ils n'auroient pu nous donner ce trésor de sagesse, de faintéte, de consolation, & de vie.

Le monde, auteur de l'évangile ! Et qu'étoit-il donc sur-tout alors, sinon un amas d'insensés & d'aveugles, plongés dans les té-

(e) Math. XIX, v. 16.

nebres, & dans la corruption ; si non une multitude sans principes , incapable de réflexion , & sur-tout de s'élancer par la pensée jusques dans le sein de la Divinité ; une multitude que méprisoient ses propres conducteurs ? Ceux-ci ne nous apprennent-ils pas eux-mêmes qu'ils étoient forcés de tromper cette multitude stupide ; & que pour lui présenter avec quelque foible apparence de succès , les vérités les plus simples & les plus naturelles , il falloit en tempérer l'éclat par des ombres épaisse , & par les enveloppes mystérieuses , & si souvent absurdes des fictions & des allégories ? Et nous savons tous comment le peuple le plus éclairé de la gréce traita le vertueux Socrate ! Pourquoi ? parce qu'il avoit osé (si je puis m'exprimer ainsi) plaider la cause de l'Etre suprême , du Dieu unique , contre les fantômes monstrueux des divinités subalternes. Ces princes du monde , auteurs de l'évangile ! Et qu'étoient-ils donc malgré toute leur puissance & tout leur orgueil ? Au-milieu du sombre cahos de mille erreurs , à peine guidés par quelques légères étincelles d'une raison obscurcie , ils erroient de préjugé en préjugé , d'incertitude en incertitude. Pour se convaincre de leur ignorance , il suffit de jeter un coup d'œil rapide

sur leur théologie & sur leur morale. D'ailleurs l'évangile reformoit toutes leurs idées ; l'évangile confondoit , anéantissoit toutes leurs maximes ; l'évangile sappoit par les fondemens tous leurs systèmes les plus chéris. Sa sagesse les démasquoit & les condamnoit ; son austérité les allarmoit , sa sainteté les effrayoit. Aussi dès qu'ils virent briller ses premiers rayons , s'efforceroient-ils à l'envi de les couvrir de nuages. Raisons d'état , motifs de secte , d'intérêt , de credit , de vaine gloire , de volupté , tout les déchaina , tout les arma contre lui. Chacun de ses triomphes étoit pour eux une défaite humiliante & douloureuse. Il est donc vrai que *cette sagesse n'est ni de ce monde ni des princes de ce monde.*

Mais *c'est la sagesse de Dieu.* Voilà son auguste principe. Pour établir cette assertion , les apôtres citoient des faits multipliés , des faits majestueux , des faits authentiques , des faits dont plusieurs étoient récents , & même encore subsistans. Ils citoient ces livres historiques , dogmatiques & moraux , successivement confiés d'âge en âge & depuis plusieurs siecles , à un peuple séparé de tous les autres peuples , & ils en appelloient aux rabins eux-mêmes pour en confirmer l'antiquité & la Divinité. Ils citoient ces prophètes envoyés

successivement au milieu de ce peuple , pour l'instruire , pour le préserver de l'idolatrie à laquelle il avoit toujours été enclin , & surtout pour lui caractériser le Messie après lequel il soupiroit. Ils citoient les oracles frappons de ces prophètes , oracles qui ont annoncé toutes les circonstances de la miséricordieuse révolution que venoit d'opérer J. C. ; oracles accomplis avec autant de clarté que d'exactitude. Ils citoient le ministere du Seigneur , la sainteté éminente de sa vie , l'éclat de ses vertus , la publicité , la variété , le grand nombre de ses miracles , dont il exis-
toit encore alors tant de témoins oculaires , tant de monumens incontestables ; ils citoient les témoignages rendus à son innocence , même par un Hérode , même par un Pilate ; l'injustice criante de sa condamnation ; sa mort cruelle qu'avoient accompagnée ou suivie de nouveaux prodiges ; sa glorieuse résurrection , son élévation au plus haut des cieux. Ils citoient cette effusion merveilleuse de l'Esprit de Dieu répandu sur eux à Jérusalem , selon la promesse de J. C. ; & depuis cette époque à jamais mémorable , l'étendue & la certitude de leur foi , de leurs lumières furnaturelles ; lumières qu'on ne peut attribuer ni à leur éducation , ni à l'étu-

de , ni à leurs talens , comme le prouve leur ancien genre de vie , comme l'attestent avec admiration leurs parens , leurs amis , leurs concitoyens ; toutes ces langues étrangères qu'ils parlent avec tant de facilité , & qu'ils n'ont jamais apprises , ni pu apprendre ; cette force , ce zèle , ce courage magnanimes qui les enflamment , & qui ont pris tout à coup la place de leur foibleesse , de leur lâcheté , de leur pusillanimité ; ces conquêtes rapides dont ils ont été les glorieux instrumens , quoiqu'ils ne soient la plupart que de pauvres pécheurs , de chétifs bateliers ; ces vastes contrées , ces nations qui ont déjà reçu la loi de leur bouche ; en un mot ils citoient leurs propres miracles , & la vertu d'en faire de nouveaux au nom de Jésus crucifié , de Jésus ressuscité , qu'ils peuvent à chaque instant déployer sans obstacle , & se repliant sur leur propre fragilité , sur leur néant , ils en inféroient qu'on ne pouvoit attribuer cette œuvre magnifique qu'à Dieu seul. *Nous portons ce trésor dans des vases de terre , Dieu a choisi les choses foibles du monde pour confondre les fortes , afin que personne ne se glorifie devant lui (f).* A ces démonstrations si sensibles , notre apô-

(f) 1 Cor. I , v. 29.

tre avoit coutume d'en ajouter une autre plus touchante encore (g). Autrefois, disoit-il, ennemi irreconciliable de J. C., persecuteur acharné de cette sagesse que je prêche; ne respirant que menaces & carnage contre les disciples du Seigneur, je les chargeois de chaînes, & je les amenois liés, hommes & femmes à Jérusalem; autrefois je ravageois avec un zèle amer, cette même église pour laquelle je suis prêt à verser jusqu'à la dernière goutte de mon sang. Autrefois blasphemateur, & maintenant apôtre, maintenant ambassadeur de Christ auprès de vous, je n'en suis venu à ce point qu'après avoir été terrassé, subjugué, éclairé, régénéré. Oh! M. F., que la lumiere de la vérité est facile à distinguer! Et où reconnoitra-t-on donc le doigt de celui *qui fait des choses merveilleuses*, si l'on refuse de l'adorer dans cette longue suite d'événemens extraordinaire? Quels seront donc les signes distinctifs des exploits majestueux du Très-Haut, si on ne les apperçoit pas dans le système & dans la propagation de son évangile! Or nous prêchons une sagesse non de ce monde, ni des princes de ce monde, mais de Dieu.

(g) Actes IX.

SECONDE RÉFLEXION.

Seconde démonstration de l'excellence de l'évangile, *sa sublimité*. C'est une sagesse; une sagesse entre les parfaits, une sagesse autrefois en mystère, & maintenant encore cachée à divers égards.

I. C'est une sagesse. Ses principes sont invariables; ses conséquences nécessaires & fécondes; ses lumières ravissantes; ses motifs de crédibilité & de conviction, inombrables; ses secours efficaces; ses promesses magnifiques, ses menaces atterrantes; C'est un système lié & suivi dans toutes ses parties. Une vérité y découle d'une autre vérité, & fert de base à celles qui la suivent. Les dogmes, les vérités de spéculation s'y donnent mutuellement la main; les vérités de pratique y sont étroitement liées avec les premières & forment entre elles mêmes une chaîne serrée & indissoluble. Voilà M. F. ce que nous vous expliquons tous les jours; ce qui est démontré dans plusieurs ouvrages excellens; ce que St. Paul démontroit à ses auditeurs beaucoup mieux encore, *en ne posant d'autre fondement que celui qui a été posé, savoir Jésus-Christ* (h).

(h) 1 Cor. III, v. 11.

Si à côté de l'évangile nous plaçons maintenant la fausse science de tous les adversaires de ce saint apôtre, leurs dogmes, leurs principes de religion & de morale, quel contraste ! Que d'erreurs ils enseignoient sur la nature de Dieu ? Que d'imperfections ils lui attribuoient ! Quels paradoxes sur son culte ! Quelle turpitude dans leurs mystères ! quelle barbarie dans les sacrifices qu'ils lui offroient ! Que d'absurdités sur l'origine de cet univers, sur la destination de l'homme ! Quelles révérées sur la divination, sur l'astrologie judiciaire ! Que de déclamations infensées sur le destin, sur la nécessité qui nous enchaîne, selon eux, & à laquelle-ils osoient assujettir l'Etre primitif lui-même ! Que de variations sur l'essence du bien & du mal, de la vertu & du vice, qui dans le fond n'étoient pour la plupart d'entr'eux que des noms arbitraires ! Quelle morale qui ne promettoit à l'homme vertueux que des biens physiques & temporels, & qui souvent n'exigeoit que des vertus d'ostentation & d'appareil, des vertus de théâtre ! Que de disputes oiseuses, où ils cherchoient moins la vérité que la vanité. Que de contradictions révoltantes ! On ne finiroit pas, si l'on vouloit entrer dans des détails. Qui sera donc maintenant surpris d'en-

tendre St. Paul leur dire avec tant de confiance : *Où est donc le sage ? Où est le scribe ? Où est le docteur profond de ce siècle (i) !* Qu'ils paroissent ; qu'ils viennent essayer leurs forces pour faire tête à l'Eternel ; qu'ils viennent étaler tous les trésors de leur érudition ! *Ah ! Dieu n'a-t-il pas déjà fait voir que toute leur sagesse n'est que folie !*

Que dis-je ? Laissons à l'écart ces abus de la raison, ces délires d'un esprit égaré, pour comparer avec la sagesse de l'évangile, même le légitime usage de cette raison ; même les vérités que ces sages avoient découvertes dans la religion naturelle ; & de quel côté encore penchera la balance ? Il est beau sans doute de démiéler par un examen sérieux & impartial le vrai du faux, & l'énéme du vraisemblable, & l'évidence, de ces lueurs trompeuses qui n'ont qu'un éclat passager. Il est beau de prescrire des règles de sagesse & de vertu au genre humain, & de recueillir pour l'avantage des hommes tous les motifs qui leur imposent la nécessité d'être justes. Aussi notre apôtre ne blame-t-il pas la religion naturelle. Il ne veut qu'en opposer l'insuffisance à cette sagesse de Dieu par laquelle *l'homme spirituel*

(i) 1 Cor. I, v. 20.

discerne toutes choses. Ah ! qu'en effet le fini figure mal à côté de l'infini ! Que la sphère de la sagacité humaine est étroite à côté de l'intelligence divine ! C'est moins, infiniment moins qu'une goutte d'eau vis-à-vis d'un océan immense. Les démarches de l'esprit humain abandonné à lui-même, sont si lentes, si incertaines, si embarrassées ; il se fatigue, il s'épuise dès les premiers pas ; il se trouve au milieu d'une nuit obscure, & ne fait plus quelle route il faut tenir. Que doit-il donc arriver lorsqu'il est en proie à des erreurs qu'on a pour ainsi dire succées avec le lait, à des séductions étrangères, au choc tumultueux des passions ? Ce qui étoit arrivé à tous les sages privés du flambeau de la révélation. Depuis plus de trois mille ans, ils n'avoient pas pu convenir encore du fondement de la morale. Ils disputoient encore sur les premiers principes des devoirs de l'homme, & l'on comptoit plus de deux cents opinions différentes sur celui du bonheur (*l*) ; ainsi sans l'autorité suprême & prépondérante de la parole de Dieu, jamais il n'y auroit eu d'uniformité ni dans les sentiments, ni dans les maximes. Il n'appartient

(*l*) *Varro.*

qu'au

qu'au fidèle qui tient à la main le fil sacré de l'Evangile d'avancer à grands pas au milieu de ce labyrinthe de contradictions ; il y marche au sein de la lumiere, il pénètre jusqu'au fond du sanctuaire, & les secrets de l'Eternel se dévoilent à ses yeux. C'est dit St. Paul, *c'est que personne ne peut connoître les choses de Dieu, ni ce qui est en Dieu, si ce n'est l'esprit de Dieu*, & ceux auxquels il daigne servir de guide. L'Evangile est donc seul une sagesse proprement dite, & une sagesse *entre les parfaits*.

2°. Cette expression paroît empruntée des usages du paganisme. Il nommoit *parfaits* ceux qui déjà initierés à ses petits mystères, s'étoient purifiés & avoient offert les sacrifices prescrits pour être admis dans les grands. Les parfaits dans la carriere évangélique, ce sont donc les croyans auxquels la *grâce de Dieu a été donnée en J. C.*, & qu'elle a enrichis de tous les dons de connoissance, dont ils sont susceptibles. Il manque toujours, il est vrai, des degrés à leurs lumières, non-seulement parce que le plan de l'Evangile est un plan infini, mais parce qu'ici bas nous ne connoissons jamais qu'en partie (*m*), nous ne

(*m*) 1 Cor. XIII, v. 9.

voyons que par un miroir obscur. Cependant ils sont parfaits relativement à ces néophytes encore faibles, à ces *enfans nouvellement nés en Christ*, & à tous ceux qu'on ne peut nourrir que du lait des premiers élémens. Ces parfaits, ce sont les forts qui ont besoin de viande solide. Ils ont compris les fondemens, le but, l'ensemble, l'étendue, les motifs de l'admirable œconomie de la foi; elle est pour eux la sagesse la plus sublime. Et c'est d'après des témoins de cette classe qu'il convient de juger de son excellente. Dans tous les arts, dans toutes les sciences, on ne choisit pour arbitres de leur valeur que des hommes qui y sont profondément versés; tous les autres n'en voyent que l'écorce, ils n'en sentent pas le prix. Or si l'on interroge ces parfaits, ils répondront que l'évangile est l'oracle infaillible qui doit prédominer sur les vaines imaginations de l'esprit humain, que *celui qui ne croit point au fils ne verra point la vie* (n), & qu'il est déjà condamné. Ils répondront que *plus doux que le miel, plus désirable que l'or*, l'évangile restaure l'âme, qu'il lui ouvre des sources intarissables de plaisir & de bon conseil, qu'il est *la loi parfaite*. Puissans dans

[n] Jean. III, v. 36.

les écritures, en les méditant jour & nuit avec un singulier plaisir, ils y ont découvert les notions les plus saines & les plus justes de la nature divine, les preuves frappantes de notre dignité primitive, les causes, les remèdes de notre dégradation, le débordelement de l'erreur & des passions arrêté par des digues efficaces, les liens de la société humaine affermis, un code de loix imposées avec toute l'autorité, toute la majesté d'une législation suprême, & qui toutes en portent le caractère; le vice démasqué & flétri, la vertu recouvrant son éclat; ils en ont favouré les consolations, & ils en attendent les biens; ceux là, oui ceux là ont élevé la voix dans tous les siècles; ils ont toujours dit avec transport; *la vie éternelle* (o), c'est de te connoître pour le seul vrai Dieu, & J. C. que tu as envoyé; & ce suffrage a toujours été le suffrage de leur cœur.

3°. *Nouveau trait de grandeur, c'est une sagesse en mystère.* Avant la révélation la plupart de ses dogmes, les plus magnifiques de ses promesses étoient autant de mystères impénétrables, autant de choses que l'œil n'avoit point vues, que l'oreille n'avoit point entendues

[o] Jean. XVII, v. 3.

Et qui ne pouvoient monter dans le cœur de l'homme. Et comment par exemple, les génies les plus perçans auroient-ils découvert cet admirable moyen de salut ; base & centre de tout l'évangile, ce grand prix auquel nous avons été rachetés ? Comment dans cette doctrine si consolante de l'immortalité de nos ames, auroient-ils pu aller au-delà de ces probabilités que nous fournit la raison ? Et ainsi du reste. Mais depuis que Dieu a parlé ; depuis que l'orient d'en haut est venu pour éclairer ceux qui marchoient dans les ténèbres (p), on apperçoit dans l'évangile tous les points fondamentaux placés dans le jour le plus pur. Un Dieu éternel, un Dieu créateur, un Dieu qui gouverne tout, un Dieu qui nous aime, qui nous destine une vie nouvelle, une vie sans fin, & qui a déjà dressé des trônes pour la vertu ! Un Sauveur qui n'est venu dans le monde, qui n'a vécu, qui n'est mort que pour nous en mériter & nous en assurer la possession ; un Sauveur qui a comme réduit ses loix à ces deux préceptes : aimer Dieu ; aimer les hommes ! Ah ! M. F., ces vérités & tant d'autres qui doivent vous être familières, se démontrent d'elles-

(p) Luc. II, v. 78.

mêmes, & l'on ne peut refuser d'y souscrire qu'en fermant volontairement les yeux à la lumière.

Cependant il reste encore d'étonnantes profondeurs dans le système de l'évangile. Nous connoissons les faits, & nous en ignorons le comment. Nous savons, par exemple, que l'unique issu du pere a été fait chair. Mais comment la nature divine s'est-elle si étroitement, si spécialement unie avec la nature humaine ? Nous savons qu'un jour les morts ressusciteront. Mais comment sera rassemblée & discernée la poussière éparse ça & là de chacun d'eux, poussière transformée de mille manières différentes ? Dans quel état ces corps reparoîtront-ils ? Nous savons qu'il y a un enfer ; mais quelle est la nature des tourments qu'y subissent les victimes infortunées du péché ? Nous savons qu'il y a un paradis. Mais en quoi consiste la félicité des bienheureux ? *Un homme en Christ* (q) ; un apôtre nous déclare qu'il a été ravi jusqu'au troisième ciel, ravi en paradis, mais il garde un profond silence sur les objets qui lui ont été offerts, & pour reprimer à jamais les efforts d'une teméraire curiosité, il nous dit ce

(q) 2 Cor. XII.

Sont des choses inénarrables, des choses qu'il n'est pas possible à l'homme d'exprimer. Combien d'autres articles lumineux d'un côté, & obscurs de l'autre ne pourrions-nous pas ajouter à ceux-ci ? Articles dont nous confessons la certitude, puisque nous les tenons de la bouche de l'Etre infaillible, mais qu'il ne nous a pas entièrement révélés, parce qu'ils ne sont pas nécessaires pour notre salut, & parce que sans doute nous n'aurions pas pu les comprendre. L'évangile, même depuis sa manifestation, renferme donc encore des choses cachées ; c'est donc encore à plusieurs égards une *sagesse en mystère*. Mais ces ombres, ces voiles, ces énigmes même en établissent la sublimité & l'excellence.

Lorsqu'un philosophe sage & éclairé rentre en lui-même pour y contempler sa nature, il y découvre des merveilles sensibles ; une ame spirituelle unie à un corps matériel ; les pensées de cette ame, qui produisent infailliblement & avec la plus exacte proportion certains mouvements dans son corps ; les mouvements de celui-ci qui occasionnent promptement & infailliblement certaines pensées, certains sentimens dans son ame ; son entendement qui est comme un miroir fidèle, où viennent se peindre des milliers d'objets

tant visibles qu'intellectuels, tant présens qu'absens ; une mémoire où sont gravées des images innombrables. Voilà aussi des faits clairement connus, des faits qu'il ne peut révoquer en doute. Mais c'est envain que ce philosophe voudroit en rechercher le *comment*. On a essayé mille fois d'arracher ces secrets à la nature ; & toujours on l'a fait sans succès. Jamais l'homme ne pourra saisir dans cette vie le lien invisible qui unit deux substances si opposées ; jamais il ne pénétrera le mécanisme de leurs opérations. Jamais il ne connaîtra l'origine de ses propres idées, ni leur essence, ni où résident ces portraits si ressemblans & si multipliés qui enrichissent sa mémoire, qui se montrent & qui se cachent tour à tour, avec une rapidité presqu'incroyable. Or que conclut-il delà ? Il dit avec un sage du paganisme (r). „ Quand je viens à „ considérer l'ame, l'esprit de l'homme, sa „ raison, son discernement, sa mémoire, je „ trouve qu'il faut être dépourvu de ces fa „ cultés pour ne pas comprendre que ce sont „ les ouvrages de Dieu ”. Il reconnoît l'empreinte évidente de l'être seul-infiniment sage, seul infiniment puissant ; & il l'adore jus

(r) Cic. Lib. 2. de Nat. Deor. c. 59.

ques dans ces mystères naturels qu'il ne peut fonder.

Ah ! si dans la religion l'obscurité se trouve donc mêlée avec la lumière, n'est-ce pas parce qu'elle embrasse tout ce qui a jamais été conçu de plus vaste dans le sein de la sagesse éternelle ? N'est-ce pas, parce que Dieu est toujours sans bornes, toujours infiniment élevé au dessus de nos foibles conceptions ? N'est-ce pas, parce qu'il n'y a que Dieu seul qui puisse se connoître parfaitement ? Les sublimités, l'incompréhensibilité même de certains articles de l'évangile, bien loin d'en tourner l'origine & l'excellence en problème, ne servent qu'à les rendre incontestables. En reculant si loin d'un côté les bornes de nos connaissances, mais en les resserrant de l'autre selon son bon plaisir, Dieu a voulu nous convaincre que l'intelligence de ses œuvres & sur-tout de sa parole est un de ses dons. Dans la nature, dans les voies de sa Providence, dans la religion, par-tout il se montre assez à découvert pour qu'on le reconnoisse, pour qu'on sache à n'en point douter que c'est lui, & par-tout il se cache, comme pour y imprimer encore son sceau. „ Grand „ Dieu (s) s'écrioit un saint évêque, je te

(s) August. solilog. c. 31.

„ connois non tel que tu es en toi-même ; ce „ qui n'appartient qu'à toi seul ; mais je te „ connois par rapport à moi, & non sans „ toi, puisque tu es la lumière qui m'éclaire. „ Ce ne sont point les abîmes adorables de „ tes perfections & de tes conseils que je „ désire de pénétrer ; mais dis à mon cœur, „ je suis ton salut ; ne cache point ta face de „ moi, de peur que je ne meure". *Or nous* „ *préchons une sagesse entre les parfaits, une* „ *sagesse qui a été long-tems en mystère, & qui* „ *est encore cachée à divers égards.*

TROISIÈME RÉFLEXION.

Troisième démonstration de l'excellence de l'évangile ; *sa durée*. Je fais M. F. que ce caractère est quelquefois une preuve très-équivocative de la vérité d'une doctrine. Je fais que dans les premiers siècles de l'église les défenseurs du paganisme citoient avec emphase l'ancienneté du polythéisme, & du culte qu'ils rendoient à leurs dieux, & que les apologistes de l'évangile (t), leur répondoient que ce n'étoit qu'une antiquité d'idolatrie & d'erreur. Je fais enfin que la longueur des

(t) *Tertullianus.*

siecles ne peut jamais rendre faux ce qui est vrai , ni vrai ce qui est faux. Mais il s'agit dans notre texte d'une durée éternelle , & non d'une durée plus ou moins ancienne. *Dieu l'a destinée avant les siecles.*

Ces paroles forment une très-belle opposition avec la *sagesse de ce monde , & des princes de ce monde qui vont être anéantis.* Que ce point de vue est intéressant ! Ainsi que dans un lieu dont l'horizon est borné , on voit paroître & se dissiper rapidement ces nuages légers qui sont le jouet des vents , tandis que l'astre du jour dont - ils sembloient vouloir absorber les rayons , brille toujours avec un nouvel éclat dans l'immensité de l'espace. Ainsi toutes les opinions hazardées , toutes les théories frivoles de la sagacité humaine pour dévoiler les secrets du ciel , occupent pendant quelques momens les hommes , & rentrent successivement dans l'oubli ; mais la véritable religion , la sagesse de Dieu toujours constante , toujours uniforme ne cesse de répandre ses lumières vivifiantes. *Christ est le même hier & aujourd'hui (u) , il l'est éternellement.*

(u) Heb. XIII , v. 8.

Le néant ! voilà donc le partage inévitable de cette foule de systèmes de religion & de morale autrefois sortis des écoles les plus fameuses des philosophes de la gréce & des autres nations ; de ces systèmes défendus avec tant de chaleur , & d'abord adoptés avec tant d'avidité. Et en effet qu'étoient donc déjà devenus l'hypothèse infensée d'un aveugle hazard ; ces atomes errans dans le vuide auxquels on avoit attribué l'origine de l'univers , & la production de tous les êtres ? Qu'étoient devenues tant de divinités bizarres ou monstrueuses auxquelles des peuples nombreux avoient autrefois érigé des temples , dressé des autels , & offert d'affreux sacrifices ? Elles avoient disparu avec leurs adorateurs , & à peine en savoit-on alors les noms. Qu'étoient devenus tant de mystères profanes & impurs , si long-tems célébrés dans l'ombre du secret & de l'obscurité , quoiqu'on n'eût pas craint de les nommer des mystères éternels ? Ces augures , ces auspices , tant d'autres objets à peu près semblables , si long-tems consacrés par les terreurs de la superstition , ou par les rafinemens de la politique , n'étoient - ils pas tombés dans l'avilissement & dans le décri ? Ne les deaignoit - on pas ouvertement alors ? Ne les

tournoit - on pas en ridicule ? Les dogmes que le paganisme conservoit encore, ses idoles , leurs prêtres, tout alloit rentrer dans le même néant ; c'étoit sur leurs débris qu'alloit s'élever l'évangile de grace. Et pour dire un mot du judaïsme, ses aspersions, ses cérémonies, ses sacrifices, quoique d'une institution divine , alloient être abolis , parce que l'Éternel ne les avoit donnés que pour un tems qui expiroit. A plus forte raison ses vaines traditions alloient lui être arrachées. Et tel a été le sort de *cette loi orale* que ses docteurs regardoient comme la quintessence de toutes les connoissances humaines, qu'ils tenoient en réserve pour eux, & pour un petit nombre de personnes d'élite. Ah ! s'écrie un de ces rabbins (x). „ Toutes ces lumières se sont évanouies peu à peu pendant „ les diverses captivités où le peuple a été „ réduit. Toutes les idées s'en sont effacées „ sans retour ”. Et c'est ainsi que les mortels *dont la durée n'est que de quatre doigts*, que leurs biens, que leurs sciences , leurs préjugés, leurs erreurs, ainsi même que les tems se précipitent tour à tour dans le gouffre absorbant de l'éternité , d'où ils étoient sortis.

(x) Moses Maimoned. Hist. Critiq. de la philos. T. I, p. 203.

Mais immuable au-milieu de toutes ces vicissitudes , l'évangile destiné ayant tous les siecles , subsiste pendant qu'ils s'écoulent & leur survit. Il n'y avoit ni cieux , ni terre , ni mers , & déjà l'ineffable plan de la rédemption par J. C. avoit été tracé & décreté par la miséricorde Divine. L'argile animée par les mains du créateur ne respiroit pas encore ; le genre humain n'existoit pas ; & déjà le baume qui devoit guérir ses playes mortelles , étoit préparé ; déjà *le sang* du libérateur *criait de meilleures choses que le sang d'Abel* qui devoit être versé quatre mille ans avant le sien. L'univers est créé , & sous la premiere des loix , sous la loi de nature , les justes & les patriarches ne soupirerent qu'après J. C. après le période florissant de son évangile. Moysé reçoit la loi ; les prophètes sont suscités en Israël , la lumiere prophétique s'éteint pour quelques siecles ; & c'est toujours J. C. , toujours son regne , toujours son évangile que les sacrifices annoncent , que les prophètes contemplent. En un mot dans tous les siecles qui ont attendu le Messie , dans celui où il vient de paroître , le genre humain n'a eu , n'a pu avoir que le même Dieu pour auteur , & le même J. C. pour Sauveur. Ces cieux , cette terre , ce monde , ces princes

du monde, ne feront bientôt plus; & J. C. regnera encore, & son évangile sera encore l'asyle, la consolation, le grand salut des élus de Dieu. Quels traits de grandeur! quelle majesté! Or nous prêchons une *sagesse destinée avant les siècles.*

QUATRIÈME RÉFLEXION.

Dernière démonstration de l'excellence de l'évangile, *son but, Dieu l'a destinée pour notre gloire.* Mais qu'est-ce que la gloire? Elle consiste, selon les partisans de ce monde, dans l'opinion avantageuse que nos semblables manifestent de nous mêmes, par des témoignages flatteurs d'approbation, de déférence & même d'admiration. Ce monarque vainqueur, cet heureux conquérant dont la présence inspire des transports & des acclamations de joie, dont on grave les exploits sur le bronze & sur l'airain, auxquels enfin on érige des trophées superbes, des arcs de triomphe avec des inscriptions fastueuses, ce monarque, ce conquérant leur paroissent montés au faîte de la gloire. Quoi! des éloges qui ne sont souvent que sur le bout des lèvres de ceux qui les prodiguent, tandis que le mépris, la haine ou l'envie sont au fond

de leur cœur! Quoi, des éloges qui plus souvent encore ne sont pour celui, qui les reçoit que des reproches indirects de ne les avoir pas mérités! Quoi encore, une fumée qui se dissipe, des bruits vagues & sans confiance! Et ce feroit la *notre gloire.* Plus raisonnable & plus précis le philosophe nous dit que la gloire réelle de l'homme consiste à agir convenablement à sa nature, à en conserver toute la dignité dans ses pensées, comme dans ses actions, à se trouver non-seulement estimé des autres, mais accompli en soi-même. Ces idées sont justes. Mais c'est le propre de l'évangile de laisser toujours la sagesse de ce monde bien loin derrière soi. Il ajoute que notre gloire véritable, notre gloire unique c'est de conserver au fond d'une ame fidèle & vertueuse ces traits sacrés que le doigt du Très-Haut y a gravés, cette douce esperance, & même cette sublime prétention à l'immortalité bienheureuse. Il ajoute que notre gloire, c'est notre salut, c'est la possession de l'héritage que Dieu nous réserve. Et voilà en effet où tend l'évangile, voilà le dernier terme du grand ouvrage de notre rédection par Jésus-Christ.

Je conviens que c'est déjà une gloire solide pour le chrétien de confier Dieu & J. C.,

d'être l'heureux objet de leur amour , de n'obéir qu'à un maître par l'autorité duquel *les rois regnent , & les princes administrent la justice* (y). Il peut dire avec St. Paul. *J'ai assez de gloire dans le Seigneur , & à Dieu ne plaise que je me glorifie sinon en sa croix* (z). Je conviens que les fidèles ont un juste sujet de se glorifier en l'espérance de la gloire de Dieu (a), que déjà ils entrevoyent le ciel , ils le saluent comme de loin, qu'ils s'en disent les Bourgeois , & soupirent après ses pavillons éternels. Oui nous sommes dès à présent les enfans de Dieu. Mais enfin ce que nous serons n'est point encore manifesté (b). C'est dans les lieux très-hauts que réside la gloire , & la nôtre ne resplendira sans nuages que dans ce jour , où , à la face de tout l'univers, le juge suprême nous dira : *Venez , venez les bien-aimés de mon Pere* (c). Entrez dans mon royaume ; placez - vous sur ces trônes majestueux qui vous attendent ; ceignez vos têtes de la couronne de l'immortalité & de la gloire.

(y) Prov. VIII, v. 15.

(z) Galat. VI, v. 14.

(a) Rom. V, v. 2.

(b) 1 Jean. III, v. 2.

(c) Math. XXV, v. 34.

Oh !

Oh ! Pétonnante dispensation ! *Le prince de notre salut* , J. C. lui-même n'est entré dans sa gloire que par la porte étroite des humiliations & des souffrances ; & c'est par des routes souvent obscures qu'il nous conduit à la lumière ; c'est par la mortification , par le renoncement à soi - même , par la croix qu'il nous conduit aux torrens de ses chastes délices ; c'est par l'humilité, par la résignation, par l'obéissance qu'il nous conduit à la gloire. Et à quelle gloire ? Ce sont des richesses inexprimables ; ce sont des trésors qui ne s'épuisent point , c'est un poids immense de gloire.

Rentrez, rentrez donc dans le néant religions humaines ! Et quelle perspective présentoit en effet la sagesse de ces docteurs impuissans & barbares qui non contens de ne pas croire à la prédication de St. Paul s'efforçoient encore d'éteindre pour tous les autres le flambeau de l'Évangile. Ne les calomnions point M. F. , & n'en jugeons que par des faits & par leurs ouvrages. Hélas ! ils n'osoient fixer leurs regards sur les abîmes effrayans de l'éternité. Les moins déraisonnables d'entr' eux doutoient. Arrivés au moment fatal , ils disoient pour toute consolation à ceux qui les environnoient ; , félicitez

Tome V.

„ moi ; mes doutes , mes doutes vont être éclaircis. Je saurai en peu d'heures , si je mourrai tout entier ; & ils expiroient dans cette accablante perplexité". Je ne dis rien de ces descriptions riantes , & de ces portraits agréables que leurs poëtes faisoient quelquefois de la felicité d'une autre vie , & de ces champs Elysées où ils en fixoient le séjour. Les traits qu'ils y mêlent prouvent assez , qu'ils ne cherchoient dans ces fictions que des ornement poétiques ; & d'ailleurs il leur arrive souvent de contredire ces idées. On trouve dans les écrits de leurs philosophes des preuves énergiques & bien développées ; on y trouve des morceaux consolans ; mais on y trouve aussi les aveux de leur anxiété , & ces douces présomptions traitées de rêves enchanteurs. Combien d'autres languissoient tristement dans la pensée sombre & humiliante d'un anéantissement total. Ce n'étoit que dans le silence , que dans l'horreur du tombeau qu'ils plaçoient la récompense suprême de la vertu ; & cette récompense n'étoit qu'une entière insensibilité. Doctrine terrible , qui produisoit & qui produira dans tous les siecles l'effet naturel qui en découle , la noire manie du suicide.... O ! mon Dieu ! Lorsqu'on parcourt ainsi avec émotion l'histoires

lugubre de ces siecles , lorsqu'on s'enfonce par la réflexion dans cette nuit affreuse où gémissoit alors le genre humain ; lorsqu'en se repliant ensuite sur soi - même , on retrouve dans son esprit les clartés de l'évangile , qu'on en retrouve dans son cœur les sentimens , les consolations , & les espérances , qu'il est aisé de comprendre l'excellence de cette grace salutaire , & qu'il est doux d'éclater en bénédictions !

Rapprochons maintenant comme dans un point tous les traits nerveux de l'apologie de notre apôtre , ou plutôt de l'éloge qu'il fait de l'évangile , mis en parallèle avec les systèmes religieux des adversaires qui l'attaquoient. Ici une fausse sagesse , une sagesse de ce monde , ou des princes de ce monde ; & là une sagesse qui vient de Dieu. Ici un assemblage sans cohérence de sophismes , de conjectures , de fables & d'erreurs ; & là un système complet , lumineux , profond , un système dont les parfaits seuls sentent la beauté , l'harmonie , l'onction , un système que les voiles inévitables qui le couvrent en partie , ne servent qu'à rendre plus respectable & plus certain. Ici le flux & le reflux perpétuel des opinions humaines que le tems voit naître & qu'il detruit ; & là une science invariable ,

qui a l'éternité pour mesure de sa durée. Ici encore des opinions sans influence sur le solide bonheur de l'homme, mieux encore qui le lui ravissent sans espoir ; & là enfin l'évangile qui nous éclaire sur nos plus chers intérêts ; l'évangile qui bien connu, bien pratiqué, nous assure la paix, la joie, la vie, la bénédiction & la gloire. Rapprochons, faisons tous ces traits & décidons sans partialité à qui ou de ces rhéteurs, de ces sophistes, de ces docteurs, ou des ambassadeurs de Christ, il convenoit aux Corinthiens de prêter l'oreille. *Or nous prêchons une sagesse entre les parfaits ; une sagesse, dis-je, non de ce monde, ni des princes de ce monde qui vont être anéantis ; mais nous prêchons la sagesse de Dieu, en mystère, que Dieu avoit destinée avant les siècles pour notre gloire.*

APPLICATION.

Vous ne pouvez ignorer M. F. quels sentiments les vérités que vous venez d'entendre doivent produire en nous, & j'aime même à croire que nos coeurs les éprouvent avec vivacité. Il nous suffiroit donc sans doute de vous dire en deux mots que tous ces caractères de grandeur qui brillent dans l'é-

vangile, exigent de notre part autant de respect que d'admiration ; que tant de bienfaits exigent de la reconnaissance, & que tant d'amour exige le juste tribut de tout notre amour. Mais ne nous écartons pas de notre texte ; parcourons-en succinctement les objets principaux.

L'origine céleste de l'évangile nous apprend à quelle autorité nous devons déferer en matière de foi. Que les prétendus sages de ce siècle marchent, puisqu'ils le veulent, sur les traces des adversaires de St. Paul ; laissons-les s'égayer, en voulant mettre les pensées de l'être infini au niveau de leurs pensées ; laissons-les objecter, disputer, blasphémer ce qu'ils ignorent. Gémissons sur leur aveuglement ; prions pour eux ; mais encore un coup, ne les écoutons pas ! Ah ! lorsque le ciel tonne, s'écrioit avec énergie un ancien docteur (*), c'est à de chétifs animaux de se taire. Que de leçons encore nous devons puiser dans la sublimité de l'évangile. Pour en saisir toute la beauté, toute l'harmonie, il faut être parfait. Ne nous laissons donc jamais de puiser dans ce trésor, & de creuser dans ce champ fertile, pour y trouver la perle de

(*) August. ubi cœlum tonat, ranœ taceant.

grand prix. L'étude de cette grâce salutaire peut seule nous faire passer en prudence ceux-là même qui nous ont enseignés, & nous rendre plus sages que les anciens (d). C'est la lumiere qui illumine tout homme venant au monde. Que ses mystères même nous élèvent jusqu'à son auteur, source unique de toute sagesse; & lorsqu'on nous fait des objections que nous ne pouvons résoudre, opposons leur ces lumières divines qu'on ne peut nous contester. Il faudroit rejeter les vérités les plus simples, & douter de tout, si avant de croire, il étoit nécessaire d'avoir aplani toutes les difficultés. Dois-je vous le dire M. F.? Je me suis souvent représenté les hommes comme dispersés dans une vallée assez féconde, pour fournir à tous leurs besoins réels; assez variée, pour leur offrir une foule d'objets utiles & agréables; & enfin assez éclairée, pour qu'ils puissent y discerner ces objets les uns des autres. Mais des chaînes de montagnes inaccessibles & couvertes de nuages épais, mais des abîmes immenses & profondément obscurs enveloppent de toutes parts cette riante habitation. Le maître tout-puissant qui les y a placés, leur a dit; un jour

(d) Jean. I.

j'applanirai ces montagnes; un jour je comblerai ces abîmes, je dissiperaï cette sombre nuit, mais en attendant ce moment qui ne dépend que de moi, jouissez de mes faveurs avec actions de grâces; respectez ces barrières invincibles pour vous. Malheur à quiconque tentera de les franchir; il perdra la trace de la lumiere; il sera la victime de sa témérité & de son orgueil. Voilà une image sensible de notre état, dirai-je dans la foi, où même dans la nature! Remercions donc le créateur des connaissances qu'il a daigné nous accorder; & ne nous efforçons point vainement d'aller au-delà des bornes qu'il nous a prescrites. Conjurons-le de triompher & dans nos esprits, & dans nos coeurs, des obstacles que nous opposons hélas! trop souvent à son empire.

Que l'éternité de l'évangile nous démontre l'inutilité & le crime des assauts profanes que l'impiété ne cesse de lui livrer. Ah! ce rocher des siècles est fondé sur une base ferme & inébranlable. Il a toujours bravé, & il brave encore toutes ces vagues impuissantes qui viennent le heurter. Elles se brisent, elles disparaissent l'une après l'autre, & il élève toujours sa tête majestueuse jus-

qu'aux cieux. Qu'enfin le but de l'évangile nous inonde de joie. Fixons plus souvent d'avides regards vers le ciel. Ecrions - nous en poussant des soupirs vers les pavillons de Jacob : Voilà, oui voilà où règnent mon Sauveur & mon Dieu ! Voilà ma patrie, le centre de mon repos, l'immortel séjour de la gloire. Bientôt le songe de ma vie finira, & reçu dans la cité permanente, je verrai de mes yeux mon Créateur, je verrai mon Rédempteur. Je puiserai sans mesure dans l'océan de leur lumière ; je connoîtrai, ce que je ne puis connoître maintenant ; je serai rassasié de joie, & absorbé dans l'amour.

O ! vous qu'enflammeint de si glorieuses espérances, enfans du Très - Haut, M. T. C. F., priez - pour nous. Priez le de nous combler de ses grâces, pour que jamais nous ne nous préchions nous - mêmes, & que nous nous rendions approuvés à vos consciences devant lui par la manifestation de la vérité. En vous rendant vœux pour vœux, nous élavons aussi nos mains en votre faveur, & nous crions à notre pere céleste ! Eternel, ô ! Eternel veille, veille toi-même sur ce peuple, donne à chacun de tes en-

fans, ce respect, cette docilité, cette composition de cœur des premiers auditeurs qui reçurent ta parole. Fais que nous en portions les fruits dans le tems, afin de t'adorer, de te bénir, & de t'aimer encore dans l'éternité ! Amen.



SERMON L.

Pour le quatrième dimanche après la Pentecôte.

L'AVIS DE GAMALIEL.

Maintenant donc je vous dis, ne continuez plus vos poursuites contre ces hommes, & laissez les en repos. Car si cette entreprise ou cette œuvre est des hommes, elle sera détruite; mais si elle vient de Dieu, vous ne pourrez la détruire; & prenez garde que même vous ne soyez trouvés faire la guerre à Dieu.

Actes V, v. 38, 39.

CEST en faveur des apôtres persécutés, & dont les sacrificateurs avoient juré la perte, que Gamaliel ouvre l'avis que je viens de vous lire. Il a paru si frappant à quelques auteurs ecclésiastiques qu'ils ont prodigué les

plus grands éloges à ce docteur de la loi (*). Ils ont avancé qu'il étoit chrétien, & que s'il demeuroit encore entre les Juifs, c'étoit pour favoriser plus efficacement les progrès de l'église naissante. Ils en ont même fait un saint, & il est une ville en Italie (**), qui se vante d'être la dépositaire de ses cendres, & qui, par une suite de ses opinions théologiques, lui adresse des vœux.

D'autres au contraire, n'ont cru voir en Gamaliel qu'un politique peu judicieux. Il résulteroit, selon eux, de son avis, que toute innovation est permise en matière de religion; qu'il faut laisser un libre champ aux efforts turbulens de ceux qui veulent y en introduire; & que c'est au succès à décider de la bonté & de la justice d'une pareille entreprise; comme s'il n'y avoit pas souvent eu, même en ce genre, des témérités heureuses, & des impostures triomphantes. D'où ils ont conclu que les principes posés par Gamaliel, tendroient en effet à troubler l'ordre public & le repos de la société.

Pour nous, M. F., nous vous dirons, d'après l'historien sacré, que c'étoit un pha-

(*) Clémens recognit. Lib. I. c. 65. Baronius, &c.

(**) Pise.

risien, un docteur de la loi, un membre du conseil judaïque fort considéré de tout le peuple. Nous ajouterons que, selon toute apparence, c'étoit le même aux pieds duquel St. Paul avoit été nourri à Jérusalem, & exactement instruit dans la loi de ses peres ; & qu'enfin c'étoit un sage digne de sa réputation. Pour nous en convaincre, il suffira d'envisager sous différentes faces l'avis qu'il donne dans notre texte. Recueillons les traits de sagesse qui y brillent de toutes parts, & tisons-en des conséquences instructives. Voilà tout notre plan.

L' R E F L E X I O N .

Les traits de sagesse qu'on apperçoit sans effort dans cet avis de Gamaliel sont un désintéressement généreux, une douce tolérance, une exacte combinaison des causes & de leurs effets, une parfaite conformité avec la constitution, les loix, la religion de son pays, & une piété solide. Matière abondante : nous la resserrerons, pour ne pas fatiguer votre attention.

I. Premier trait de sagesse ; un désintéressement généreux & patriotique. Les pharisiens formoient une secte très-nombreuse chez

les juifs. On leur donnoit le titre pompeux de sages par excellente : & lorsque quelqu'un d'eux devoit enseigner, ses disciples se félicitoient, en se disant ; *le sage explique aujourd'hui*. Ils avoient si bien captivé les esprits du peuple, qu'ils en disposoient à leur gré, & que, pour les enrichir, les femmes se dépoilloient de leurs ornemens les plus précieux. Or J. C. les avoit attaqués de front. Indigné qu'on prostituât à de tels docteurs le nom de *Rabbi*, ou de maître, il avoit démasqué leur hypocrisie, censuré leur avarice, & ordonné de prendre garde à leur *levain*, c'est-à-dire, à leur doctrine. Aussi n'avoient-ils cessé de le persécuter que lorsqu'il avoit cessé de vivre.

Mais à la vue des succès inopinés de ses disciples, leur haine à peine assoupie, & leur sombre inquiétude se rallumerent. C'est donc en vain, se dirent-ils sans doute, que nous avons fait expirer au milieu des supplices le chef de cette secte rebelle. Nous espérions en effacer jusqu'aux moindres traces dans son sang ; & voici une poignée d'hommes obscurs, qui chaque jour attirent à lui des milliers de partisans. Si nous les laissons faire, tout le monde croira en eux ; on nous abandonnera, & nous tomberons dans l'ayilisse-

ment & dans l'oubli. Le seul moyen qui nous reste, c'est de les immoler à notre juste vengeance, comme nous avons immolé leur maître !

Et cependant voici Gamaliel, l'un d'entre eux, qui abjure tout sentiment d'intérêt; intérêt de réputation & de gloire, intérêt de crédit & d'autorité, intérêt de lucre & d'avarice; il oublie tout, il sacrifie tout. Il veut qu'on éprouve encore ces hommes si odieux à sa secte, & qui pouvoient lui devenir si funestes; quoiqu'il en puisse arriver, il veut qu'on s'assure si ce sont des docteurs du mensonge, ou des envoyés de Dieu. M. F., qu'il y a de grandeur & de sagesse dans une ame qui lutte ainsi contre ce tyran des coeurs, & qui peut briser une idole que le reste des hommes encense ! Mais pour mieux sentir encore la noblesse & l'élevation de ses sentiments, fixons un instant des regards attentifs sur ce conseil où il opine. Quel spectacle ! La violence, la fureur, la rage s'y développent, elles y étincellent de toutes parts. *Ils grinçoient les dents*, dit St. Luc, *& ils consultoient*, non pour découvrir si les apôtres étoient innocens (ils ne pouvoient l'être à ce tribunal, puisque l'intérêt de la secte exigeoit

qu'ils périssent) mais ils consultoient pour les faire mourir.

Le sage Gamaliel gémit de voir ses collègues dans de si effrayantes dispositions. Il craint qu'entrainés & subjugués par des passions si tumultueuses, & par conséquent incapables de toute réflexion, ils ne commettent à l'égard des apôtres un crime irréparable, un crime qui les couvrira de honte & d'opprobre; un crime qui enfoncera dans leur sein le glaive des remords dévorans ! Mais il ne craint point leur haine, quoique toujours implacable; il ne craint point les reproches amers dont ils peuvent l'accabler sur son peu de zèle pour le pharisaïsme, sur son indulgence excessive pour des novateurs. Quoique seul de son avis, quoique sans aucune espérance de succès, il ose se roidir contre le torrent; il ose éléver la voix; il essaie de calmer leur fureur, il essaie de les ramener à l'équité. *Maintenant donc je vous dis, ne continuez plus vos poursuites contre ces hommes, & laissez-les en repos.*

II. Second trait de sagesse, une douce tolérance. C'est comme s'il leur eût dit: je n'ignore pas qu'on doit punir les coupables, & qu'il est juste d'exposer à la rigueur des loix les séditions, les rebelles, les perturba-

teurs du repos public ; mais je vous demande quel crime ont commis jusqu'ici ces victimes que vous dévouez à la mort ? Que disent-ils ; que font-ils qui tende à troubler l'état ? Vous les avez déjà cités plusieurs fois devant votre tribunal ; & de quel forfait avez-vous pu les convaincre ? Vous les avez affligés, menacés, persécutés, mis dans les fers ; ont-ils cessé pour cela de vous répondre avec une modeste fermeté, *qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes ?* Interrogez les nombreux témoins de leur vie & de toutes leurs démarches ! Ils vous répondront que tout le monde est ravi d'admiration, en voyant leur zèle, leur union, leur charité, leur douceur. A-t-on jamais vu ceux qui les suivent briguer les honneurs ou même les suffrages populaires, violer la majesté des loix, semer le trouble & la confusion dans les familles ? Ont-ils cherché à s'enrichir des dépouilles de la crédulité, eux qui vendent leurs possessions pour soulager les indigens ? Vous avez entendu avec quelle énergie, quel respect ces hommes parlent de l'Etre suprême, des saints prophètes, & de leurs oracles ? On atteste qu'ils ne prêchent que l'obéissance au gouvernement, & la soumission aux puissances légitimes. On atteste qu'ils ne cessent d'exhorter les pécheurs à se repentir,

repentir, & à se détourner de toute iniquité. Jusqu'ici ils passent une grande partie de leurs jours dans le temple, à prier & à louer Dieu. On parle même de guérisons miraculeuses opérées par leurs mains ; on vient en foule des villes voisines à Jérusalem ; on leur apporte des malades de toutes parts. Ces faits peuvent être exagérés, ils peuvent être entièrement faux ; mais ils sont assez importans pour qu'on les discute avec matarité & sans prévention. Si ces galiléens sont dans l'illusion, arrachons-les à l'erreur, en les instruisant avec douceur, en les persuadant. S'ils sont innocens, voudriez-vous que leur sang répandu par vos mains criât vengeance de la terre au ciel contre vous ? Ah ! retirez donc le couteau déjà suspendu sur leurs têtes ! Donnez un libre cours aux événemens : si ce n'est ici qu'une intrigue, qu'une fourberie, comme l'ont été celles d'un Theudas & d'un Judas le Galiléen, ils auront tôt ou tard le sort de ces faux prophètes ; ils se démentiront, ils se trahiront ; la vérité percera les nuages qui l'obfusquent encore ; & alors il fera tems de les frapper, parce que la justice & les loix demanderont qu'on les frappe. Mais, quant à présent, je vous dis, ne con-



*tinuez plus vos poursuites contre ces hommes,
& laissez-les en repos.*

III. J'ai dit en troisième lieu, un calcul exact, une juste appréciation des causes & de leurs effets. *Car si cette entreprise est des hommes elle sera détruite.* De quoi s'agissoit-il? de reformer l'univers, d'arracher au juif ses traditions, ses cérémonies, son culte légal; de renverser les idoles & les autels du paganism, de confondre l'orgueil des sages de ce monde, de mettre un frein à la chair & aux passions. Sur les débris des préjugés les plus antiques, les plus réverés, les plus chéris, sur les ruines des convoitises les plus douces à l'homme animal, il falloit éléver une religion de renoncement, de mortification, d'anéantissement de soi-même; il falloit en un mot faire embrasser la croix de Christ aux peuples & aux potentats, la leur faire embrasser comme l'ancre unique du salut, comme le seul instrument de rédemption & de vie. Telle étoit l'entreprise, telle étoit l'œuvre.

Or, si nous supposons d'abord avec Gamaliel que la main foible & impuissante de l'homme, fut la cause de cette œuvre, quels devoient en être les effets? En ce cas-là J. C. n'étoit plus qu'un faux prophete, & un imposteur déjà puni; un imposteur désormais

incapable de concourir à l'exécution d'un plan si compliqué. Son supplice ne pouvoit que jeter l'effroi dans l'ame de ses séctateurs, & leur présager la fin qui les attendoit. En ce cas-là encore, les apôtres étoient ou des ames crédules & grossièrement abusées, ou des fourbes insignes; mais des fourbes sans naissance, sans éducation, sans lumières, sans éloquence, sans réputation, sans crédit, sans richesses, sans protection; dénués de tous les moyens qui seuls peuvent assurer le succès d'une grande entreprise; dénués de toutes ces ressources avec lesquelles d'aussi vastes projets échouent très-souvent, & sans lesquelles ils échouent nécessairement. Que dis-je? C'étoient des fourbes déjà opprimés, déjà presque confondus; déjà sur le penchant de leur ruine. O! sage Gamaliel! oui vous avez raison de dire, *que si cette entreprise est des hommes, elle sera détruite*, & de n'y appercevoir que les causes prochaines, les causes inévitables de son anéantissement.

Mais, ajoute-t-il, *si elle vient de Dieu vous ne pourrez la détruire.* Cette dernière partie du dilemme de Gamaliel ne prouve pas qu'il fut chrétien; mais elle prouve qu'il étoit sage & éclairé, elle prouve qu'il avoit déjà fait des réflexions profondes sur cette œuvre,

qu'il avoit rapproché & calculé les événemens antérieurs. J. C. venoit de mourir. Sa vie sainte, sa doctrine admirable, les prodiges éclatans qu'il avoit opérés étoient des faits aussi authentiques que récents. On n'avoit pas encore pu oublier les signes miraculeux qui avoient accompagné & suivi sa mort. Ce docteur de la loi étoit pharisién, c'est-à-dire membre d'une secte qui admettoit le dogme de la résurrection ; il ne pouvoit donc pas regarder comme un fait impossible que Jésus fut ressuscité. Les apôtres posoient ce fait pour la base de leur mission ; tous leurs discours rouloient sur cet auguste point. Dans le temple, en pleine rue, & même en présence du Sanhedrin, ils profitoient de toutes les occasions pour annoncer Jésus crucifié, Jésus ressuscité ; ils ramenoient là des prophéties auxquelles on ne pouvoit naturellement donner un autre sens, & ils faisoient des miracles : à peine en particulier s'étoit-il écoulé un petit nombre de jours, depuis que Pierre avoit guéri un boiteux de naissance, qui mendioit à la porte du temple. Je n'ai, lui avoit-il dit, (a) *ni or ni argent, mais ce que j'ai, je te le donne, au nom de J. C.* le

(a) Act. III, v. 6.

Nazareen, leve-toi & marche. Cet homme avoit été interrogé & confronté en plein conseil ; & les sacrificateurs avoient eu la cruelle mortification de ne pouvoir se dissimuler la vérité de ce miracle. L'événement du jour n'étoit pas moins imposant ; les apôtres avoient été mis la veille en prison. Le conseil assemblé dès le matin avoit envoyé des huissiers pour les amener devant lui, & voici ce qu'ils veinoient de déposer : *nous avons trouvé la porte exactement fermée avec toute sûreté, & les gardes aussi étoient devant la porte, mais après l'avoir ouverte, nous n'avons trouvé personne dedans* (b). A l'ouie de ces paroles, le souverain sacrificateur, le capitaine du temple, les membres du conseil étoient agités des plus cruelles incertitudes, lorsqu'on étoit venu leur dire, que ces hommes n'avoient point pris la fuite comme des coupables qui se hâtent de se dérober à la justice, mais qu'ils étoient dans le temple, où ils enseignoient tranquillement le peuple.

Toutes ces circonstances si étroitement liées étoient fans doute de fortes présomptions ; elles avoient fait entrevoir à Gamaliel le doigt de Dieu dans cette œuvre, & justi-

(b) Act. V, v. 23.

fioient pleinement le parti qu'il proposoit. Alors remontant de ces effets à la cause, il n'y avoit pas moins de sagesse à croire & à déclarer que si le Très-Haut intervenoit dans cette œuvre, les hommes ne pourroient la détruire. Et ne favoit-il pas que l'*Eternel est grand en conseil & abondant en moyens?* Ne favoit-il pas qu'il tient dans ses mains puissantes les cœurs des hommes (c), comme des ruisseaux d'eaux courantes, qu'il les incline où il veut, & qu'enfin quoiqu'il y ait plusieurs pensées au cœur de l'homme (d), le conseil de l'*Eternel est à jamais permanent?* Toute la suite de l'histoire de sa nation, depuis son origine en Egypte, jusqu'au moment où il parloit, ne lui en fournissoit-elle pas des démonstrations complètes? C'est donc en ce sens qu'il dit: *si elle vient de Dieu, vous ne pourrez la détruire; tous vos efforts ne tourneront qu'à votre confusion; les moyens même que vous employerez pour en arrêter les progrès, ne feront que les accélérer; & tous les actes de votre révolte contre l'Eternel, deviendront les monumens de votre foibleesse & de votre obstination.*

(c) *Proverb. XXI, v. 1.*

(d) *Ibid. XIX, v. 21.*

IV. Mais voici la solution de toutes les vaines difficultés; voici un quatrième trait, un trait décisif de sagesse dans l'avis de Gamaliel, sa parfaite conformité avec la constitution, les loix, la religion du peuple juif. Ces discours vagues sur les novateurs en fait de doctrine, & sur les bornes de la tolérance religieuse, ne sont dans le cas présent que des déclamations déplacées. Ici tout est extraordinaire, tout est unique; & on ne peut sans absurdité en inférer aucune conséquence, soit par rapport au gouvernement, soit par rapport à la religion. Les juifs étoient le peuple de Dieu; ils avoient toujours été, & ils étoient encore sous la direction immédiate de Dieu. C'étoit l'*Eternel* qui avoit formé ce peuple en Egypte, qui l'en avoit fait sortir, qui avoit aplani les abîmes de la mer rouge sous ses pas, qui l'avoit nourri & conservé dans le désert, qui l'avoit introduit dans le pays qu'il habitoit; qui lui avoit donné des juges, des rois, des pontifes. C'étoit de l'*Eternel* qu'il avoit reçu sur le mont Sinaï le code de ses loix politiques, morales & religieuses; c'étoit l'*Eternel* qui lui avoit révélé ses statuts; qui d'âge en âge avoit inspiré ses prophètes; c'étoit l'*Eternel* qui avoit gardé ce peuple comme la *prunelle de l'œil*, qui

l'avoit arraché à tous les dangers ; qui l'avoit maintenu au milieu de toutes ses révolutions.

Partons de ces principes incontestables. Mettons-nous à la place de Gamaliel ; transportons-nous dans les lieux & dans les tems où il parloit ; & nous ferons forcés d'avouer qu'il a fait le vrai, l'unique point de vue de la question. C'est comme s'il eut dit ; puisque Dieu est votre souverain immédiat, c'est donc ici l'affaire de Dieu, & non la vôtre ; il tient en sa puissance les tems & les faisons, c'est donc à lui à déployer, lorsqu'il en fera tems, la force victorieuse de son bras, ou pour confondre l'imposture, si c'en est une, ou pour justifier cette œuvre, si elle émane de lui : & c'est à nous à attendre avec une soumission respectueuse, & une confiance ferme, ce qu'il lui plaira de décider.

Ce n'est pas tout. Si dans la direction générale & ordinaire des choses, la providence laisse si souvent un libre cours aux causes secondes, si elle n'enchaîne pas leur activité ; c'est une suite de la sagesse de ses dispensations ; mais dans le cas présent, la chose étoit impossible. L'Eternel lui-même avoit arrêté l'auguste plan de l'envoi du Messie. La religion judaïque n'étoit qu'une économie de préparation ; tout s'y rapportoit au désiré des

nations. Ses ombres le retracoient, ses sacrifices le figuroient, ses oracles l'annonçoient. Les siecles déjà écoulés n'avoient servi qu'à préparer sa venue. L'heureuse époque de ce grand événement avoit été fixée par les prophètes ; elle étoit arrivée. Les juifs le favoient, & ils attendoient tous alors cet ange de l'alliance. Delà leur empressement à prêter l'oreille aux séducteurs qui avoient paru sur la scène. Les Israélites droits & sans fraudes, avoient fondé sur J. C. des espérances plus certaines & plus douces ; mais depuis sa mort, ils se trouvoient-réduits à dire : (e) *Jésus le Nazarien a été un prophète puissant en œuvres & en paroles devant Dieu, & devant tout le peuple. Nous espérions qu'il délivreroit Israël ; mais les principaux sacrificateurs & nos gouverneurs l'ont livré à la mort ; & il a été crucifié.* Cependant on prétend qu'il est ressuscité. Ses apôtres le déclarent, ils protestent qu'il vit encore, & qu'il est celui qui devoit venir. Or, M. F., que convenoit-il de faire dans ce concours de circonstances si extraordinaires, sinon d'attendre que Dieuachevât ou détruisît cette œuvre. Ici donc éclate toute la sagesse de Gamaliel. Ici la

(e) *Luc XXIV, v. 16-20.*

lumiere fort de toutes parts ; & tel est le sens précis de son avis. Ou ce Jésus qu'on dit ressuscité , n'a été qu'un séducteur , ou il est le vrai Messie ! S'il est un faux prophete , nulle puissance humaine ne peut l'accréditer. La sagesse , la justice , la véracité , la fidélité , la puissance , la bonté de l'Eternel , ne peuvent ainsi le démentir & tomber en contradiction avec elles-mêmes ; mais s'il est le véritable Messie , tous les efforts humains ne peuvent le décréditer ; ainsi notre constitution , nos loix , notre religion , nous imposent la nécessité d'attendre que le succès en décide. Aussi St. Luc ajoute-t-il , que les sacrificateurs , malgré leur violence & leur fureur , ne purent résister alors à la force de la vérité , & que pour ce moment ils furent de son avis.

V. Il ne nous manque plus qu'un trait , mais un trait saillant , & que vous avez sans doute apperçu dans toute la suite de ce discours , celui de la piété de Gamaliel. Trait essentiel , puisque sans elle toute la sagesse humaine ne peut être qu'une véritable folie. *Si cette œuvre est de Dieu , vous ne pourrez la détruire.* O ! M. F , le sublime hommage rendu à la divinité ! La belle profession de foi ! C'est-à-dire , je crois fermement qu'il y a un Dieu ; je crois que sa Providence dirige le

monde ; mon ame s'abbat & se prosterne devant cet être majestueux & saint. J'adore ses ineffables perfections. Je reconnois que sa volonté absolue ne peut éprouver aucun obstacle ; qu'il n'y a ni sagesse , ni conseil , ni puissance qui puissent faire tête à l'Eternel , mais que tout cede , que tout plie , que tout se courbe sous son empire souverain. Je crois de cœur & d'esprit que Dieu gouverne immédiatement ce peuple. Je crois les oracles émanés de sa bouche ; & je soupire après le regne florissant du Messie !

Mais ce qui peint avec des couleurs plus fortes encore la piété de ce sage sénateur , c'est cette crainte de l'Eternel dont il paroît pénétré ; c'est cette intime conviction que l'Eternel est juste , que *l'équité & le jugement sont la base de son trône* ; & qu'il ne laisse point les rebelles impunis. *Prenez garde , conclut-il , que vous ne soyez trouvés avoir fait la guerre à Dieu.* Prenez garde qu'en vous obstinant à ne pas discerner ses voies , vous ne vous opposiez à lui. Prenez garde qu'un jour , objets de son courroux , vous ne soyez contraints de vous écrier comme nos peres du tems de Néhémie : *certainement tu es juste en toutes les choses qui nous sont arrivées ; car tu*

as agi selon la vérité ; mais nous , nous avons agi criminellement (f).

Trop heureux les juifs , trop heureuse Jérusalem , si ses chefs , si ses anciens , si tous ses habitans avoient ainsi respecté l'oeuvre de Dieu , s'ils ne lui avoient point fait la guerre ! Défespoir , hurlemens , défaillance des mains , abattement de cœur , douleurs plus aigues que celles de l'enfantement , étourdissement , confusion de face , désolation , ruine finale , tous ces maux dénoncés par les prophètes à son infidélité , n'auroient point fondu sur elle ; elle n'auroit pas été labourée comme un champ , elle n'auroit pas été baignée dans le sang de ses citoyens..... Mais il est tems d'en venir aux conséquences importantes qui découlent des objets que nous avons parcourus.

SECONDE PARTIE
ET APPLICATION.

Reconnaissons d'abord avec une douce sensibilité , que dans les corps les plus corrompus , Dieu se réserve souvent quelque sage , quelque homme droit & integre , dont

(f) Nehem. IX , v. 33.

il se fert quand il lui plaît , pour accomplir ses desseins adorables. Il veut ici arracher les hérauts de son évangile à la fureur des sacrificateurs ; & il se fert de Gamaliel.

Que ceux qui portent l'épée de la part de Dieu , apprennent à ne jamais abandonner ni l'innocence opprimée , ni ceux même qu'ils ont quelque raison de supposer innocents. Jamais le nombre , jamais le crédit , jamais la violence de ceux qui se déchaînent contre l'innocence , ne doivent leur fermer la bouche , ni faire chanceler la balance entre leurs mains. Non il n'est point pour un magistrat de fonction plus glorieuse , point de devoir plus sacré que d'être l'avocat de la vertu & l'organe de la justice. Quand on seroit seul de son avis , il faut suivre sa conscience , en laissant au juge suprême le soin du succès.

Quelles leçons ce conseil judaïque donne ici aux arbitres du sort des peuples ! Et quelles résolutions , sinon des résolutions de sang , peuvent-ils prendre lorsqu'ils sont ainsi livrés à des agitations si convulsives ? Peuvent-ils encore discerner entre le bien & le mal , entre le juste & l'injuste ? Le cri timide , la foible voix de l'innocence , peuvent-ils se faire entendre ? Ouvrez l'histoire de

tous les siecles, (& même pourquoi le dissimuler ?) celle de notre siecle. Voyez-y dans quels écarts, dans quels attentats se sont précipités des juges d'ailleurs éclairés, d'ailleurs humains, sous l'empire fougueux de la prévention, de la haine & de l'esprit de parti ! Puissent de pareilles énormités ne jamais souiller les annales de notre patrie.

Apprenons chacun en particulier à redoubler nos efforts pour nos mettre à l'abri de la prévention, du fordide intérêt, de la colere, de la vengeance, de l'envie & de toutes les passions tyranniques. Avec elles tout change de face ; elles exténuent tout, elles grossissent tout. On a deux poids & deux mesures ; il n'y a plus d'équilibre, plus de modération, plus d'équité. Les preuves les plus décisives, les plus claires sont sans force. Elles ne servent qu'à endurcir le cœur, qu'à aveugler l'esprit de plus en plus. O ! que de procès, que d'animosités, que de divisions, que de haines, que d'injustices, que d'amertumes, que de regrets, que de remords nous nous épargnerions, si nous étouffions sans pitié tous ces monstres dans nos coeurs !

Mais je tarde trop à en venir au point capital. Les révolutions des tems ont pleine-

ment justifié la sagesse de l'avis de Gamaliel (g). *La pierre que ceux qui bâtissaient ont rejettée, est devenue la pierre angulaire, & Dieu a démontré, par une suite innombrable de merveilles, que la religion de Jésus-Christ est son œuvre.* Il n'est point d'efforts qu'on n'ait fait pour la sapper par ses fondemens ; point de sortes d'obstacles qu'on ne lui ait suscités. Ses préceptes sublimes, mais opposés aux inclinations corrompues de la chair, son culte pur, mais qui devoit détruire les cérémonies absurdes & les fêtes impures du paganisme, & mettre fin aux ablutions & aux victimes lévitiques ; son incompatibilité absolue avec toutes ces religions humaines, dont le tems avoit fortifié le regne, ont d'abord produit l'effet qu'ils devoient produire. Prêtres, philosophes, faux sages, savans, tous se sont élevés contre elle dès son berceau ; tous ont conjuré sa ruine. On a vomi des calomnies atroces contre ses premiers sectateurs ; on les a décriés comme ennemis du genre humain, & en particulier de la puissance romaine, dont on les accusoit de hâter la destruction par leurs vœux. On a empoisonné jusqu'à leurs ver-

(g) Pier. II, v. 7.

tus ; leur charité a été représentée comme une odieuse conjuration , leurs miracles comme des enchantemens magiques , & eux-mêmes comme des hommes impurs & barbares. Cependant cette auguste religion a subsisté ; cependant elle a fait des conquêtes aussi nombreuses que rapides ; cependant elle a rassemblé sous les drapeaux de J. C. des milliers d'adorateurs.

Défarmés & confondus , ses implacables ennemis ont appellé à leur secours la cruelle intolérance. On a dressé les croix , les gibets , les échafauds ; & qui pourroit supputer le nombre des martyrs immolés ! & celui des tourmens que la rage a inventés contr'eux ? On les étendoit sur des chevalets , on leur brûloit les côtes , on les déchiroit avec des ongles & des peignes de fer , on ouvroit de nouveau leurs plaies à peine fermées , pour y jeter du sel & du vinaigre. En un mot pendant trois siecles , la terre a été abreuvée & inondée du sang des chrétiens. Les tyrans se sont applaudis d'avoir anéanti une race qu'ils nommoient malfaisante & funeste. On les a loués dans des inscriptions aussi vaines que pompeuses d'avoir remis le culte des dieux en vigueur ; & dans le tems même qu'on disoit que le christianisme n'existoit plus

plus , il renaissoit de nouveaux chrétiens , comme du sang des martyrs ; l'église élevoit avec un nouvel éclat sa tête majestueuse au milieu des nations.

Bientôt en bute à des épreuves plus dangereuses , aux artifices de l'erreur , aux sophismes de l'hérésie , aux progrès contagieux de la superstition , aux assauts sans cesse renâissans de l'incredulité , ce rocher des siecles a émoussé , brisé , anéanti toutes les armes , tous les traits de l'enfer , & n'a fait qu'accumuler trophées sur trophées.

Et voilà ce qui devroit reprimer l'audace insensée de ces prétendus esprits forts , qu'on entend sans cesse répéter des objections , dirai-je , ou des blasphèmes déjà mille fois réfutés ! Oh , si sur le penchant de l'abîme , ils tournoient leurs regards vers le ciel ! S'ils pensoient qu'ils osent faire la guerre au Tout-Puissant ; qu'ils la font à l'humanité gémisante ; s'ils pensoient du moins à l'inutilité de ces paradoxes , que les âges antérieurs ont vu naître & rentrer dans l'oubli , s'ils pensoient que les leurs seront aussi impuissans . . . Non , M. F. , nous ne leur disons plus par supposition : *si cette œuvre vient de Dieu , vous ne pourrez la détruire* ; mais nous leur crions avec une pleine certitude de con-

iction & de foi , le christianisme est le royaume qui ne sera point détruit (b). *Le Seigneur regnera éternellement sur la maison de Jacob , & son regne n'aura point de fin.* Oui cette aimable religion fera à jamais le ravissement & les délices de tous les gens de bien ; elle tarira à jamais la source de leurs larmes ; elle adoucira à jamais les amertumes de leur exil. Elle fera à jamais la ressource & la consolation des affligés , des opprimés , des malades & des mourans..... O , vertueux Gamaliels ! O [*] peres bienfaisans de la patrie ! Ici nos coeurs se tournent vers vous , & ils éclatent en vœux & en bénédictions. Ah ! ne vous laissez point de concourir à l'œuvre de Dieu , & de faire respecter ses autels ! Nourrissez à jamais dans vos coeurs & dans ceux de vos fideles sujets , la douce , l'intime , la juste conviction que le seul peuple bienheureux est le peuple dont l'Eternel est le Dieu , & que la religion est le rempart le plus assuré d'un état , & la source la plus féconde de la prospérité publique & particulière.....

Et vous , M. F. , vous vous félicitez sans doute en cet instant , vous vous dites avec

(b) Luc. I, v. 33.

(*) LL. EE. de Berne.

un transport de gratitude ; nous avons des temples , nous avons des autels , nous avons des fêtes solennnelles , nous avons la pure parole de Dieu , nous avons des pasteurs selon son cœur ; il est adoré , invoqué , & son œuvre subsiste au-milieu de nous ; c'est-à-dire que l'Eternel a tout fait pour nous. Mais que faisons-nous pour lui ? Hélas que servent donc ces temples matériels , si nos cœurs ne sont pas les temples du St. Esprit ? Que servent ces autels , si , au lieu de les embrasser par une foi vive , nous en faisons le tour avec une foi morte ? Que servent nos solennités , si elles ne raniment point les langueurs de notre zèle , si elles n'épurent point nos affections , si elles ne réforment point nos mœurs ! Que fert la parole de Dieu , si nous ne la lissons pas , si nous n'en gardons pas les commandemens ? Que nous servent ces sentinelles qui veillent sur la maison d'Israël , si contens d'écouter leurs paroles *comme une chanson profane* , notre cœur n'en marche pas moins après ses convoitises ? Et que servent enfin les grâces mêmes dont Dieu nous comble , sinon à nous rendre inexcusables , & à agraver notre condamnation ?

Effrayantes vérités ! On ne s'en occupe point assez. La religion n'est pour la plupart

qu'un vain spectacle ! On oublie qu'en se plongeant dans la corruption, on fait la guerre à Dieu ; on oublie qu'on s'oppose, autant qu'il est en soi, aux vues de sa miséricorde, au grand but de son évangile, qui est de sauver les âmes. Hélas ! combien d'insensés qui perdent la leur sans ressource, & qui par leurs exemples scandaleux deviennent pour leur prochain des instrumens de perdition ! Et voilà, ô mon Dieu ; oui voilà tes ennemis ! Voilà ceux que tu as frappés de tes anathèmes, & que tu accableras du poids de tes vengeances (i) ! *Malheur à toi Corazin ! Malheur à toi Bethsaïda ! Et toi Capernaum, qui as été élevée jusqu'au ciel, tu seras abaissée jusqués dans l'enfer !*

O ! mes très-chers frères. O ! peuple béni, prenons donc garde de faire ainsi la guerre à Dieu ! Ah ! puissions-nous plutôt conferver, cimenter sous la main puissante de sa grâce, son œuvre dans nos coeurs par la foi, & par les fruits précieux de la foi ! Puissions-nous en répandant la bonne odeur de son évangile, ramener les pécheurs à lui, empêcher que son nom ne soit blasphémé ! Après avoir vu sur la terre cette œuvre magni-

(i) Math. XI.

fique continuée, perpétuée, victorieuse ; puissions-nous la voir glorieusement consummée dans le ciel.

O ! Eternel qui as préparé cette œuvre des siècles. O ! Fils éternel de Dieu qui nous as rachetés ! O ! Esprit éternel qui nous as scellés ! Sainte & adorable Trinité, Dieu tout-puissant, tout miséricordieux, tout bon, nous mettons toute notre espérance en toi ! en toi pour la vie, en toi pour la mort, en toi après la mort, en toi pour l'éternité ! Ah ! fasse ta grâce que nous en puissions mériter, & obtenir à jamais l'heureux prix ! Amen. Amen !





SERMON LI.

Pour le V Dimanche après la Pentecôte

LA SOURCE DE L'AMITIÉ.

L'ame de Jonathan fut tellement liée à l'ame de David qu'il l'aima comme son ame.

I Samuel XVIII, vers. 1.

ON a prodigué de tout tems les éloges les plus magnifiques à l'amitié. On l'a nommée le plus riche présent, après la sagesse, que le ciel ait pu faire à la terre, l'ornement de la prospérité, la consolation de l'adversité, le guide de la jeunesse, le bâton de la vieillesse, le soutien de la vie, le gage même de l'immortalité. On a dit que placé dans une solitude abondante & délicieuse, sous la dure condition de n'y avoir aucun ami, l'homme trouveroit le fardeau de son existence insu-

portable; que dès qu'il est seul, il sent sa foiblesse & sa misére, il sent qu'il a besoin d'appui. On a dit qu'ôter l'amitié du monde, ce seroit ôter le soleil de l'univers. *Il n'y a rien, ajoute l'auteur de la sapience (a), qu'on puisse donner en échange contre elle. Aucun poids d'or, ou d'argent n'est comparable à sa beauté. L'huile & le parfum réjouissent le cœur (b),* s'écrie aussi Salomon, & il en est ainsi des douceurs d'une amitié cordiale.

Tous ces éloges sont certainement dus à la véritable amitié. David & Jonathan dont mon texte nous offre le spectacle, & nous propose le modèle, suffisent pour nous en convaincre. *L'ame de Jonathan fut tellement liée à l'ame de David dit l'auteur sacré, que Jonathan l'aima comme son ame.* Concentrons-nous M. F. dans une méditation si intéressante. Rapprochons avec soin tous les traits d'une union si étroite & si pure, & pour le faire avec plus d'ordre, examinons-la 1° dans sa source, 2°. Dans ses effets. Articles d'une fécondité inépuisable, dont avec le secours de Dieu, chacun nous fournira la matière d'un discours. Nous allons dans celui - ci,

(a) Ecclesiast. VI, v. 15.

(b) Proverb. XXVII, v. 9.

1°. rechercher la source unique de l'amitié.
 2°. prouver que l'union intime de David & de Jonathan a découlé de cette source. Ce ne seront point simplement ici des principes vagues, des maximes générales sur l'amitié, mais ses sublimes caractères pour ainsi dire réduits en actes. Les préceptes seuls vont rarement jusqu'au cœur, tandis que les exemples y font une impression profonde. Or s'il en est un qui doive affecter délicieusement une ame sensible, c'est sans contredit, celui qui va faire le sujet de nos réflexions.

Seigneur! qui nous as donné un cœur pour aimer, daignes en purifier toutes les affections, sanctifies-les par ta grace; apprends nous à ne nous attacher à aucun objet qu'en toi & pour toi! Amen!

PREMIERE PARTIE.

Ecartons d'abord toutes les sources impures dont la fidele amitié ne peut jaillir; & il nous sera plus facile alors d'indiquer sa source véritable.

I. En considerant avec attention les causes ordinaires des liaisons humaines, on les trouve aisément ou dans l'intérêt, ou dans la vanité, ou dans l'amour du plaisir, ou

enfin dans cet instinct aveugle que l'on nomme *sympathie*. Or l'amitié ne peut venir d'aucune de ces sources.

Et d'abord seroit-ce de l'intérêt qui a des attrats si puissans pour la plupart des coeurs? Ah! M. F., c'est lui aussi qui réunit même les scélérats & les brigands (c)! Ils s'assistent pour leur sûreté mutuelle; ils se prescrivent des loix; ils les observent; ils se gardent la foi; & sans doute cette société infame & funeste ne vous inspire que de l'horreur! Mais vous vous citez à vous-mêmes des intérêts plus délicats, & qui n'ont rien d'avilissant. Quoique cette assertion soit susceptible de plus d'un correctif, supposons la exacte, & je n'en soutiens pas moins que tous ces intérêts, quels qu'ils soient, de quelque nom imposant qu'on les décore ne peuvent être la source d'une solide amitié. Car enfin si par une suite inévitable des vicissitudes humaines, ces intérêts viennent à changer, il faudra donc alors tourner le dos à celui que vous faisiez profession d'aimer. Dès que la cause ne subsiste plus, l'effet doit nécessairement cesser. Je dis plus; si des intérêts absolument contraires à celui qui avoit formé

(c) Sallust. in Jugurth. c. 31.

vos liens , viennent à l'exiger , il faudra donc sacrifier celui que vous avez tant de fois juré d'aimer jusqu'au dernier souffle de votre vie. Oui il le faudra , si vous n'avez que l'intérêt pour mobile , & si votre conduite s'accorde avec vos principes. Et de grace , ne le fait-on pas tous les jours ? Combien d'amitiés qui paroissoient même cimentées par une douce & longue habitude , & qui dégénèrent tout à coup en ruptures ouvertes , ou même en haines scandaleuses ? Combien de bouches qui maudissent aujourd'hui ceux là mêmes qu'elles bénissoient hier ! Isaac paroissoit chéri d'Abimelec (d) , & de son peuple. Beni par l'Eternel , il recueille dans leur pays le centuple de ce qu'il y seme. Le nombre de ses troupeaux s'accroît tous les jours ; & il devient très-riche ; les Philistins remplissent ses puits de terre , & le perfécutent. C'est que l'amitié n'est que l'union des coeurs , & que jamais dans ce commerce rampant & mercenaire que produit l'intérêt , les coeurs ne sont véritablement unis. Si l'on m'objecte enfin qu'il est cependant permis de chercher des douceurs & même des avantages mutuels dans le sein de l'amitié ; je réponds que ces

(d) Genef. XXVI.

douceurs & ces avantages sont les fruits naturels qu'elle porte , & non le principe dont elle émane. Jamais en un mot , jamais le germe fatal de la haine cruelle ne peut être celui de l'aimable concorde. *Jamais , dit St. Jaques (e) une fontaine ne jette par une même ouverture le doux & lamer , de l'eau salée & de l'eau douce !* Jamais l'intérêt qui divise si souvent les hommes , qui arme le frere contre le frere , ne peut-être le lien qui unit de véritables amis.

On se lie souvent encore par vanité. Un homme est - il d'une naissance distinguée ? a-t-il un mérite transcendant ? Est - il revêtu d'emplois éminens ? Peut-il protéger ? Mieux encore est - il comblé de richesses ? En un mot joue-t-il un grand rôle sur la scène de ce monde ? Comme si en s'attachant à lui , on partageoit les avantages précieux dont-il jouit , chacun s'empresse , chacun se fait gloire de soutenir avec lui d'intimes relations. Plus heureux en apparence que ce sage illustre de la grece (f) , qui désesperoit de pouvoir remplir d'amis une très-petite maison , ses vastes appartements regorgent de ceux qui affec-

(e) Jacq. III , v. 11.

(f) Socrates.

tent d'être les siens, & qui nécessent de lui protester un dévouement éternel. Hors de chez lui, il en rencontre par-tout. On diroit qu'ils naissent sous ses pas. Mais d'où vient donc cette conviction commune à tous les pays, & à tous les siecles, que les grands de la terre, que les monarques même les plus puissans ont rarement des amis; & que c'est souvent envain qu'ils en cherchent dans cette foule qui les assiége? Et ne fait-on pas, comme le disoit un grand roi (*g*), qu'à l'ordinaire, chacun de leurs bienfaits fait un ingrat & des milliers de mécontents? Ne fait-on pas que si leurs vices trouvent de vils adulateurs qui les encensent, leurs vertus, leurs belles qualités leur suscitent des censeurs acharnés? Ah! détrompons-nous donc encore à cet égard. Le cœur ne se lie ni avec une longue suite de portraits enfumés d'ancêtres, ni avec de vieux titres d'illustration, ni avec des généalogies pompeuses. Le cœur ne peut se lier qu'avec le cœur.

On se lie plus souvent encore par l'amour du plaisir; il y a des heures réglées pour se rassembler; il faut bien se délasser des inutilités de la journée, par l'attrait du jeu. De

(*g*) Louis XIV.

nombreux amis sont invités à des repas somptueux. Est-ce pour y étaler avec profusion tout l'appareil du luxe, & souvent au - delà des bornes de sa fortune? Non apparemment, puisqu'on affecte de qualifier ces rafinemens, de repas d'amitié? Des fêtes plus brillantes encore appellent de tems en tems toutes ces personnes d'élite! Ah! si l'on admet la vérité de nos premières réflexions, il en est du moins qui dans le fond du cœur reclameront contre celle-ci? Ce tourbillon de la société, ce flux & reflux perpétuel de complimens officieux, de félicitations empressées, ces échanges journaliers de visites, de soins sans cesse renaissans, tout cela diront-ils, ne porte-t-il donc pas l'empreinte de l'amitié? Un orateur célèbre (*h*), ne l'a-t-il pas définie, un commerce intime qui consiste à être souvent ensemble? Un des plus saints docteurs de l'église (*i*), en traçant le tableau de l'amitié, n'y fait-il pas entrer ces traits. „ S'entretenir & s'amuser souvent l'un avec „ l'autre; recevoir & rendre de bons offices; „ souhaiter son ami avec inquiétude, l'at- „ tendre avec impatience, lorsqu'il est absent;

(*h*) Cic. de Amicit.

(*i*) Augustin. Confess. L. IV, c. 8.

„ l'embrasser avec joie à son retour ; enfin „ par mille démonstrations de tendresse , „ fondre les ames en quelque sorte & de „ plusieurs n'en faire qu'une ”. En écartant de la plupart de ces objets tout but vicieux , tout excès , tout abus , ce sont , j'en conviens , les effets de l'amitié , & quelquefois des occasions qui la font naître ; mais bien loin d'en être la source , ils n'en sont que trop souvent le tombeau .

Dieu seul voit *tout ce qui est dans l'homme* ; seul , *il sonde les cœurs & les reins*. Nous n'apercevons que les déhors , hélas ! si souvent tompeurs. Mais si nous pouvions arracher le masque dont se couvre cette foule d'amis que le plaisir rassemble ; si nous pouvions voir ce qui est caché dessous , quelle seroit notre surprise ? Combien n'y découvririons - nous pas de ces êtres oisifs qui ne cherchent qu'à dissiper l'ennui qui les suit par - tout , & à se débarrasser du poids du tems qui les accable ? Combien de ces êtres faux , qui en félicitant de bouche cet ami soi - disant sur un événement heureux , ont le cœur gonflé de dépit & rongé d'envie ? Combien de ces êtres paitris de fiel & d'amertume , qui pour déchirer cette même personne qu'ils appellent leur tendre ami , avec toutes les ap-

parences de la cordialité , ne peuvent pas attendre qu'ils soient hors de sa présence ? Sa parure , son ton , ses gestes , son maintien , ses discours , ses vertus , & sur - tout ce bonheur qu'ils trouvent si peu mérité , si mal placé ; enfin qu'épargne , que respecte leur langue plus affilée que celle du serpent ? Mais ne nous appesantissons pas sur des détails si revoltans , & d'ailleurs si connus ! Combien de fois en un mot , combien de fois cette partie de jeu , cette fête , ce repas qui ont commencé par tous les symptomes de l'affection , ne finissent - ils pas où par des propos offensans , ou par des dédains marqués , ou par des aversions secrètes ! O ! monde , si c'est là ton amitié , puisses - tu me priver à jamais d'un présent si funeste !

Il ne me reste plus qu'à dire un mot de ce penchant machinal qui nous entraîne vers certains objets sans choix & sans réflexion : J'avoue qu'une conformité de moeurs & d'inclinations , qu'un rapport marqué d'humeur & de caractère ont un charme efficace pour attacher les hommes l'un à l'autre. Cependant ce n'est point encore le la fondement de l'amitié ; & vous ne pourrez ignorer M. F. , que très-souvent la raison se hâte de désavouer ces premières impressions de la nature .

On s'est uni sans se connoître, & l'on se voit forcé de rompre de si foibles liens, dès qu'on s'est mieux connu. Ce sont donc là autant d'illusions qu'il étoit important de refuter. Ainsi qu'on prodigue tant qu'on voudra le nom d'ami ; qu'on le donne à ceux que l'on voit familièrement, & que l'on recherche par une suite de circonstances particulières, il n'en est pas moins certain qu'il n'y aura jamais d'amitié réelle, sans que *l'ame de l'un soit attachée à l'ame de l'autre, tellement qu'il l'aime comme son ame*, & que jamais les causes que nous venons de parcourir ne produiront cet effet.

II. Que dirons-nous donc enfin ? Et faudra-t-il aller chercher cette source précieuse de l'amitié ou dans la cabane du pauvre, ou dans la chaumière du laboureur ? Peut-être ces ames simples, ingénues, sans fard, sont-elles en effet plus susceptibles des douces émotions du sentiment ; peut-être la voix touchante de la nature se fait-elle entendre plus facilement & plus distinctement à ces coeurs dociles, qu'à l'homme plus policé, malgré tout son jargon, & tous ses principes factices ? ... Mais nous serions trop à plaindre, si nous étions condamnés à vivre sans amis. Non M. F. nous n'en sommes pas réduits là.

Cette

Cette source pure nous est ouverte ; & il ne tient qu'à nous d'y puiser. Cette source unique, c'est la vertu. Qu'on définisse donc l'amitié, la douce habitude d'entretenir avec quelqu'un un commerce honnête & agréable ; ou en deux mots, l'union de deux ames, par le moyen de la vertu, il en résultera également que son attribut primitif, son caractère essentiel & fondamental, est qu'elle soit honnête & vertueuse. Il s'agit de le prouver.

Ecouteons d'abord les sages du paganism. De combien de manières différentes, mais toutes énergiques ne répètent-ils pas dans leurs ouvrages, que la vertu seule engendre l'amitié, qu'elle seule la conserve, & l'affaiblit de délices intarissables ? Delà ce beau mot d'un des héros d'Athènes ; *on ne doit être ami que jusqu'aux autels* (l). Un Romain qui demandoit à un de ses amis, & qui n'en pouvoit obtenir un service injuste, lui ayant dit avec vivacité : (m) *Qu'ai-je donc besoin de votre amitié, si vous ne voulez rien faire pour moi ?* Ah ! plutôt, lui répondit ce sage, *qu'ai-je besoin de la vôtre, si elle m'oblige à m'écartier des règles sacrées du devoir ?* Delà ce principe général qu'ils établissaient pour

(l) Périclès apud A. Gell. L. 3.

(m) Valer. Max. L. VI, c. 4. IXXI. F. 1. 180. 1. 10.

base „ qu'il vaut mieux être privé de tous ses amis , que de violer la religion & la justice pour les conserver. „ Et pour ne pas nous restreindre ici aux seuls peuples polisés , les Schytes eux-mêmes , nation agreste & farouche , invoquoient l'amitié comme une divinité bienfaisante & tutélaire ; ils s'appliquoient à inculquer à leurs enfans , dès leur plus tendre jeunesse , que ses droits doivent toujours être inviolables , qu'elle seule supplée à tous les autres biens , & renferme toutes les vertus.

Tel est aussi le langage de nos saints livres. *Ne te lie point avec l'homme colere* , dit Salomon , (n) de peur que tu n'apprennes son mauvais train , & que tu ne fasses tomber ton ame dans le piege. Cette regle est universelle , & c'est comme s'ils nous disoient *ne te lie point à l'homme vicieux*. Que signifie encore cette déclaration , (o) n'entre point au sentier des méchans , & ne pose pas même ton pied au chemin des hommes pervers. Pourquoi ? parce que leur voie est comme l'obscurité , & qu'ils ne savent point où ils tomberont. Vous ne pouvez ignorer avec quelle malheureuse facilité les vices se propagent , & qu'ils se communiquent comme de proche en proche. *Celui qui converse avec les sages , devient*

(n) Proverb. XXII , v. 24.

(o) Ibid. IV , v. 14. &c.

sage (p) ; mais le compagnon des fous sera accablé. Oh ! s'écrioit le fils de Sirach , (q) quelle communication peut-il donc avoir entre le loup & l'agneau , entre le serpent & le chien ? Ainsi doit-il en être du méchant & de l'homme craignant Dieu. Dans les lieux où regne la peste , on évite avec le plus grand soin de se placer près de ceux qui en sont atteints , parce que leur souffle seul est funeste. Il faut en agir de même dans le choix de ses amis , & ne jamais donner ce nom à un ennemi de la vertu , puisque par cela même , il est l'ennemi de Dieu & des hommes.

Mais est-il donc besoin de nous citer à un autre tribunal qu'à celui de notre propre conviction ? Jéhu disoit à Jonadab qui lui demandoit son amitié , (r) ton cœur est-il droit envers moi , comme le mien l'est envers toi ! Jéhu ne consentit à lui donner la main en signe d'affection , que lorsque celui-ci lui eut répondu ; il l'est , oui , il l'est. N'est-ce pas là ce que nous supposons dans toutes nos liaisons ? Qui de nous , en raisonnant sur la nature de l'amitié , ne convient pas qu'elle doit être une société de choix , de goût , de

(p) Ibid. XIII , v. 20.

(q) Ecclésiastiq. XIII , v. 21.

(r) 2 Rois X , v. 15.

sentiment & d'estime, qu'elle ne peut subsister sans la sincérité, sans la candeur, la droiture, la bonne foi ? Qui de nous en confiant à un ami ses pensées les plus intimes, ses désirs, ses projets, ne prétend pas les confier à un autre lui-même ? Qui de nous en épanchant sans réserve dans le sein d'autrui des secrets, dont dépend quelquefois tout le bonheur de la vie, n'est pas fortement persuadé que jamais ces secrets ne feront révélés, & qu'ils ne peuvent l'être sans crime, même après une rupture ? Tous ces aveux, & beaucoup d'autres de même nature qu'il feroit si aisé d'ajouter, ne démontrent-ils pas sans replique, que l'unique source de la véritable amitié, c'est la vertu ?

S'il étoit donc possible de trouver un homme sans tache, un homme d'une vertu pure & sans mélange, ce feroit sans contredit non-seulement l'ami le plus desirable, mais encore le cœur le plus propre à l'amitié. Cependant hélas ! comme le plus vertueux des mortels, n'est à la lettre que celui qui a le moins de défauts, il n'est pas question de courir après le vain fantôme d'une perfection chimérique, ni de s'obstiner à rechercher, ce qu'il nous est impossible de trouver. Mais d'unoins, d'unoins dans le choix de nos amis, exigeons qu'ils ne soient pas infectés

de ces vices énormes qui attaquent l'honneur & la probité ; exigeons, dirai-je, qu'ils ne soient pas des gens notoirement corrompus, soit dans leurs sentiments, soit dans leurs mœurs ? Ce n'est pas assez. A côté de leurs faiblesses & de leurs imperfections que nous devons nous efforcer de corriger, & toujours supporter avec indulgence, exigeons que nos amis aient une ame élevée, une raison faine, un cœur sensible. Exigeons sur-tout qu'ils soient pénétrés de la crainte & de l'amour de l'Etre suprême ; qu'ils soient sincèrement religieux. Ne perdons jamais de vue ces maximes en fait de liaison ; point d'amitié réelle sans vertu ; point de vertu solide sans religion. David & Jonathan avoient leurs défauts sans doute ; (car qui des hommes est sans péché ?) mais ils avoient aussi des vertus ; mais ils connoissoient, ils adoroient le Dieu qui regne aux cieux des cieux, & ils le servoient avec intégrité de cœur. On ne peut trop insister sur cet article. Des hommes qui connoissent l'excellence & la dignité de leur nature ; des hommes qui sachent la respecter en eux-mêmes & dans les autres ; des hommes dans le commerce desquels l'ame s'éleve, l'esprit & le cœur s'épurent & se perfectionnent, voilà les seuls amis solides,

puisqu'enfin la fidele amitié se réduit à ceci, que celui qui aime, & celui qui est aimé ne soient plus deux ames, mais selon la belle expression de notre texte, que *l'ame de l'un soit liée à l'ame de l'autre, & qu'il l'aime comme son ame.* Tels étoient dans l'heureux siecle de l'église naissante ces premiers disciples de J. C. qui (s) se tenoient ensemble en même lieu, qui mettoient leurs biens en commun, qui prenoient ensemble leurs repas avec joie & simplicité de cœur, louant Dieu & se rendant agréables à tout le peuple. Ils n'étoient qu'un cœur & qu'une ame. Etonnés, ravis en admiration à la vue d'une union si intime & si vertueuse, les payens s'écrioient de concert, *voyez comme ces chrétiens s'aiment les uns les autres !* Et tels à divers égards, avoient été avant eux David & Jonathan. C'est le sujet de notre seconde réflexion.

SECONDE PARTIE.

Jonathan étoit l'aîné des fils de Saül, premier roi des juifs. C'étoit un prince aimable, d'une valeur héroïque, & très-religieux; c'étoit la plus douce espérance d'un peuple accoutumé à chérir & à respecter en lui l'héritier présomptif de la couronne. Un seul trait

(s) Act. II.

emprunté de l'histoire sainte suffira pour nous donner une juste idée de ses vertus dont nous tracerons le tableau, en traitant, si Dieu nous y appelle, des effets de l'amitié. Il apperçoit à une distance peu éloignée une garnison de philistins, & quoiqu'il n'ait avec lui qu'un serviteur pour porter ses armes, il forme le noble projet de s'emparer de ce poste. Notre foibleffe ne doit point être un obstacle, dit-il à cet homme étonné & tremblant. Si l'Eternel daigne nous favoriser, notre succès est certain. (t) Ah ! qui pourroit l'empêcher de délivrer avec beaucoup ou avec peu de gens ? Si ces incircocis nous disent, attendez que nous soyons venus jusqu'à vous, nous renoncerons à cette entreprise ; mais s'ils nous disent, montez vers nous ; alors nous monterons ; car l'Eternel les aura livrés entre nos mains. Que cela nous soit pour signe de sa volonté toujours efficace. N'insistons, M. F., ni sur ce zèle patriotique de Jonathan, ni sur ce courage ardent qui l'animent à braver le péril ; mais cette foi en Dieu, cette ferme conviction qu'il manifeste que la divine Providence préside à tous les événemens, que sans elle aucune entreprise ne peut réussir ; qu'avec son puissant secours, la vic-

(t) 1 Sam. XIV, v. 6.

toire est certaine ; qu'en combattant sous ses auspices , il ne doit être question ni de la grandeur , ni de la force des instrumens qu'on emploie ; mais cette piété avant d'exécuter ce coup hardi , qui le porte à s'assurer par le moyen d'un signe , si Dieu le bénira ; mais cette humble résolution de s'en défisiter , si l'Eternel n'y met pas le sceau de son approbation , ne font-ce donc pas là des vertus , & d'éminentes vertus ? Ce signe favorable lui fut accordé ; & la terreur avoit déjà saisi le camp ennemi , la campagne & le peuple , lorsque Saül arriva avec un petit nombre de troupes , & fit prendre une fuite précipitée au reste des Philistins.

David , le plus jeune des huit fils d'Isaï , homme noble en israël , avoit déjà été oint en secret par Samuel pour occuper un jour le trône de Saül que l'Eternel avoit rejeté. Tous les charmes de la vertu éclatoient dans la personne de ce jeune israélite , & y étoient encore relevés par les graces d'un beau corps. Car pourquoi n'observerions-nous pas avec l'historien sacré , qu'il étoit *de bonne mine , beau de visage , parlant bien* (u) & d'ailleurs guerrier vaillant & magnanime ? Tout ce qui s'étoit passé , jusqu'au moment où Jonathan

(u) 1 Sam. XVI.

devenait son ami , avoit concouru à faire connoître & à placer sous le point de vue le plus favorable , le caractère moral de David. Chargé dès sa plus tendre jeunesse de paître les brebis de son pere , cette innocente occupation l'avoit dérobé à tous les dangers. Il n'avoit point été infecté par le commerce des pervers ; rien n'avoit altéré la pureté de ses moeurs. Samuel envoyé pour le consacrer au Seigneur avoit été frappé de la rare beauté d'Eliab , l'un de ses frères , & de sa taille majestueuse ; il s'étoit dit à lui-même : *certainement voilà l'point de l'Eternel (x) !* Tu te trompes , avoit répondu le Très-Haut. *L'homme n'a égard qu'à ce qui est devant ses yeux ; mais moi , je n'ai égard qu'au cœur.* Quel glorieux témoignage ! Comme cette vie paisible & champêtre laissoit à David de fréquents intervalles de loisir , il en consacroit le plus grand nombre à contempler le magnifique spectacle de la nature , ces scènes toujours variées , ces décosrations brillantes & pompeuses qui annoncent la gloire & la majesté du Créateur ; & dont il nous a tracé depuis dans ses divins cantiques des descriptions si animées , & si pittoresques. Le reste de ce loisir , il l'employoit à jouer de divers instrumens , & il

(x) 1 Sam. XVI.

y avoit déjà fait des progrès si rapides que sa main habile tiroit de la harpe & du violon des accords sublimes & ravissans. Art précieux qui devoit bientôt lui donner occasion de pratiquer de nouvelles vertus !

Saül au lieu de frapper Amalec, selon l'ordre exprès de Dieu, & de détruire à la façon de l'interdit tout ce qu'il possédoit, avoit épargné tout ce qui étoit bon (y), & depuis ce moment fatal, l'esprit de l'Éternel s'étoit retiré de ce prince coupable & malheureux. Depuis ce moment, il ne goûtoit plus les douceurs de la paix. Suivi de l'Esprit malin, il traînoit partout une sombre mélancolie qui dégénéroit de tems en tems en accès violens & en convulsions terribles. Témoins de ses cruelles agitations & des douleurs qui le torturoient, ses officiers lui conseillerent d'ordonner qu'on cherchât dans son royaume quelqu'un qui jouât exquiemment de la harpe; & il ne se trouva personne qui à cet égard pût être mis en parallèle avec David. Oh ! M. F., qui ne seroit ému & attendri, en voyant dès-lors cet aimable fils d'Isaï, à peine à la fleur de son printemps partager toutes les heures entre les soins utiles qu'exige son

(y) 1 Sam. XV.

troupeau, & son assiduité bienfaisante auprès de son roi? Il alloit, dit l'Ecriture, (z) & il revenoit d'autrès de Saül, pour paître les brebis de son pere en Bethléem. Quelle patience, quelle activité, quelle douceur, quel vif intérêt que celui avec lequel il calme, ou du moins il soulage les angoisses de ce monarque infortuné. *Quand le malin esprit envoyé de Dieu pour punir Saül, étoit sur lui, David prenoit tantôt la harpe, tantôt le violon, & la douce harmonie de ces instrumens délivroit le roi d'un tourment qui lui étoit insupportable.* Vertus touchantes, services généreux que le sensible Jonathan avoit long-tems appréciés, admirés en silence, & qui avoient fait sur son cœur une impression durable.

Mais bientôt des vertus plus mâles & plus imposantes avoient fixé ses regards, & fortifié une affection si légitime. La guerre avoit éclaté entre les Juifs & les Philistins leurs implacables ennemis. Les camps des deux peuples étoient placés vis-à-vis l'un de l'autre, chacun sur le penchant d'une haute montagne. Une vallée les séparoit & sembloit les inviter au combat. C'étoit là qu'un Philistein d'une taille gigantesque & d'un orgueil plus excessif en-

(z) 1 Sam. XV.

core descendoit plusieurs fois chaque jour, & qu'agitant son épée étincelante avec un mépris insultant, il défioit à haute voix le plus hardi des Juifs de venir se mesurer avec lui, & de vider la querelle par un combat singulier. Ce colosse nommé Goliath réitéroit envain le même défi depuis quarante jours. Renfermés dans leur camp, les israélites étoient glacés de crainte & couverts d'opprobre.

David paroît enfin; & il n'est point de notre sujet de rapporter tous les détails du triomphe qui couronna son entreprise; mais ce que nous ne pouvons trop vous faire observer, ce sont ses vertus. Ses vertus! C'est-à-dire, cette indignation qu'il éprouve à l'ouïe des fiers menaces d'un ennemi si insolent; cette vive douleur dont il est pénétré à la vue de la honte qui en rejaillit sur la gloire de sa patrie; cette noble fermeté avec laquelle il brave les reproches amers & les censures piquantes de ses propres frères. *Pourquoi es-tu descendu?* lui disoit Eliab, à qui as-tu laissé le soin de tes brebis dans le désert? (a) *Je connois ton orgueil & la malignité de ton cœur.* Ses vertus! c'est-à-dire cette ardeur

(a) 1 Sam. XVII, v. 28.

impatiente avec laquelle il vole vers le lieu, où les israélites & les Philistins *avoient rangé armée contre armée*; le courage intrépide avec lequel, malgré la terreur qui a saisi tous les esprits, malgré sa jeunesse, malgré l'inégalité apparente de ses forces & de ses ressources, il s'offre pour combattre cet ennemi si redoutable. Ses vertus! c'est-à-dire cette confiance en Dieu si agissante, si intime qu'il manifeste devant Saül. Ce prince qui le chérissait alors lui peint avec intérêt le danger imminent auquel il voudroit s'exposer; cette taille monstrueuse de Goliath, haut de six coudées & d'une paume; ce casque d'airain qui ombrage sa tête, cette cuirasse à écailles qui pese cinq mille ficles & qui le rend impénétrable à toutes sortes d'armes; cet écu d'airain placé entre ses épaules; cette hallebarde effrayante dont le fer seul est du poids de six cents livres; cette consternation générale qui a enchaîné le courage héroïque de tant de guerriers magnanimes; & il lui dit enfin, *non tu ne peux aller contre ce Philistine.* Ah! reprend avec vivacité le jeune guerrier; ce n'est pas dans ce bras que vous voyez, & dont je suis bien éloigné de me dissimuler à moi-même toute la foiblesse, que réside mon espérance. Mais laissez-moi courir au

combat sous le bouclier tout puissant , & invincible du Dieu des armées dont on a déshonoré les batailles rangées. Ses vertus ! c'est-à-dire cette foi à toute épreuve , cette foi invariable dont David est animé jusques dans l'instant décisif. *Tu viens , s'écrie-t-il , tu viens contre moi avec l'épée , la halebarde & l'écu ; armes foibles & impuissantes qui n'empêcheront pas l'Eternel de te livrer entre ces mains que tu dédaignes ; mais moi , je viens contre toi au nom adorable , au nom immortel du Dieu vivant ; c'est la bravoure , la présence d'esprit , la vigueur , avec lesquelles il terrasse & immole le superbe Goliath.* Mais ce que nous ne pouvons trop vous faire observer encore , c'est le doigt du Très-Haut dont la gloire brille sans nuage dans toutes les circonstances de ce triomphe , & qui rappelle ces belles paroles de David lui-même. *(b) Les uns se glorifient dans leurs chariots ; & les autres dans leurs chevaux ; mais nous , nous trouvons toute notre gloire dans le nom de l'Eternel notre Dieu , qui n'a besoin pour délivrer ni de l'arc , ni de l'épée , ni des combats , ni des chevaux , ni des gens de cheval (c).*

(b) Ps. XX , v. 8.

(c) Ps. XLIV.

C'est l'humilité , la modestie du vainqueur , qui ajoute un nouveau lustre à sa victoire ; c'est cette persuasion profonde de tout le peuple d'Israël que le Tout-Puissant est avec David , & que son esprit repose sur lui. Or voilà ce que le fils de Saül a apperçu dans celui qu'il aime ; voilà les liens sacrés qui attachent l'âme de Jonathan à l'âme de David. Voilà en un mot la source de cette amitié parfaite qui a mérité d'être consignée dans le trésor des divines Ecritures , & proposée à notre imitation. Ah ! de grace , M. F. , je le demande encore une fois ; ne sont-ce donc pas là des vertus , & d'éminentes vertus ! Et combien d'autres vertus encore n'aurons-nous pas à vous offrir , en examinant cette rare union dans ses effets ? Objets attendrisans & qui confirmeront sans réplique les principes que nous venons d'établir dans cette première méditation. Terminons-la par quelques réflexions.

APPLICATION.

Un ami fidèle est une forte défense , dit l'auteur de la sapience , (d) Celui qui en a trouvé

(d) Ecclésiastiq.

un pareil, a trouvé un trésor. Et pourquoi donc ne le trouverions-nous pas ce trésor ? Pourquoi ne nous rendrions-nous pas nous-mêmes dignes de l'être ? Que de motifs nous pressent de nous laisser enchaîner par les doux cordages de l'amitié & d'en remplir les devoirs ! Pour ne pas fatiguer votre attention, je réduis ces motifs à deux idées générales.

I. Premier motif ; notre qualité d'hommes ! Depuis le premier instant de notre existence, jusqu'à notre dernier soupir, le soutien de notre vie, & notre bonheur ne dépendent-ils pas à divers égards de nos semblables du moins après Dieu ? Le jour de notre naissance n'auroit-il pas été celui de notre mort, sans les secours de leurs mains bienfaisantes ? Que de soins il leur a fallu prendre ! Que d'inquiétudes, que d'allarmes ils ont eu à éprouver pendant nos premières années, pour nous arracher à tous les dangers, nous nourrir, nous élever, nous instruire ! Si la mort a enlevé à quelqu'un de nous dès son berceau, les auteurs de ses jours, ne s'est-il pas trouvé des coeurs sensibles pour les remplacer ? Et nous n'aimerions pas les hommes !

O vous ! ames inaccessibles aux tendres impressions de l'amitié, hommes durs & sans entrailles, vous perdez aisément de vue tous

ces

ces objets touchans dans le délire des passions, dans la force de l'âge & la vigueur de la santé. Le stérile égoïsme (car tel est le vice dominant de ce siècle) la froide indifférence vous concentrent en vous-même ; & que vous importe le reste des humains pourvu que vous recueilliez les fruits de leurs sueurs ? Mais si ces hommes qui ne vous affectent point s'armoient de la même insensibilité ; s'ils pensoient comme vous, s'ils agissoient comme vous ; si ce laboureur respectable ne vouloit déchirer le fein de la terre que pour lui-même, si content d'avoir pourvu à ses besoins les plus urgents, il languissoit dans l'inaction ; si ces milliers de bras qui travaillent jour & nuit pour vous, pour votre luxe, pour les délices de votre vie, suspendoient tout à coup leur activité ; si à votre exemple, ils ne vouloient plus végéter que pour eux-mêmes, dites-nous donc, dites-nous êtres passifs quelles seroient encore vos ressources ! Ah ! M. F., quel mérite y a-t-il donc de ne nuire à personne ? Ne sommes-nous pas nés pour nous être utiles les uns aux autres ? Eprouver quelques failles d'un intérêt moméntanée, tendre la main à un infortuné qui se noye ; montrer le chemin à un voyageur égaré, donner

Tome V.

G

quelquefois de son pain à un indigent qui a faim ; non ce n'est pas là acquitter la dette que nous impose la nature, ni en remplir le vœu ; elle nous ordonne de plus de nous aimer ; & voici la devise qu'elle doit mettre non-seulement dans notre bouche, mais plus encore au fond de notre cœur. (e) *Je suis homme, & je m'intéresse vivement à tout ce qui regarde les hommes..... Quoi ! il existe des coeurs où le feu de l'amour patriote brûle encore ; des coeurs que la voix de l'humanité ne trouve jamais endormis, n'appelle jamais envain ; des coeurs qu'exaltent les mobiles puissans du bien public, de l'industrie, de la vertu, & de la gloire ! Et parmi de tels hommes nous n'aurions pas des amis ; & les chastes flammes de l'amitié ne pourroient échauffer nos ames !*

Que deviendrions-nous enfin nous-mêmes dans nos maladies, si nos semblables nous abandonnoient ? Que deviendrions-nous dans nos afflictions, si forcés de les dévorer dans le plus affreux de tous les silences, nous n'avions personne à qui les confier ? A quoi même se réduiroit le peu de plaisirs que nous goûtons, si personne ne s'offroit pour

(e) *Apud. Terent.*

les partager ? Et dans cette seconde enfance de notre vie, lorsque glacés par les années, nous ne sommes plus, pour ainsi dire, qu'un fardeau inutile & incommodé, de quelle assistance n'avons-nous pas besoin ? que d'attentions, & de support nous sont nécessaires ! Ces soins pris par des mains mercenaires dédommagent-ils de la tendre & vigilante humanité de nos proches & de nos amis ? Heureux donc, heureux l'homme qui en parcourant l'étendue d'une longue carrière n'a point connu de plaisir, point de bonheur comparable à celui d'aimer & d'être aimé, & qui dans le dernier période de sa vie peut se dire à lui-même avec confiance ; oui l'on me chérit encore ; on est moins fatigué de services continuels qu'on me rend qu'intéressé à ma conservation. Mon ame est liée aux ames de ces objets chéris ; & celles-ci sont attachées à la mienne. O consolante amitié ! Baume inestimable, tu guéris toutes les plaies de l'homme souffrant ! Non un tel homme ne peut être à plaindre, dès qu'il aime encore & qu'il a des amis.

II. Second motif ; notre qualité de chrétiens. On a observé très-judicieusement qu'une des plus belles preuves de la divinité de la religion de J. C., c'est cette analogie

frappante qu'on admire sans effort entre le monde matériel & le monde intellectuel. (f) L'univers, a-t-on dit, n'est qu'union ; le christianisme n'est qu'union. Ces deux plans magnifiques sont parallèles ; ils ont le même but, & par conséquent la même origine. La première de ces propositions n'a pas besoin d'être prouvée. Pourroit-on la nier, après avoir fixé quelques regards sur la nature ? Développons la seconde en peu de mots.

Que font les hommes suivant nos livres sacrés ? Autant de membres d'une famille unique, immense & indivisible ; autant de frères séparés en des millions de branches, placés sous des climats fort éloignés les uns des autres, ayant des moeurs, des coutumes, des loix, des intérêts, & même des religions différentes. N'importe, ils *sont tous de la race de Dieu* (g) ; ils ont tous Dieu pour pere. C'est cet Etre tout-puissant & miséricordieux qui les a tous créés ; il les conserve tous ; il pourvoit à leurs besoins ; il ne se laisse jamais sans témoignage envers eux, faisant du bien à tous ; & pour confondre à jamais tous les subterfuges de l'orgueil, tous les sophismes

(f) Mentor moderne.

(g) Act. XVII, v. 28.

de la vanité ; il les a tous fait descendre d'une même tige. Tel est le principe que pose l'Ecriture ; & voici la conséquence que J. C. en tire ; nous devons aimer tous ces hommes sans exception ; nous devons embrasser la totalité du genre humain par une charité universelle, & une bienveillance désintéressée ; nous devons faire du bien aux hommes quels qu'ils soient, lorsque des circonstances particulières nous y appellent, leur en souhaiter du moins du fond du cœur ; être attristés au récit ou à la vue de leurs infortunes, & en nous abattant souvent aux pieds du trône de la grace, solliciter pour eux des bénédictions & des faveurs.

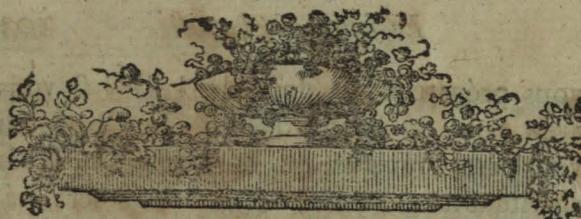
En nous resserrant maintenant dans le cercle plus étroit de la fociété dont chacun de nous fait partie, cet esprit d'union doit s'étendre en proportion, & se déployer avec plus d'énergie. C'est-ce que nous apprennent les symboles pathétiques sous lesquels l'Evangelie nous présente tous les membres de cette fociété particulière, comme membres d'un même corps, comme des grains qui forment une seule masse de pain ; comme des pierres vives qui entrent toutes dans la construction du même édifice spirituel & moral ; & je le

répète, comme n'ayant plus qu'un seul cœur & une seule ame.

Et où doit donc aboutir enfin une union si étroite ? Le tems passera , l'inépuisable éternité ouvrira ses portes; une même patrie nous recevra , & alors la divine charité subfistera à jamais. Oui , à jamais elle sera le lien ineffable qui unira tous les bienheureux citoyens du ciel ; à jamais elle embrasera leurs cœurs des mêmes ardeurs ; à jamais ils feront absorbés dans l'amour. Or , M. F. avec un pere commun , avec une origine commune , avec des graces communes , avec une foi commune , un batême commun , une vocation commune , une adoption commune , avec une destination & des espérances communes , comment nos ames ne seroient-elles pas attachées l'une à l'autre ? Je ne dis plus simplement comment l'homme n'aimeroit-il pas l'homme ; mais je dis , comment le chrétien n'aimeroit-il pas le chrétien ? Car enfin quel intervalle faut-il donc franchir pour passer de la charité chrétienne à une amitie chrétienne ? En jettant des regards attentifs autour de vous , en profitant des circonstances favorables , vous découvrez un homme de bien. Bientôt un commerce plus suivi & plus intime s'établit entre vous , &

vous prépare mille douceurs ! Ah ! si vous avez l'un & l'autre l'esprit de Christ , si vous êtes remplis de la justice & de la charité évangéliques , votre amitié sera nécessairement vertueuse & solide; voilà le trésor dont parle le fils de Syrac ; voilà en un mot un David & un Jonathan.

Divin Sauveur qui n'es venu sur la terre que pour y rallumer le feu céleste de l'amour mutuel , oh ! qui pourroit ne pas frissonner en comparant toutes ses affections avec les règles saintes de ton évangile ! Seigneur , Seigneur , graves donc aujourd'hui , graves profondément dans nos ames ces déclarations immuables ; *celui qui hait son frere , est dans les ténèbres ; c'est un meurtrier exclus de la vie éternelle ; il n'est point de Dieu , & déjà il demeure dans la mort ; mais celui qui aime son frere demeure dans la lumiere , & il est passé de la mort à la vie.* Fais par ta grace que dès ici bas nous commençons notre paradis , en nous aimant mutuellement , pour nous aimer plus parfaitement encore en Dieu & en toi aux siecles des siecles ! Amen !



S E R M O N L I I .

Pour le VI Dimanche après la Pentecôte.

LES EFFETS DE L'AMITIÉ.

L'ame de Jonathan fut liée à l'ame de David, tellement que Jonathan l'aima comme son ame.

I Samuel XVIII, vers. I.

Il y en a (a) dit l'auteur de la sapience, qui ne sont amis qu'autant que cela leur est avantageux. Il y en a aussi qui sont amis pour être compagnons de table, & qui ne perséverent, point au-tems de ton adversité. Pendant ta prospérité, ils sont comme toi ; mais si tu es abaissé, ils seront contre toi, & ils se retireront de ta présence ; c'est pourquoi acquiers

(a) Ecclésiastiq. VI.

ton ami à l'epreuve, & ne te fie point légèrement à lui. Telle est en deux mots la substance de tout ce que nous vous avons déjà dit, & de tout ce qui nous reste à vous dire encore sur l'amitié.

Dans notre premier discours nous avons considéré cette union des coeurs, dans sa source ; & voici les principes que nous avons posés. Elle ne peut découler ni de l'intérêt, semence fatale des divisions & des inimitiés; ni de la vanité qui ne se lie qu'avec les titres & les illustrations; ni de l'amour du plaisir qui n'est autre chose que l'art de se dissipier & de s'étourdir ; ni enfin de cet instinct aveugle que la raison désavoue & qu'elle corrige si souvent. La vertu seule la produit, & la conserve. Après avoir justifié ces principes par les vertus des deux amis que mon texte nous propose pour modeles, nous nous sommes écriés ; comment donc l'homme n'aimeroit-il pas l'homme ; & sur-tout comment le chrétien appellé d'une façon plus particulière, à la pratique de la vertu, n'aimeroit-il pas le chrétien ?

Les effets de l'amitié, c'est le second article que nous vous avons annoncé, & qui va faire aujourd'hui le sujet de notre méditation. Considerons d'abord ces effets sous un point

de vue général ; & ensuite faisons-en l'application à David & à Jonathan. Le fil de l'histoire sainte va nous guider ; & où trouveroit-on ailleurs des tableaux aussi intéressans, & aussi sublimes ?

PREMIERE PARTIE.

On peut distinguer trois époques dans l'amitié ; le tems agréable de la prospérité, le tems douloureux de l'adversité, & ce tems plus triste encore où un ami survit à son ami. La différence de ces époques en met nécessairement dans les effets de l'amitié.

I En les considérant dans la prospérité, ce qui se présente d'abord à l'esprit, ce sont des visites mutuelles, des conversations que la cordialité affaiblit de mille charmes piquants, des attentions prévenantes & des soins obligeans. On aime à se voir souvent, à goûter les mêmes plaisirs. On aime à prendre ensemble des repas sans apprêt, assortis à ses facultés, à son état, & à les prendre *en simplicité de cœur*. Ah ! ce n'est plus ici le trompeur qui cherche à tendre des pièges; le flatteur toujours attentif à enfler les voiles de la vanité de celui qu'il caresse ; le sensuel que ne veut que se procurer des mets plus

recherchés ; l'ivrogne qui ne se dit ami, que pour entonner la cervoise. Ce ne sont plus ces assemblées tumultueuses, ces festins d'appareil, ces sociétés bruyantes, où l'on croit s'aimer, quoiqu'on n'aime en effet que le jeu, la bonne chere, & le plaisir. Mais ce sont des hommes vertueux qui se réunissent, parce que l'ame de l'un est attachée à l'ame de l'autre. Ces amusemens qu'ils partagent sont les effets & non les causes de leur affection. C'étoit ainsi M. F., qu'avant les revers accablans qu'essuya Job, ses sept fils alloient avec leurs familles les uns chez les autres, chacun à son tour, ainsi qu'ils invitoient leurs trois frères pour manger & boire avec eux & qu'ils se livroient à toutes les failles d'une joie innocente, que jamais l'aimable vertu n'a proscrites, & qui ne sont vives & pures que là où elle regne. C'étoit ainsi qu'ils se réunissoient sous les yeux de leur pere, c'est-à-dire d'un homme intégré & droit, d'un homme craignant Dieu & qui se détournoit du mal (b).

Mais voici des effets moins équivoques d'une amitié heureuse & tranquille : Je parle de ces ouvertures de cœur, de ces épanchemens d'une ame qui se montre toute en-

(b) Job, I.

tiere, & qui verse sans réserve dans le sein d'un ami ses sentimens les plus intimes. Je parle de cette douce sécurité, de cette confiance sans bornes que l'un à dans l'autre & qui bannissent jusqu'à l'ombre du soupçon. Je parle de cette liberté aimable & mutuelle, qui ignore l'art de transformer en griefs une simple négligence, un oubli, une inattention, en un mot tant de fautes inévitables auxquelles le cœur n'a point de part. Je parle de cette noble émulation qui engage un Jonathan à prévenir un David par des services réels, par des bienfaits nécessaires, sans lui causer le cruel embarras de les solliciter. Ces fruits & tant d'autres non moins précieux naissent en abondance & comme sans culture dans le terrain fertile d'une amitié vertueuse.

Ce n'est pas tout encore. M. F., il est des cas où il s'agit de diriger un ami dans une entreprise importante, de lui donner des conseils salutaires, de le seconder. Et c'est ici où le zèle le plus pur, le plus actif, le plus tendre échauffe un ami honnête. Il a souvent étudié le génie, & les inclinations de celui qu'il aime; il a attentivement considéré & saisi son tempérament; il s'est instruit dans l'art de le guider, & dès que l'occasion s'en

présente, il le guide. Il modere ses désirs, il calcule ses démarches, il pèse, il suit tous ses pas, & devient ce conseiller fidèle, *qui merite d'être écouté seul entre mille* (c). Il est des cas où l'homme le plus juste chancelle dans les sentiers glissans de la prospérité, & où même il s'écarte de la route du devoir; quels sont alors les effets de l'amitié? Celui qu'elle enflamme jette en public un voile charitable sur les défauts de son ami, sur ses fautes; s'il lui est possible, il en dérobe le spectacle à tous les regards; & s'il ne le peut pas, il cherche du moins à les exténuer pas mille moyens innocens, sur-tout par l'éloge de son esprit, de son cœur, de ses belles qualités; mais seul à seul il l'accuse; seul à seul, il l'instruit. Et dans combien de sens ne se replie-t-il pas pour le ramener à l'honneur & à la vertu? Ici c'est une vérité utile qu'il lui rappelle sans affectation; là un entretien amical qu'il tourne adroitement sur la beauté de cette même vertu que son ami perd de vue; ici un exemple édifiant qu'il cite à propos; & là, s'il le faut des censures directes, des avertissements énergiques. Il fait que *la correction ouverte vaut mieux qu'un amour se-*

(c) *Ecclésiastiq. VI.*

cret, & que si les baisers d'un ennemi sont à craindre, les playes faites par celui qui aime sont fidèles (d). Il fait que telles que sont des pommes d'or émaillées d'argent, telle est la parole dite à propos, & que quand on reprend le sage qui a une oreille attentive, c'est comme une bague d'or, ou comme un joyau de fin or (e). D'où il resulte (car il faut se borner malgré soi) qu'une amitié fondée sur la vertu est tout à la fois fidèle & sincère; active & efficace; noble & généreuse; quels caractères frappans! Quels merveilleux effets!

II. L'amitié en produit de plus étonnans encore dans le tems de l'adversité. Deux amis vertueux voyoient tous leurs vœux couronnés, & tout à coup l'un de ces hommes de bien est calomnié, opprimé, persécuté! Il s'agit de défendre ouvertement ses droits & son honneur. L'autre n'hésite point; & s'il le faut, il court se mettre à la brèche. Envain un adversaire puissant, envain même une faction redoutable menacent-ils de l'accabler du poids de leur crédit & de leur indignation! Envain ces ennemis acharnés ajustent-ils déjà leur arc & leurs flèches pour le

(d) Proverb. XXVII, v. 5 - 6.

(e) Ibid. XXV, v. 11 & 12.

percer, s'il ose lutter contr' eux. Dût-il lui-même se voir à deux doigts de sa ruine; dût-il être leur première victime; il n'en marche pas moins tête levée dans la route que lui tracent l'amitié & la vertu — L'un de ces hommes tendrement unis vient-il à être dépouillé tout à coup de ses biens! Des revers inopinés, des malheurs accablans l'ont-ils déjà réduit à l'indigence! Si son ami se trouve dans un état aisé; ah! c'est en ce moment que son cœur nage dans la joie; en ce moment qu'il bénit Dieu avec transport de lui avoir donné des richesses; en ce moment qu'il en sent tout le prix & qu'il se hâte d'en faire l'usage le plus noble & le plus ravissant. Mais s'il se trouve lui-même au-dessous de la médiocrité; n'importe; il prendra sur son nécessaire pour subvenir sans délai, aux besoins les plus urgents de cet objet cheri; il rompra son pain avec lui, il lui partagera ses vêtemens; il redoublera ses travaux & son activité pour grossir la source de sa bienfaisance, & jamais il n'aura trouvé tant de délices dans le travail. Son ami est pauvre! Mais il n'en est que plus cher & plus respectable à ses yeux. Ne fût-il désormais couvert que de haillons; il lui tendra les bras; il le préfera contre sa poitrine; il lui dira avec émo-

tion ; tous vos biens ne sont pas perdus ; il vous reste un ami tendre & fidèle --- Enfin l'un de ces hommes unis par la vertu , est-il frappé , attéré par des coups douloureux ? Est-il non-seulement pauvre , mais malade , mais languissant , & comme déjà mourant ? Dans les premiers accès du désespoir , paroît-il avoir oublié les sages & tendres dispensations de la bonne providence ? L'autre se tient assidument à ses côtés. Il pleure avec lui. On diroit qu'il n'a plus d'autre intérêt dans le monde que de tarir la source amère des larmes que son ami répand. Il épie ces heureux momens où l'ame s'ouvre comme d'elle-même aux douces impressions de la vertu , & il les fait pour lui rappeler les seules vérités qui puissent consoler l'homme navré de douleur ; qu'il y a un Dieu dans les cieux ; un Dieu qui tient le gouvernail de l'univers ; un Dieu qui l'aime encore ; un Dieu qui ne veut que l'éprouver ; un Dieu qui lui réserve des biens infiniment plus précieux , & à l'abri de tous les revers ; & rien ne l'arrachera d'avec lui , qu'il ne l'ait ramené à des idées plus faines , à la religion , & qu'il n'ait rendu le calme à son ame agitée. C'est ainsi qu'il remplit à la lettre ces pré-

ceptes

ceptes du grand apôtre (f). *Exhortez vous l'un l'autre ; édifiez vous , consolez vous mutuellement ; consolez ceux qui ont l'esprit abattu , & soulagez les faibles.*

Nous allons bientôt vous offrir la plupart de ces traits touchans , & d'autres plus pathétiques encore dans le modèle de David & de Jonathan ; mais un exemple de nos saints livres se présente ici comme de lui-même , & nous ne pouvons l'omettre. Un tourbillon destructif avoit enveloppé Job. De l'état le plus fortuné il se voyoit précipité tout à coup dans la situation la plus désespérée. Des milliers de bœufs , de brebis , de chameaux enlevés presqu'en un clin d'œil ; de nombreux serviteurs passés au fil de l'épée par les cruels habitans de seba & par des bandes de caldéens ; d'autres consumés par le feu du ciel ; toutes ses immenses richesses dissipées , perdues , englouties ; ses enfans , tous ses chers enfans écrasés au-même instant sous les débris de la maison d'un de leurs frères , où la tendre amitié les avoit rassemblés ; cet homme juste lui-même frappé d'un ulcere dévorant depuis la plante du pied jusqu'au sommet de la tête , étendu sur la cendre &

(f) 1 Thess. V , v. 11 & 14.

devenu un spectacle de misère & d'horreur ; quel tissu de calamités ! Trois de ses intimes amis apprennent cette effrayante catastrophe ; leur cœur saigne de douleur ; & ils accourent à l'envi pour essayer de calmer ses angoisses. A peine l'ont ils apperçu de loin en frissonnant , qu'ils fondent en larmes , qu'ils déchirent leurs vêtemens , qu'ils répandent de la poussière sur leurs têtes & élèvent des mains tremblantes vers le ciel. Arrivés près de cet infortuné , ils se couchent sur la poussière à ses côtés ; ne l'interrompent que par des soupirs & des sanglots , & long-tems muets & glacés , ils n'osent lui parler. Job , Job le premier rompt enfin cet affreux silence. Il maudit le jour de sa naissance ; il s'exhale en plaintes criminelles. Ecoute , écoute , lui dit à son tour le sage Elihu , prêtes l'oreille à mes paroles. Tu te crois pur & net , tu te crois sans iniquité , & cependant tu oses contester contre le Tout-Puissant. Ah ! seroit-ce pour te perdre que l'Eternel te châtie , & qu'il a comme brisé tous tes os ? Non sans doute , mais c'est pour retirer ton ame de la fosse , c'est pour l'éclairer de la lumiere des vivans. Fléchis donc l'Eternel par d'ardentes prières ; il s'appaiera , il te fera voir sa face avec joie , il te rendra ta justice.... Réveillé comme d'un

sommeil léthargique à la voix de la vertueuse amitié , convaincu , pentré , Job s'écrie : Oui j'ai horreur d'avoir parlé ainsi. J'adore , je bénis maintenant l'être juste & saint qui m'afflige. Bientôt les chaînes de sa captivité tombent ; ses frères , ses sœurs , ses amis se rendent en foule autour de lui , le fortifient , le consolent , & chacun d'eux lui fait de riches présens.

Tels sont donc les effets de la fidèle amitié aux jours du mal ; c'est ainsi que Jonathan instruisoit & consoloit David ; ainsi qu'Onésiphore consoloit St. Paul (g) , qu'il ne rougissait point de ses liens , qu'il ne cessa de le chercher avec une tendre inquiétude au milieu de la vaste enceinte de Rome , qu'après l'avoir trouvé ; ainsi en un mot que se vérifie cette maxime de Salomon (h) , *l'intime ami aime en tout tems ; & il naitra comme un frere dans la détresse.*

III. Quel deuil amer , que de chagrins cuisans pour un ami qui survit à son ami ! Mais doit-il donc désormais briser tous les liens qui l'unissent avec le reste des hommes ? Doit-il s'enfoncer dans une retraite silen-

(g) 2 Timot. I , v. 16 &c.

(h) Proverb. XVII , v. 17.

tieuse, s'y enfêvelir, s'y abîmer dans une tristesse excessive, & ne s'occuper que de l'image de l'objet cheri qui vient de lui être arraché sans retour ? Non M. F., ce ne sont pas là les effets d'une amitié vertueuse. Dans les premiers accès d'une douleur juste & légitime, un ami sensible répand des larmes ; il peint au-vif ses regrets par toutes ces expressions pénétrantes qu'inspire une affliction profonde. Il arrose, il baigne de ses pleurs & le corps glacé, & la tombe lugubre de son ami. Mais enfin il se console, afin de vivre pour lui & de l'aimer encore ! Il ne pleure plus, mais il agit.

Dans l'intérieur de sa maison, il parle souvent, & toujours avec attendrissement de l'ami qu'il a perdu. Entourré de ses enfans, il les accoutume à cherir sa mémoire, & à bénir son nom. Il les entretient de ses belles qualités, de ses vertus. Il cite avec effusion de cœur les plus beaux traits de sa vie ; ici des actes de bienfaisance ; là des exemples de modération ; tantôt son amour patriotique, & tantôt son généreux désintéressement ; il n'oublie rien ; il a retenu jusqu'à ses discours. Il peint jusqu'à ses traits, son air, ses gestes, il le voit encore, il l'entend, & par la plus douce de toutes les illusions, il goûte,

il favoure de nouveau ces plaisirs purs qu'il trouva dans son commerce. Hors de chez lui, placé dans un nombreux cercle, c'est encore le nom de cet ami qu'il a dans la bouche. Si quelque détracteur ose en parler désavantageusement, il fait son apologie avec chaleur, il excuse ses faiblesses, & leur oppose le contraste tranchant de ses qualités éminentes. Il le fait encore comme parler & agir lui-même ; il lui rend comme une nouvelle vie, (& tel est l'ascendant d'une amitié efficace & constante !) il entraîne tous les suffrages ; à son exemple toutes les bouches s'ouvrent pour consacrer le mémoire de l'objet qu'il regrette.

Cet ami a-t-il abandonné ses affaires en désordre ! Ah ! qu'on ne charge du soin pénible de les régler que l'ami qu'il a laissé après lui. Celui-ci examine tout, recherche tout, découvre tout, & bientôt ce cahos est débrouillé. Dut-il lui en coûter des sacrifices ; il les fait sans qu'on les lui demande ; il les fait même sans qu'on le soupçonne. Cet ami a-t-il laissé une veuve dans la détresse, & des orphelins en bas âge ! La veuve trouve dans celui-ci un appui ferme, un protecteur zélé, liberal & généreux. Ces orphelins y retrouvent un autre père. C'est lui qui

veille sur leur esprit, sur leur cœur, lui qui préside à leur éducation, lui qui guide leurs pas; lui qui leur choisit un état honnête & decent; lui qui en leur retraçant les vertus de leur pere, leur inspire une noble émulation, l'amour de la vertu, & les anime dans la carrière de la probité & de l'honneur. Enfin lorsque la cruelle indigence prive cette mere & ces enfans de toute ressource, c'est cet ami qui, s'il le peut, les recueille dans sa propre maison, les nourrit, les vêtit, partage ses biens avec eux, & s'il ne le peut pas, leur ménage du moins des asyles fûrs & tranquilles — C'en est assez sur les effets de l'amitié en général. Ne nous écartons pas plus long-tems de notre principal sujet.

SECONDE PARTIE.

I. Le jour où David parut devant Saül ayant à la main la tête sanglante de Goliath, fut un des plus beaux jours de sa vie. Jonathan transporté de joie partageoit avec entoufiasme la gloire de son ami. Il se dépouilla du manteau qu'il portoit, le lui donna avec ses vêtemens, & y ajouta même son arc, son baudrier & son épée. Bientôt le jeune vainqueur eut ordre de fixer sa demeure dans

le palais royal, & dès lors sans doute il s'offrit mille occasions précieuses qu'il saisiffoit avec avidité pour épancher son ame dans celle de Jonathan. Bientôt encore devenu comme le chef des batailles rangées d'israël, & toujours employé pendant les courts intervalles de la paix, au-maniement des affaires les plus délicates & les plus épineuses, David, dit l'auteur sacré, réussissoit parfaitement en tout, & chacun de ses succès étoit un nouveau plaisir pour le fils de Saül. Avec quelle secrète complaisance celui-ci ne voyoit-il pas en lui, le bouclier, la gloire de la nation, & la terreur de ses ennemis?

Une époque plus intéressante encore, ce fut le choix que le roi fit de David pour l'époux de Mical la plus jeune de ses filles. C'étoit il est vrai, un piège caché de ce monarque vindicatif. Son gendre n'étoit pour lui qu'une victime qu'il vouloit couronner pour le sacrifice; il se proposoit de l'exposer sans ménagement à tous les hazards de la guerre, & comme il connoissoit la haine active & profonde que lui portoient les Philistins, il se flattoit qu'il ne tarderoit pas à tomber sous leurs coups. Cependant un projet si atroce n'étoit pas même soupçonné; & cette union ne parut qu'un événement heureux aux yeux

de tout le peuple , & sur-tout à ceux de Jonathan , qui n'y appercevoit qu'un nouveau moyen de resserrer plus étroitement les tendres noeuds qui l'unissoient au fils d'isaï. Voilà à-peu-près tous les faits agréables que l'histoire sainte nous ait transmis relativement à ces deux amis. D'où nous devons conclure que les beaux jours de cette rare union furent rapides , passagers , & s'évanouirent comme un songe. Hélas ! M. F. , dans quelque état que l'on soit placé , la prospérité n'est souvent qu'une fleur momentanée ; mais à peine son éclat fugitif dura-t-il pour David & Jonathan l'espace d'un matin. Au reste le beau modèle qu'ils nous fournissent n'en est que plus touchant & plus parfait. L'adversité a donné un nouveau relief à leurs vertus ; elle a sacré les liens de leur inviolable affection.

II. Un jour Saül revenoit victorieux , & David qui avoit fait un grand carnage des Philistins , étoit à ses côtés. Les peuples fortoient en foule de toutes les villes , & de tous les hameaux de Juda pour les féliciter sur ce glorieux triomphe. Au milieu de ces vives acclamations qu'inspiroit l'allégresse , le roi entendit distinctement des femmes qui en jouant des instrumens , s'entre-répondoient

& disoient : *Saül a frappé ses mille & David a frappé ses dix mille.* Voilà l'étincelle qui devoit allumer l'incendie ; voilà le nuage affreux , précurseur de la tempête. Quoi donc , se dit avec amertume ce prince déjà rongé d'envie , quoi ! à David , dix mille , & à moi seulement mille ! quel injurieux parallèle ! Il ne reste plus qu'à m'arracher le diadème , pour en ceindre le front de cette idole d'une multitude ingrate & volage. Dès lors ce serpent cruel le déchire jour & nuit. Il forme le noir projet d'immoler son libérateur , & tandis que celui-ci livré à cette douce & profonde sécurité que produit l'innocence , joue de la harpe à son ordinaire , Saül lance deux fois , mais en vain , sa hallebarde avec violence , pour le percer. David se retire & ne paroît plus. Le roi dont le tems ne fait qu'aigrir la haine & accroître la fureur , assemble à la hâte Jonathan & tous ses serviteurs. C'en est fait , leur dit-il , c'en est fait. Il mourra le coupable fils d'isaï ; il mourra , & qui d'entre vous est assez fidèle pour se charger du soin de ma juste vengeance ?

Quel coup de foudre pour le sensible Jonathan ! Mais la crainte ne glace ni son cœur , ni sa langue. Il s'empresse de faire avertir son

ami du danger qui le menace ; va , dit-il , à un officier fidèle , cours , sans délai , tous les momens sont précieux ; presse - le de ma part de se tenir sur ses gardes , de se retirer dans un asyle assuré , & dis - lui que bientôt j'irai l'instruire moi même de ce que nous aurons à craindre ou à espérer. Cependant que ne met - il point en œuvre pour adoucir le cœur ulcéré de son pere ? „ C'est donc „ David , lui dit - il , que vous voulez pér- „ dre ; lui dont le bras invincible soutient „ votre trône ; lui qui a frappé & terrassé „ Goliath ; lui qui a humilié nos ennemis ; „ lui qui a tant de fois prodigué son sang , „ pour faire mordre la poussière à des mil- „ liers de Philistins ; lui qui est entre les „ mains de l'Éternel l'instrument du salut & „ de la gloire de votre peuple ! C'est David „ que vous voulez perdre , David l'époux „ de Mical votre fille , David mon frere & „ votre fils ! Mais quel attentat peut - on „ donc lui reprocher ! Ah ! je ne crains point „ de l'assurer , il vous respecte , il vous aime „ trop pour avoir pu consentir à vous offen- „ ser . Son ame est plus pure que le pre- „ mier rayon de l'aube du jour . Son cœur „ est sans tache . O ! mon pere ! O cher au- „ teur de mes jours , que des titres si tou-

„ chans vous rendent à jamais sa vie sacrée , „ & qu'il ne soit pas dit , que Saül ait trem- „ pé ses mains dans le sang de l'innocent ”.

O généreuse & fidèle amitié ! M. F. , que sa voix est énergique ! Aussi déarme - t - elle alors le cœur du farouche Saül . Il ne peut résister aux premiers mouvemens qu'elle excite dans son ame ; il s'écrie avec émotion : *L'Éternel est vivant ; David ne mourra pas.* Et c'est Jonathan , c'est Jonathan qui se hâte d'aller annoncer cette agréable nouvelle à celui qu'il aime . Il calme ses douleurs ; il dissipe ses soupçons , il le persuade , il l'entraîne , & le présente lui - même à son pere . David paroît rentré en grace .

Mais ô calme trompeur ! O atrocité , perfidie , ravages des passions humaines ! La vue fréquente de l'époux de Mical réveille l'envie de Saül à peine assoupie ; elle en accroît la violence ; il oublie ses promesses , il oublie ses sermens ; plus acharné que jamais , il ne roule dans son esprit que des projets sinistres . Ce n'est plus à Jonathan qu'il les confie . Ce sont des messagers vendus à sa haine qu'il met en sentinelle . Tout est prévu , calculé , combiné à l'ombre du mystère , & sans la vigilante affection de Mical ; mieux encore sans la protection visible du Très - Haut , David

auroit été poignardé dans son lit. Il prend encore une fois une fuite précipitée, & se retire à Najoth de Rama.

Occasion terrible ! Orage effrayant ! Quels moyens peut employer Jonathan pour le conjurer ? Quelles ressources a-t-il encore ? Que peut-il dire de nouveau à un pere implacable, & qui d'ailleurs est son roi ?... M. F., Jonathan est déjà dans Najoth ! Il y est avec David ; il y rassure son ame tremblante.

„ Cher ami, lui dit-il, il nous reste encore „ une lueur d'espérance. Saül m'aime ; ja- „ mais il n'exécute rien d'important, sans „ me l'avoir communiqué. Quoi qu'il puisse „ en arriver, je veux sonder son cœur ; je „ veux lire jusqu'au fond de ses replis les „ plus sombres. Je veux m'assurer enfin s'il „ est encore possible de l'ébranler, ou s'il a „ juré ta perte sans retour.... Ah ! reprend „ David, notre tendre union n'est plus un „ mystere pour lui. Il n'en doute plus. Il dis- „ simulera, il t'en imposera par des dehors „ artificieux, & je périrai. Non, non re- „ plique Jonathan tu ne périras pas. Jamais „ mon cœur ne consentira à cet affreux fa- „ crifice, & ce cœur que je t'ai voué, ce „ cœur fidèle, il faudra qu'on le perce, „ avant que le glaive meurtrier puisse par-

„ venir jusqu'au tien ” — Ils conviennent alors d'un innocent stratagème pour que l'infoutné David sache en peu de tems, s'il doit s'éloigner davantage, ou s'il peut revenir. Mais ils ne se séparent qu'après avoir pris la généreuse résolution de surmonter tous les périls, de braver toute la terre, & de s'aimer jusqu'au tombeau. Ils ne se séparent qu'après avoir pris Dieu lui-même à témoin de ce vœu de leur cœur, & l'avoir confirmé par les sermens les plus solennels.

Hélas ! M. F. le fils de Saül ne retourne auprès de son pere que pour y effuyer un assaut plus foudroyant que tous ceux qu'il a déjà soutenus ! „ C'est donc toi, lui dit ce „ prince, en lui lançant des regards étince- „ lans de fureur ; c'est toi qui viens m'ap- „ prendre que ce rebelle s'est dérobé à ma „ juste vengeance, & qui sans doute lui en „ as facilité les moyens ! Lâche confident „ d'un étranger que j'ai tiré de la fange, & „ que mes bienfaits seuls ont rendu illustre, „ tu as donc favorisé sa fuite. Fils ingrat, fils „ dénaturé, n'est-ce pas pour toi seul, n'est- „ ce pas pour te conserver une couronne, „ que j'ai résolu qu'il périsse ? Mais non, il „ vivra, puisque tu le veux ; il regnera, il „ regnera, & toi déchu du rang suprême

„ auquel ta naissance te destinoit , tu ram-
„ peras dans la poussiere , à la honte & à
„ l'opprobre éternel de ta maison ! --- Ah !
„ répond le vertueux Jonathan , faut - il
„ donc acheter un trône par des forfaits ?
„ Car quel mal David a-t-il commis ? Et
„ pourquoi le faire mourir ? --- Saül écuan-
„ tant de rage , lance une halebarde contre
son propre fils , & cherche à le frapper.

Suspendons un instant le fil d'une narration rapide ; & fixons du moins quelques regards sur la situation de Jonathan. Ici certainement la constance & l'héroïsme de l'amitié paroissent portés à leur comble. Que de soins officieux déjà pris , que de services rendus , & toujours sans effet ! Où trouver des digues assez puissantes pour arrêter désormais le torrent impétueux du courroux de son pere ? Ce pere est un roi dont *l'indignation est comme le rugissement d'un jeune Lion*. Ce pere a mille moyens d'assouvir sa fureur , malgré tous les efforts de son fils. Ce pere peut faire tomber la foudre jusques sur la tête de ce fils ; & ce qui vient de se passer , ne présage-t-il pas assez clairement à celui-ci le sort qui le menace , s'il résiste plus long-tems ! D'ailleurs en abandonnant enfin , quoiqu'à regret , David à la rigueur d'un destin qui paroît inévi-

table , & dont il n'aura jamais lieu de se reprocher les suites , Jonathan peut régner un jour. En sauvant David , Jonathan perd une couronne , il l'a perd pour lui-même ; il l'a perd pour l'ainé de ses propres fils , & pour tous ses descendants ! Mais & ce fils , & ces descendants ne reprocheront-ils pas amèrement à sa mémoire une obstination si longue & si inflexible ? Ne diront-ils pas ; il a tout fait , tout hazardé , tout sacrifié pour un étranger , & n'a point eu d'entrailles pour ses enfans ! . . .

Je ne sais M. F. , s'il y a jamais eu des tentations plus fortes & plus séduisantes. Cet amour de soi-même si naturel à l'homme ; ce désir si ordinaire de contribuer à l'agrandissement de sa famille , cette affection d'un bon pere envers ses enfans si énergique , & même si impérieuse : sur-tout cette soif de régner , source de tant de haines , de tant d'attentats parmi les hommes , & même entre des frères ! Que d'intérêts réunis ! Mais la vertu est sourde à toutes ces séductions ; elle ignore tous ces calculs. Jonathan sort enflammé de colere. Il n'est occupé ni du péril imminent qu'il vient de courir , ni des reproches amers qu'il a effuyés , ni des menaces terribles d'un pere toujours implacable dans ses

vengeances. Ce qui l'occupe, c'est son ami. Il sort, dit l'écriture, il sort tout affligé à cause de David. Que ces mots sont courts mais quel commentaire faudroit-il pour en embrasser toute l'étendue ! L'aurore est trop lente à ramener la lumiere. Il l'a devance; il vole vers l'asyle où il fait que languit le fils d'isaï. Il prend toutes les précautions dont ils sont convenus, au cas que le roi se montrât inexorable. David l'apperçoit; il sent tout le poids de son infortune.

Quelle scène, & où trouver un pinceau même pour l'ébaucher ? Jonathan l'aborde en pâlissant. Un morne silence tient leurs langues captives & comme enchaînées. Ils baissent tristement les yeux. Ils sont long-temis comme immobiles. Cependant par une impulsion naturelle, ils s'élancent comme de concert dans les bras l'un de l'autre. Alors on n'entend plus qu'un mélange confus de soupirs & de sanglots. *Ils pleuroient*, dit l'auteur sacré; *ils pleuroient tous deux.* „ Va, „ s'écrie enfin Jonathan, va; suis cher Da- „ vid; abandonne une terre ingrate; pars „ sous les auspices du Très-Haut. Mais sou- „ viens-toi de ton ami; souviens-toi de nos „ sermens mutuels, que mon cœur ratifie „ de nouveau; & que le Dieu du ciel, soit
entre

„ entre toi & moi, entre ta postérité & la „ mienne, à jamais.

Depuis cet adieu douloureux, David erre de lieu en lieu, de désert en désert. De Nob, il passe à Gath; de Gath, il s'ensfonce dans la caverne de Haddulam, toujours poursuivi, toujours vivement pressé par Saül. De cette caverne, il se réfugie dans le désert de Ziph. Et c'est au fond d'une forêt épaisse & ténébreuse que Jonathan vient encore le trouver, & qu'il fortifie ses mains en Dieu. Il ne s'agit plus de verser des pleurs. Les circonstances exigent un courage male; & des consolations plus efficaces. „ Je ne suis venu que „ pour t'ouvrir mon cœur, lui dit-il. Je fais, „ je fais certainement que l'Eternel t'appelle „ à régner sur ton peuple, & cette conviction ravissante calme toutes mes angoisses. „ Baulisons désormais des terreurs injurieuses „ à l'Etre tout-puissant qui tient les rênes de „ l'univers. Il a frayé à nos peres un passage „ au milieu même des flots de la mer, & qui „ pourroit supputer les exploits qu'il a opérés „ en faveur d'israël, à main levée & à „ bras étendu. Ah ! pourrions-nous craindre „ qu'il manque de moyens & de force, pour „ accomplir ses desseins adorables sur toi ? „ Oui à cette tempête effrayante succédera

Tome V.

I

„ le jour le plus serein. Oui tu regneras sur toutes nos tribus , tu seras mon roi , & moi je me félicite d'être le second après toi. Douces & solides consolations que la religion seule peut procurer à l'homme affligé. Puisons , puisons dans cette source intarissable. Qu'une foi inébranlable soutienne enfin nos pas jusqu'ici chancelans. Nous croyons en Dieu ; espérons en lui , & ne nous séparons aujourd'hui que pour aller bénir chaque jour en silence le Très-Haut qui te couvre de l'ombre de ses ailes , & le conjurer de nous affermir dans son amour & dans sa crainte ". Chaque mot de Jonathan est un trait de flamme qui embrase & qui fortifie le cœur de David. Ils se bénissent , ils s'embrassent ; mais hélas ! M. F. c'étoit pour la dernière fois. Fidèle à ses devoirs , fidèle à sa patrie , fidèle à son pere , comme il l'étoit à son intime ami , le vertueux Jonathan a la douleur , en combattant vaillamment de voir les israélites prendre la fuite devant les Philistins. Il est moissonné par leur épée avec deux de ses frères , & Saül se perce lui-même de sa hallebarde pour ne pas tomber vivant entre les mains de ses cruels ennemis.

III. Après tant d'autres amertumes , David éprouve donc encore celle de survivre à son ami , & c'est à lui à nous instruire par sa conduite des effets de l'amitié dans cette fatale époque. Le troisième jour , il voit arriver du camp de Saül un homme dont les vêtemens étoient déchirés , & la tête couverte de boue. Il entend de sa bouche le récit de ces tristes événemens. Non content de répandre en secret des ruisseaux de larmes , il veut que sa juste douleur ait pour témoins tous les siecles avenir ; il veut qu'il en subsiste à jamais un monument authentique. Il fait sur Jonathan & même sur Saül une complainte pathétique. „ Comment donc , s'écrie-t-il , comment donc sont tombés ces hommes forts ? O montagnes de Guilboah qui avez bû leur sang précieux , puissent la rosée & la pluie ne jamais tomber sur vous ! Puissent vos champs & vos vallons à jamais stériles & maudits ne produire aucun des fruits qu'on offre au Seigneur ! Ah ! c'est donc là qu'a été jetté le bouclier de Saül ; là que s'est brisé l'arc de Jonathan , ces guerriers intrépides qui , avant cette journée funeste , ne revenoient jamais du combat , sans avoir jonché la terre de cadavres ennemis ? Filles de Jérusalem

„ pleurez sur Saül ; pleurez , pleurez sur Jo-
 „ nathan ! Oh ! comment a-t-il été tué l'ai-
 „ mable Jonathan ? Jonathan , mon frere ,
 „ mon ame est dans l'angoisse à cause de toi.
 „ Tu faisois tout mon plaisir , & l'amour
 „ que j'avois pour toi surpassoit celui de la
 „ plus tendre des meres , même envers un
 „ fils unique ”.

Trop éloigné pour rendre les devoirs su-
 prêmes à cet objet cheri & à son malheureux
 pere , & ne pouvant alors , sans s'exposer à
 des périls inévitables aller arroser leurs tom-
 bes de ses larmes , il apprend que les hom-
 mes de Jabes & de Galaad les ont ensevelis
 avec décence. Il envoie des messagers pour
 les remercier de leur gratuité , & leur an-
 noncer que dans des tems moins orageux ,
 il les comblera de biens.

Cependant un des fils de Saül , seul écha-
 pé au désastre de sa maison est proclamé roi
 d'israël , & David ne regne alors que sur Ju-
 da. Comme on craint qu'il ne cherche à tirer
 une vengeance éclatante des injustes persécu-
 tions qu'il a éprouvées , tous les restes de
 cette famille éplovée disparaissent. On cache
 même avec soin jusqu'au jeune Miphiboseth ,
 unique rejetton de Jonathan. Il s'écoule plus
 de sept années au-milieu du tumulte des ar-

des armes , de la confusion , des meurtres &
 des révolutions. Mais Jonathan vit toujours
 dans le cœur de David. Il a sans cesse le
 nom de Jonathan dans la bouche ; il ne
 tarit jamais sur ses éloges ; & à peine voit-
 il toutes les tribus assujetties à sa puissan-
 ce , qu'il s'informe avec le plus vif intérêt ,
 s'il n'est donc resté personne de la maison
 de Saül ; *afin , dit-il , que je lui fasse du
 bien , pour l'amour de Jonathan.* Instruit
 par un serviteur fidèle qu'il existe encore un
 fils de Jonathan lui - même , il ordonne
 qu'on le lui présente sans délai. Ce jeune
 homme si cher à son coeur ne paroît qu'en
 tremblant. Pourquoi ces allarmes , lui dit le
 roi ? Mon ame n'est-elle pas encore atta-
 chée à l'ame de ton vertueux pere ? Qui
 je regarde comme le plus indispensable &
 le plus sacré de mes devoirs de tenir sa pla-
 ce à ton égard. Dès cet instant Miphiboseth
 n'a plus d'autre demeure , d'autre ta-
 ble que celle de David ; & cet ami fidèle
 lui fait restituer non-seulement tout ce qui
 a appartenu à Jonathan , mais encore tous
 les biens & toutes les terres de la maison
 de Saül sans exception.

A P P L I C A T I O N.

Avouons-le, M. F., des modeles si sublimes ont mille fois plus d'énergie qu'une froide énumération de préceptes sur l'amitié. Avouons-le; un pareil modele est un miroir pur & fidele, où l'on découvre avec ravissement tous les traits, tous les caracteres de la divine amitié. Ah! c'est ici où l'on ne peut plus douter qu'elle ne découle de la vertu, & qu'elle ne soit elle-même un assemblage de mille vertus; ici, où l'on voit nettement qu'elle est sincere, active, tendre, désintéressée, noble, généreuse, efficace & constante. Oh! que le spectacle de la vertu est délicieux! Mais après l'avoir contemplé, faut-il donc craindre de se replier sur son propre cœur? Faut-il se trouver réduit à se dire à soi-même; où sont maintenant les David, où sont les Jonathan?

On a répété dans tous les tems qu'il n'y a rien de plus commun que le nom d'amitié, mais rien de plus rare que l'amitié. En lisant l'histoire, on y rencontre des exemples perpétuels des fureurs de la haine, de l'envie, de la vengeance, & très-souvent l'on seroit tenté de croire qu'elle ne contient que les annales du vice. Il faut parcourir des siecles

entiers pour y découvrir quelques vestiges de la tendre amitié, & sans doute qu'elle ne nous auroit pas transmis avec tant d'éloges les noms de quelques amis fideles, si le nombre en eut été plus grand. L'histoire sainte elle-même nous offre peu d'exemples d'une union véritable. Et nous, M. F., ferons-nous assez heureux, assez vertueux pour en grossir la liste?

Ce problème de la rareté des amis surtout parmi des chrétiens, étonne au premier coup d'œil; cependant il n'y en eut jamais de plus facile à résoudre. L'amitié est rare. Pourquoi? Parce qu'il n'y en a point sans vertu, & parce qu'hélas! la vertu elle-même est très-rare. L'intérêt, la vanité, le plaisir, tels sont les grands mobiles, & les seuls fondemens de la plupart de nos liaisons. Insensés! nous bâtissons sur le sable, & nous nous plaignons ensuite de ce que le moindre vent suffit pour renverser le frêle édifice que nous avons construit.

Deux personnes prostituées au Fordide intérêt se fréquentent & se voient tous les jours. Tant que leurs vues & leurs plans pourront se combiner ensemble & ne se nuirront pas, ce commerce subsistera peut-être; mais (nous vous l'avons prouvé dans notre

premier discours) il doit cesser dès que ces intérêts deviennent contradictoires. Alors on se tourne le dos; alors chacun se plaint; chacun s'écrie: voilà donc les amis! Et quel droit, M. F., ont-ils de se plaindre des amis? Ils ne l'ont jamais été! --- Cette idole que la fortune sembloit prendre plaisir à combler de ses faveurs, voyoit sans cesse autour d'elle un nombreux cortège. Mais tout à coup les beaux jours de sa gloire se sont évanouis, & elle est tombée. Attristée de son indigence, elle l'est encore beaucoup plus, dit-elle, de la perfidie des hommes & de l'affreuse solitude où elle se trouve réduite; mais ces hommes qui la courtisoient, qui l'encensoient par vanité, l'ont aussi abandonnée par vanité. Telle a toujours été, & telle sera toujours la scène mobile & trompeuse de ce monde. Tandis que vous serez heureux, s'écrioit-il y a plus de dix-huit siècles, un ancien trop sensible à sa disgrâce, vous serez environné d'amis; mais dès que le sombre nuage de l'adversité s'abattra sur vous, cette foule disparaîtra, & vous resterez seul; c'est ainsi que pendant la belle saison, on voit dans nos climats des nuées d'oiseaux, & qu'ils s'envolent dès que la rigueur tranchante de l'hiver va se faire sentir. --- Que d'infidélités dans

les amis de ce siècle, s'écrie aussi tous les jours un homme de plaisir! Ces nombreux confidens de mes pensées les plus secrètes; ces compagnons assidus qui partageoient, pour ainsi dire, tous les momens, & toutes les délices de ma vie, & qui m'ont juré tant de fois un attachement éternel, ont formé d'autres noeuds, & à peine laissent-ils aujourd'hui tomber sur moi les regards glacés de l'indifférence! O tems! O moeurs! Mais encore un coup, quels motifs avoit-il donc de les regarder comme ses amis! Ignoroit-il que le plaisir étoit leur Dieu? Ils trouvent ailleurs des joies plus vives, plus piquantes; & ils y volent avec ardeur. Le théâtre de leurs amusemens a changé; mais leur cœur est toujours le même. Or comment nous épargner de pareilles plaintes; & quel remede convient-il d'appliquer à ces abus? Je n'en connois qu'un seul. Soyons vertueux; soyons attachés, sincèrement attachés à Dieu & à nos devoirs; alors nous trouverons des amis dont l'âme sera attachée à la nôtre; alors, & seulement alors nous serons dignes nous-mêmes d'être des amis. Aveugles que nous sommes! O, M. T. C. F., nous ne savons pas ce que nous perdons, en cherchant loin de la vertu un trésor qui nous échape!

Mais on me dira peut-être que la morale met l'amitié à un trop haut prix. Quoi ! être toujours prêt à sacrifier ses biens pour un ami malheureux , & souvent à perdre ses protecteurs, à se faire des ennemis déclarés pour défendre son innocence ! Quoi ! chérir encore un ami après sa mort , & se charger souvent pour une longue suite d'années , de tous les fardeaux qu'il lui aura plu de nous imposer ! Si l'on ne peut trouver des amis qu'à un si haut prix, ne vaut-il pas mille fois mieux n'en point avoir ?.... O ! vous qui tenez ce langage , n'approchez pas du sanctuaire de l'amitié. Jamais son feu céleste n'a échauffé vos cœurs.

Vous dites qu'on exige trop de vous , & que vous craignez de perdre des protecteurs dont votre fortune & votre bonheur dépendent. Mais quel cas pouvez-vous donc faire de protecteurs (s'ils en existe de tels) que vous ne pouviez conserver que par la lâcheté & par l'infamie. Vous parlez de vos biens ; mais ces biens que vous prodiguez tous les jours pour satisfaire mille fantaisies , mille besoins factices , faudroit-il les regretter , quand ils vous auroient servi à soutenir la fortune chancelante d'un ami , à la relever , lorsqu'elle est tombée ; lorsque votre main

bienfaisante les auroit versés dans le sein des tristes orphelins délaissés par un ami ?

Vous dites qu'on exige trop de vous. Ouvrons l'histoire de l'église , & nous y verrons des fideles qui apportoient tous leurs biens aux pieds des apôtres , pour subvenir aux besoins de leurs frères. Nous y verrons dans les siecles suivans des amis généreux qui après avoir sacrifié tous leurs biens pour leurs amis , se sont vendus eux-mêmes & sont devenus esclaves , pour les aider encore du prix de leur liberté ; ouvrons même l'histoire profane ; & nous y verrons des payens qui ont contracté sans hésiter des dettes considérables pour acquitter celles de leurs amis , & si les circonstances l'ont exigé , se sont ensuite dépouillés eux-mêmes pour remplir leurs engagemens. Nous y verrons des payens mourans qui ont légué par testament aux amis qui leur survivoient , leurs meres , leurs femmes , leurs enfans réduits à l'indigence par leur mort ; & ces amis accepter avec transport un gage si précieux de leur confiance , & ces amis remplir leur dernière volonté avec une générosité sans bornes. Nous y verrons des payens exécuter ce que J. C. lui-même regarde comme le plus haut degré de l'amour mutuel , servir de caution

pour un ami condamné à mort par un tyran, & rechercher avec empressement l'heureux avantage de mourir pour leurs amis ! Oh ! M. F. Quel parallel se présente ici ! Et d'où vient donc la différence extrême que vous appercevez tous aussi bien que moi ! Hélas, ces fideles, ces payens, ces amis avoient des vertus ; & nous !.... nous encore un coup, qu'avons-nous !

Seigneur, tu tiens nos cœur dans ta main ! Inclines-les à tes témoignages ; inclines-les à la charité ; inclines-les à la vertu ! *Ainsi soit-il.*



SERMON LIII.

Pour le septième Dimanche après la Pentecôte.

LES DANGERS DE LA FAUSSE PHILOSOPHIE.

Prenez garde que personne ne vous séduise par la philosophie, & par de vaines illusions, suivant les traditions des hommes, & les élémens du monde, & non pas selon Jésus-Christ.

Coloss. II, v. 8.

Est-il bon de parler ouvertement en chaire de l'incrédulité ? est-il bon de dire publiquement au commun des fideles qu'il y a une fausse philosophie qui ose attaquer la religion de J. C., & de les prémunir contre ses dangers ? C'est-là, M. F., une

question qu'on entend agiter tous les jours. Pour la résoudre je demande à mon tour : étoit-il bon à David de nous déclarer dans ses divins cantiques , que *l'insensé dit dans son cœur qu'il n'y a point de Dieu* (a) ? Etoit-il bon aux Esaïe , aux Jérémie d'élever la voix avec tant de force contre les faux prophètes , les docteurs du mensonge , les séducteurs ? étoit-il bon à J. C. lui-même de nous répéter tant de fois & en termes si formels , qu'il *s'élevera dans le sein de son église , plusieurs faux prophètes qui en séduiront un grand nombre , & même les élus* (b) , s'il étoit possible ; & de nous dire : *donnez-vous en garde : voici je vous l'ai prédit* ? étoit-il bon à ce maître si sage , & si tendre , en qui tous les trésors de la divinité étoient renfermés , de faire cette demande : (c) *quand le fils de l'homme viendra , pensez-vous qu'il trouve de la foi sur la terre* ? étoit-il bon à ses disciples , dépositaires de ses volontés , & animés de son esprit , de tenir si souvent le même langage ; à St. Pierre de nous tracer le tableau des imposteurs ; *il y aura aussi parmi vous*

(a) Ps. XXIV , v. 1.

(b) Math. XXIV , v. 11.

(c) Luc XVIII , v. 8.

de faux docteurs , qui renonceront le Seigneur qui les a rachetés ; à cause de qui la voie de la vérité sera blasphémée (d) ; à St. Jean l'apôtre de la charité , de nous avertir des mêmes dangers (e) ? à St. Paul de dire aux Corinthiens ; (f) que *si l'évangile est encore voilé , il ne l'est que pour ceux qui périssent , desquels le Dieu de ce siècle a aveuglé les entendemens ; il ne l'est que pour les incrédules , afin que la lumière de l'évangile de la gloire de Christ , ne leur resplendit point* ? Et pour ne pas multiplier les exemples , lui étoit-il bon de nous dire si ouvertement dans mon texte : *prenez garde que personne ne vous séduise par la philosophie*.

Ce saint apôtre voyoit avec la joie la plus vive les instructions que l'église de Colosses avoit reçues de lui & d'Epaphras son compagnon de service , y porter d'heureux fruits. Il avoit entendu parler de la foi des Colossiens en J. C. , & de leur charité envers tous les saints : mais on lui avoit annoncé aussi qu'il y avoit parmi eux des docteurs juifs & des philosophes gentils , qui s'efforçoient

(d) 1 Pier. II , v. 1.

(e) 1 Jean IV , v. 1 & 4.

(f) 2 Cor. IV , v. 3 & 4.

d'introduire dans le christianisme un mélange monstrueux de traditions judaïques & d'opinions platoniciennes. Effrayé du danger qu'ils courroient, il leur écrivit cette épître, où après avoir rendu grâces à Dieu à cause de leurs bonnes dispositions, après avoir supplié le père des lumières de les remplir de plus en plus de la connaissance de sa volonté, de les unir ensemble dans la charité & dans toutes les richesses d'une pleine certitude d'intelligence; il ajoute quelques versets avant notre texte: *je dis ceci afin que personne ne vous trompe par des discours séduisants. Ainsi donc que vous avez reçu le Seigneur Jésus, marchez en lui; étant enracinés & édifiés en lui, prenez garde, conclut-il enfin, que personne ne vous séduise par la philosophie, & par de vains raisonnemens conformes aux traditions des hommes, & aux élémens du monde, & non pas selon J. C.*

Quoi, M. F., tandis que la vaine philosophie plus audacieuse que jamais, marche tête levée, tandis qu'elle redouble ses efforts, pour sapper s'il étoit possible, le système de la foi par ses fondemens, nous garderions le silence! nous ne solliciterois pas les fidèles de se garantir de ses séductions? Enfants de J. C. M. T. C. F., vous qui êtes notre

notre joie & notre couronne, oui c'est à la face de ces autels, c'est dans sa maison que nous venons vous dire de sa part, & vous le dire avec tout le zèle du ministère qu'il a daigné nous confier; prenez garde que personne ne vous séduise par la philosophie, & par de vaines illusions, suivant les traditions des hommes, & les élémens du monde, & non selon J. C.

Les dangers de la fausse philosophie. Voilà donc le sujet de notre méditation, que mon texte m'invite à partager en ces trois articles.

- 1°. Les caractères de la fausse philosophie.
- 2°. Ses dangers.
- 3°. Les moyens de s'en garantir.

Seigneur! je ne te dis point; (g) *dis pose mes mains au combat, & dresse mes doigts à la bataille.* Ce ne sont pas tes adversaires, qu'il s'agit d'attaquer; mais tes rachetés, ton peuple, qu'il faut affermir & rendre inébranlable. Mets donc tes paroles dans ma bouche; mets ta lumiere dans nos esprits, mets ton amour dans nos coeurs. Amen.

I. RÉFLEXION.

Prenez garde que personne ne vous séduise par la philosophie. Seroit-ce donc cette science qu'on a nommée la fille de la lumiere , & la mere de la sagesse , seroit-ce la philosophie en général que St. Paul a voulu proscrire dans ces paroles ? Non , M. F. , ce n'est point elle. Que la philosophie s'exerce avec succès dans la carriere immense des vérités naturelles , qu'elle y pose des principes lumineux ; qu'elle répande l'ordre & la clarté dans toutes les connoissances humaines ; qu'elle differte sur les diverses facultés de notre ame , qu'elle en calcule les puissances , l'énergie , les objets ; qu'elle s'enfonce dans le labyrinthe tortueux de nos idées , qu'elle essaie d'en faire une analyse exacte , d'en développer l'origine , la marche , les progressions , les usages ; qu'elle écarte tous les décombres , toutes les ruines qui semblent nous fermer le passage de la vérité ! Que cette science se promene à son gré sur la surface de la terre , pour nous en faire contempler les merveilles , & les trésors ; ou qu'elle fouille dans ses entrailles , pour y arracher le secret que la nature s'obstine à nous cacher sur tant de phénomènes étonnans ; qu'un compas à la main , elle s'élance dans

ce vuide infini , qui nous environne de toutes parts , qu'elle arrange les globes célestes , qu'elle en suppote les mouemens ; que tout ce qui respire , tout ce qui vegete , tout ce qui naît & périt , soit l'objet de ses profondes méditations. Et même encore qu'elle s'occupe du système admirable des loix naturelles. Concentrée dans la douce contemplation de tous les augustes caractères d'ordre , de sagesse , de puissance , de bonté , qu'elle découvre dans l'univers ; livrée à l'étude instructive de notre constitution , de nos penchans , de nos affections sociales & privées , de nos relations , que la voix nous rappelle à nos devoirs & à nos obligations morales ; qu'elle plaide la cause de l'humanité & de la vertu ; nous applaudirons à ses efforts , & nous en reconnoirons les avantages.

Mais qu'elle se taise respectueusement , dès que Dieu daigne nous parler. C'est de la bouche de ce grand Etre , & non de celle des aristotes & des platons , qu'émane l'éternelle vérité , que procede une religion pure & sans mélange. Et s'il y a encore laissé des choses cachées , elles ne sont que pour lui (b). Dès que la philosophie ose franchir ces limi-

(b) Deuter. XXIX , v. 29.

tes , elle n'est plus qu'un guide infidele , un abus criminel de la raison , l'art de douter des vérités les plus certaines , en un mot une fausse philosophie ; & c'est alors qu'il faut prendre garde à ses séductions.

Aussi notre apôtre en fixe-t-il les caractères avec la plus exacte précision. Ce sont dit-il de *vaines illusions* , de *vains raisonnemens* . Ce sont des *traditions* , ou des *enseignemens* , qui viennent des hommes. Ce sont les *élémens* , ou les premiers *rudimens du monde* , & ce qui la peint en un trait , *elle n'est pas selon J. C.*

I. *Vaines illusions*. Ecoutez , M. F. , jusqu'où elle a osé porter ses attentats. Nous ne vous en présenterons que quelques-uns , & même en gémissant sur des erreurs si monstrueuses.

Tantôt elle nous dit *qu'il n'y a point de Dieu*. Envain tous les êtres qui ne sont que parce que Dieu est : envain l'ordre constant , la belle harmonie des créatures ; envain le pompeux spectacle de la nature , où tout parle du Créateur d'une voix si douce ; envain le cri de la conscience , & le témoignage du cœur ; envain le consentement unanime des nations , nous attestent-ils son existence. Envain cette précieuse certitude

fait-elle , & le ravissement de notre ame , & le charme de notre foiblesse. La fausse philosophie n'apperçoit rien de solide , rien de concluant dans des démonstrations si lumineuses. Elle voudroit se passer de l'auteur & du conservateur de l'univers , dans l'explication des merveilles qui y brillent. Ne parlons point de ces sectes insensées (*) qui convenoient que la matière est destituée de connoissance & de sentiment , & qui cependant lui attribuoient une femence de vie répandue par-tout , & produisant tout dans l'univers ; ni de celles qui soutenoient que tout ce qu'on voit , tout ce qui vit & se meut est Dieu ; que Dieu & le monde ne sont qu'un seul être. Mais n'a-t-on pas vu des poëtes enseigner que c'est la crainte , passion si efficace sur le cœur humain , qui enfanta l'idée d'un être suprême ; (i) que cette persuasion des peuples n'est que le fruit de la politique , que c'est un frein imposé aux crédules mortels , par quelque prince habile ; ou qu'enfin cet antique préjugé tire sa source de l'éducation. Logique insensée qui n'op-

(*) *Omnia sunt Deus ; Deus est omnia*. C'étoit-là leur principe fondamental.

(i) *Perf. & Lacret.*

pose à une vérité métaphysique que des faits apocryphes, des faits sans témoins, sans monumens ; des *peut-être*, en un mot de *vaines illusions*.

Tantôt elle nous dit, qu'il n'y a point de *providence*. Elle reconnoît un Dieu, mais qui n'exige de nous que le stérile aveu de son existence, qui n'est ni le pere, ni le bienfaiteur, ni le juge de ses créatures. Nos philosophes le trouvent trop grand, & nous trop petits, pour que sa majesté s'abaisse aux détails de ce bas monde, qu'ils nomment minutieux. Dieu est selon eux, un être oisif & dédaigneux, qui ne veut ni punir nos crimes, ni récompenser nos vertus. Ici l'art merveilleux qui éclate dans la nature, ne leur semble que l'effet du hasard, ou la suite nécessaire de l'existence des choses. Là ils croient appercevoir mille inutilités dans le monde ; des masses d'eau trop vastes, trop de lacs, trop de mers, trop de déserts arides, trop de montagnes inhabitées. Ailleurs ce sont des créatures funestes, les bêtes féroces, les serpents, les poisons, les pestes, les incendies, la foudre qui écrase le juste & l'injuste, qu'ils ne peuvent regarder comme les productions d'un Dieu bienfaisant. Sophismes impies qui ne prouvent que les limites

de notre esprit, & la corruption de leurs coeurs ?... Ingrats qui sont environnés, & comme accablés des dons du plus tendre des peres ; qui ne vivent, qui ne respirent qu'à l'abri de ses loix, & qui le blasphèment ! Ils ne peuvent connoître, ni toutes les parties de l'univers, ni tous les rapports, ni toutes les combinaisons, ni tous les usages de ce tout immense ; un rideau épais le voile aux yeux de l'homme ; & cependant ils osent décider sur son méchanisme. Quelques objections formées contre une vérité démontrée, leur propre ignorance ; tels sont les fondemens ruineux de leur système, telles sont leurs *vaines illusions*.... Trop heureux ! ô mon Dieu le cœur droit & sensible qui retrouve par-tout le témoignage consolant de ta *providence* ! oui, M. F., oui l'univers me paroîtroit moins parfait, si je pouvois en pénétrer toute l'économie & tous les ressorts. L'infinié est le sceau du Très-Haut, & cet auguste sceau doit être empreint sur toutes ses œuvres.

Ici, si vous en croyez la fausse philosophie, il n'y a plus de loix naturelles, plus de loix positives émanées de Dieu, plus d'obligations morales. Tout est égal en foi. On leur produit le code de la nature, & le

code de l'évangile qui perfectionne , qui dé-
veloppe celui de la nature , qui lui donne
sa sanction. On leur produit un sytème de
loix justes , utiles , claires , praticables , solem-
nellement notifiées. Ils répondent , (*) que
tout se doit rapporter à notre propre intérêt ;
que notre état est un état de guerre , où le
fort a droit de ravir au foible , ce qu'il croit
propre à le rendre heureux ; où il n'y a ni
juste , ni injuste ; où les crimes heureux sont
les seules vertus. Quoi donc adorer Dieu ,
ou le blasphémer ; reconnoître un bienfait ,
ou accabler de maux son bienfaiteur ; chérir
un pere , une tendre mere , ou leur plonger
le poignard dans le sein , tout cela est in-
différent en soi ? quel tissu d'horreurs !

Et là elle nous dit que nos ames ne sont
point immortelles. Probabilités , vraisemblan-
ces de la raison sur un dogme si consolant ;
vaste étendue de nos desirs que rien de créé
ne peut satisfaire , triomphes du vice , op-
pression de la vertu , perfections morales de
Dieu , aveu unanime des nations & de leurs
sages , déclarations formelles de la divinité
elle-même , lumières ravissantes , vous n'êtes
que ténèbres pour elle ! Nous mettre
au niveau des brutes , nous donner l'a-

(*) Machiavel , Spinoza , Hobbes.

néantissement pour dernière fin , telles sont
encore ses *vaines* , disons mieux ses sacrilé-
ges *illusions*. O ! mon Dieu , quand l'espé-
rance de l'immortalité seroit une de nos er-
reurs , il faudroit encore la compter au nom-
bre de tes plus grands bienfaits.

Enfin M. F. , le point de réunion où abou-
tissent toutes ces subtilités , ou plutôt l'é-
cueil contre lequel elles se brisent , c'est la
révélation ; c'est cette auguste parole de Dieu
dont la majesté étonne & subjugue l'esprit ,
dont la sainteté parle à tout cœur docile &
le vivifie. Les incrédules en veulent sur-tout
à nos livres sacrés , parce qu'ils y trouvent
leur condamnation & leur désespoir. En un
mot en les suivant pas à pas dans tous leurs
détours obscurs , dans tous leurs replis tor-
tueux , dans toutes leurs failles profânes ,
dans tous leurs paradoxes révoltans , on n'y
rencontre que de *vaines illusions*. C'est par-
tout une témérité fondée sur l'ignorance , ou
sur l'impiété. Par-tout les premières loix du
raisonnement sont renversées , par-tout le fil
des conséquences est rompu , & c'est là tout
ce qu'on doit attendre des docteurs du men-
singe.

II. Mais peut-être ces maîtres du genre hu-
main , sont-ils plus heureux dans leurs tra-

ditions ? Peut-être savent-ils mieux édifier que détruire ? Ils essayèrent autrefois de former des systèmes. Ils en sont réduits de nos jours à ne faire que des objections.

Autrefois ils voulurent expliquer l'origine du monde. Ils imaginerent de petites portions de matière, des atomes dont le concours fortuit & aveugle avoit tout produit. Ils enseignèrent que le hazard gouverne tout. Le hazard, mot vuide de sens, & que personne ne peut comprendre dans la signification qu'ils lui attribuoient ! A la place d'une cause première, d'une providence juste, sage, toute-puissante, miséricordieuse ; ils mirent je ne sais quels fantômes ; le destin, la fortune, l'influence des astres. Ils dirent (1) que c'est un mécanisme nécessaire, une enchaînure invariable de causes, qui entraîne tous les événemens, & même la détermination de notre volonté ; qu'un ordre éternel, auquel Dieu lui-même ne peut rien changer, nous presse & nous pousser, que nous roulons avec l'univers dans le même tourbillon".

Ils dirent „ que toutes nos actions, nos pensées les plus secrètes, nos moindres

(1) Les stoïciens.

„ mouvements sont gravés dans le ciel en caractères ineffaçables ; que les conjonctions des planètes, leurs révolutions, leurs aspects déterminent notre bonheur & notre malheur " ... Absurdités dont la fausse philosophie rougit elle-même aujourd'hui, & qu'elle regarde avec nous comme autant de délires de l'esprit humain.

A la bonne heure ; mais enfin pour arracher de nos cœurs tant de vérités que nous jugeons, & si belles & si salutaires, que nous offre l'incrédulité ? Nous traçons tous les jours le tableau de notre religion. Nous en rassemblons les faits & les preuves dans des ouvrages suivis. Nous répandons avec empressement & avec candeur, divers traités de notre théologie & de notre morale. Quand ces sages nous présenteront-ils donc à leur tour un corps de doctrine raisonné, un système de connaissances lié dans toutes ses parties ? Ah ! pourquoi exiger d'eux ce qu'il leur est impossible d'exécuter ? Echos des incrédules des premiers âges, ils ne savent que répéter des objections surannées. Idées vagues, doutes captieux, assertions flottantes, sophismes contradictoires, contrastes ridicules, antithèses puériles, incertitudes acca-

blantes ; voilà tout leur art ; voilà tous leurs enseignemens , toutes leurs traditions.

III. Ne le dissimulons cependant pas. Les plus modérés , ou peut-être les plus politiques d'entr'eux en appellent aux *élémens du monde*. Dans la bouche de St. Paul , cette expression avoit deux sens. Elle désignoit d'abord les docteurs juifs , qui s'efforçoient de remettre en vogue les cérémonies de la loi , & ce titre leur convenoit parfaitement , puisqu'elles n'étoient selon notre apôtre qu'un *pédagogue pour nous conduire à J. C.* , que des *rudimens* (m) , ou de *foibles éléments* , tels qu'un maître en donne à ses disciples pour les conduire ensuite dans une carrière plus parfaite. La loi servoit d'introduction à l'évangile. Elle contenoit les ombres , mais elle n'avoit ni le corps , ni la réalité. Par *les éléments du monde* , St. Paul entendoit ensuite la religion naturelle , qui fut celle du monde naissant. C'est cette religion , que nos prétendus sages ne cessent d'exalter (n). „ Que ne s'en tient-on , disent-ils à la loi naturelle , qui est commune à tous les hommes , & propre à les faire vivre en paix ?

(m) Galat. III , v. 24 & IV , v. 9.

(n) Collatio cum erudito judeo apud Limborc. ---

„ Pourquoi y ajouter de nouvelles doctrines , „ qui dans ce qu'elles ont de bon , ne nous „ enseignent rien , que la raison ne nous dicte également , & qui par des additions superflues , ne font que donner lieu à des contestations infinies ?

Laissons les s'égarter dans des raisonnemens , qui portent à faux d'un bout à l'autre. S'ils n'exigent de nous , que de souscrire aux éloges que mérite la loi naturelle , nous la recevons cette loi , non comme l'ouvrage de la fausse philosophie , mais comme l'ouvrage de Dieu. Elle est excellente , elle est sainte , elle est céleste. Mais enfin elle est insuffisante. Pourquoi ? Parce que l'homme est pécheur , parce qu'il est corrompu ; parce qu'il se porte avec ardeur aux choses défendues ; qu'il éprouve une guerre funeste entre sa raison & les penchans de son cœur , comme les payens même nous l'ont attesté. Pourquoi encore ? Parce que cette loi est incapable d'opposer une digue assez forte au torrent de notre dépravation , & de dissiper toutes nos ténébres. Témoins les erreurs & les vices énormes des hommes , tandis qu'ils n'eurent qu'elle pour guide. Témoin l'ombre de mort , qui les environnoit. Nous la recevons dis-je cette religion primitive , & les déistes ne la reçoi-

vent point en effet. On a dit avec raison, qu'elle conduit ses disciples jusqu'à la porte de nos temples, & que c'est à la révélation à les amener aux pieds des autels, & dans l'enceinte du sanctuaire. Celle-ci supplée heureusement à ce qui manque à l'autre. S'ils admettoient donc sincérement la première, pourquoi rejeter l'évangile qui fournit à tous ces égards des connaissances si épurées, & si sublimes ? Pourquoi s'obstiner à méconnoître J. C., le fils & l'envoyé de Dieu, qui n'est venu que pour nous bénir & nous sauver ; que pour nous instruire de nos devoirs, & nous commander de les remplir ? Pourquoi s'obstiner à traiter de faux prophète Jésus-Christ, qui a constaté sa mission par les preuves les plus sensibles, & par les miracles les plus éclatans ? S'ils croyoient une vie à venir, sur les simples probabilités de la raison, pourquoi rejeter l'évangile, qui en donne des démonstrations ? Encore un coup, ils ne sont pas de bonne foi. Ils ne croient pas même ce qu'ils feignent d'adopter. Toutes leurs illusions, leurs subtilités, leurs traditions aboutissent à douter de tout, à nier tout, à renverser tout.

IV. „ Ces philosophes s'égarent, dit un an-

„ cien auteur ecclésiastique (*), parce qu'ils „ ne connaissent pas le vrai chemin, & qu'il „ leur manque un guide. Comment un pilo- „ te régle-t-il sa route en mer ; c'est en te- „ nant les yeux attachés sur le ciel, & en ob- „ servant le mouvement des astres. Il en est „ de même du cours de la vie. Pour s'y „ bien conduire, il faut regarder non la „ terre, mais le ciel, il faut suivre Dieu, „ & non pas l'homme". O vous heureux „ enfans de l'Éternel ! Vous que la religion „ instruit à bien faire, plutôt qu'à bien dispu- „ ter, n'entrez point dans toutes ces discus- „ sions, qui ne servent hélas ! trop souvent „ qu'à éteindre le germe précieux de la foi. St. „ Paul vous présente la bouffole, il vous dé- „ couvre le chemin de la vie, & le seul qui „ peut vous y conduire. C'est J. C. Voulez- „ vous donc connoître à coup sûr ces loups „ ravissans, ces prophètes de destruction ? Vou- „ lez-vous la connoître cette philosophie dan- „ gereuse. *Elle n'est point selon J. C.*

Lors donc que vous entendrez quelqu'un (fût-ce même un ange du ciel) débiter des maximes opposées à celles de votre maître ; lorsqu'on voudra vous tracer une route diffé-

(*) Lactant.

rente, de celle que J. C. vous a enseignée ; lorsqu'on vous proposera quelque ouvrage, ou l'on attaque ce qui concerne J. C. ; soit l'authenticité des anciens oracles des prophètes, soit l'inspiration des auteurs sacrés, soit les miracles de ce divin Sauveur, soit l'éclat de ses triomphes & l'éternité de sa gloire ; dites, dites hardiment, le voilà ce serpent qui se cache sous les fleurs ; le voilà ce poison, qu'on nous offre dans une coupe d'or ; la voilà cette philosophie, cette science *d'illusions, qui n'est point selon Jésus-Christ.*

Je dis plus. Lorsque sans rejeter ouvertement l'évangile, vous verrez qu'on y joint des doctrines étrangères, des questions, ou inutiles ou bizarres, (des mystères contradictoires,) lorsqu'on essaiera de défigurer la parole de Dieu par de vains commentaires, qu'on la rendra méconnoissable ; dites, dites encore sans craindre de vous tromper, les voilà ces guides infidèles. La voilà cette fausse philosophie, si propre à altérer & à corrompre la pureté & la simplicité de la foi, cette science *d'illusions qui n'est point selon J. C. ! ...* J. C. ! tel est le docteur qui a été oint pour nous évangéliser, tel est le maître sur lequel repose *l'esprit de l'Éternel, l'esprit de sagesse*

C

Et d'intelligence, l'esprit de conseil (o), de science Et de vie J. C. ! tel est le berger, dont les brebis entendent la voix, sous la houlette de qui elles se rangent avec sûreté, qu'elles ne doivent jamais abandonner pour en suivre d'autres ; J. C. ! telle est l'ancre qui peut nous fixer au milieu des vagues, des erreurs & des préjugés humains. J. C. ! à qui nous en irions-nous (p) ? Il a seul les paroles de la vie éternelle. J'en ai dit assez pour vous faire connaître la philosophie à laquelle il faut prendre garde. Je dois maintenant vous en exposer les dangers.

II. RÉFLÉXION.

Les dangers de la vaine philosophie sont grands. Ils sont terribles. St. Paul les exprime en un seul mot. Elle *séduit* ; ou comme on peut traduire encore ; elle *s'empare*, elle *butine*. Elle séduit l'esprit & le cœur ; elle les séduit avec une extrême facilité ; elle les séduit enfin pour nous perdre. Sentons bien tous ces écueils ; sentons cette enchainure effrayante. 1^o. séduction de l'esprit. 2^o. sé-

(o) Es. XI, v. 2.

(p) Jean. VI, v. 68.

duction du cœur. 3°. séduction facile. 4°. séduction barbare & meurtrière.

I. Et d'abord séduction de l'esprit. Voici une maxime certaine & que j'aime à répéter ; „ peu de philosophie éloigne de la religion, „ & beaucoup de philosophie ramène à elle ”. Que d'exemples consolans peuvent servir à la justifier ! On a vu & l'on voit encore les génies les plus rares & les plus transcendentals consacrer leurs lumières & leurs travaux à la gloire de Dieu, lui éléver de leurs mains des trophées immortels, & faire des caractères de sagesse, de majesté & de bonté qu'ils découvrent dans l'univers ; les justes sujets de leurs louanges. Mais ces génies du premier ordre se font gloire d'avouer en même tems qu'il y a dans cette religion des mystères supérieurs à toutes leurs conceptions. La fausse philosophie agit bien différemment, & c'est le premier de ses dangers. Ce mot *je ne sais pas*, lui paroît trop humiliant. Elle tremble de le prononcer. La religion nous ordonne de nous courber sous la main puissante de Dieu, de *captiver nos entendemens sous le joug de la foi*. Elle met un frein à une téméraire curiosité. Elle nous crie que le scrutateur de la majesté divine, demeure accablé sous le poids de sa gloire. Son but est de nous sanctifier, & non

de faire de nous des géomètres & des astronomes. La fausse philosophie au contraire enflé l'homme. Elle veut tout comprendre, tout expliquer, faire en tout la maniere & le *comment* des choses. Delà ces décisions audacieuses, ces faillies indiscretes, ces ironies profanes. Elle ose citer Dieu à son tribunal ; elle ose lui demander compte de ses voies, réformer ses plans éternels, mettre ses pensées au-dessus des pensées du Très-Haut... Malheureuse créature ! *Quoi ! tu plaides contre celui qui t'a formée ? Quoi, l'argile dit au Potier (q), que fais-tu ? Tu n'as point d'adresse pour ton ouvrage.* Bientôt cette passion de juger de tout par soi-même devient une habitude fatale, & dès-lors la foi, qui est, & lumière & ténèbres, se trouve détruite, extirpée, anéantie. Il n'y en a plus.

Nouveau danger pour l'esprit qui se livre à la fausse philosophie. Elle tourne la religion de la pratique à la théorie. On se guinde, on subtilise, on rafine. Alors les difficultés paroissent, alors les doutes s'élèvent. La religion perd sa majesté & son efficace. On feroit de vains efforts pour la chercher, où elle ne peut être. Que faire dans ce lu-

(q) Ef. XLV, v. 9.

gubre état ? Rebrousser sur ses pas , retracter ses erreurs ! Il le faudroit sans doute ; mais ce sacrifice est trop amer , il est trop dououreux. Plutôt que d'y consentir , on s'enfonce dans ses ténèbres , on se précipite d'abîme en abîme. Et ce qui est le comble du malheur , Dieu qui résiste aux orgueilleux (r) , se retire. L'esprit ne voit plus. Il n'entend plus.

II. On demande si l'incrédulité commence par l'esprit , ou si le cœur devient entre ses mains , un instrument pour aveugler l'esprit. A quoi bon de pareilles discussions ? Et d'ailleurs seroit - il possible de fixer une règle générale dans une diversité infinie de cas ? Ce qui est certain , c'est que la fausse philosophie butine & l'esprit & le cœur. Ce qui est certain encore , c'est que les passions sont toujours en sentinelle. Elles sont toujours avides pour adopter tout ce qui les favorise. On se persuade sans effort , ce que l'on desire avec ardeur. Si J. C. n'avoit enseigné que des vérités spéculatives , il se trouveroit peu d'esprits rebelles à sa doctrine. La sévérité de la morale est la vraie cause de l'incrédulité ; l'obscurité de certains dogmes n'en est que

(r) Jaq. IV , v. 6.

le prétexte (*). Tout homme qui vit , comme l'évangile l'ordonne , se persuade aisément , que l'évangile est véritable. Mais selon la décision de J. C. , *celui qui fait de mauvaises actions , hait la lumiere ; il n'y veut pas venir* (s).

Oh ! que la morale des passions est séduisante pour un cœur qui n'est plus environné du bouclier de la foi... Voyez ce voluptueux. Il savoit bien dire autrefois qu'il faut matter son corps , & le réduire en servitude , qu'il faut s'abstenir des convoitises charnelles , & porter sa croix. Autrefois il ne doutoit pas de ces vérités. La voix de sa conscience tonnoit , & le faisoit trembler. Mais depuis qu'il a écouté la fausse philosophie ; depuis qu'elle lui a dit " qu'un Dieu essentiellement heureux , ne peut ni être honoré par nos vertus , ni offensé par nos vices ; que d'ailleurs la vertu ne consiste pas à se refuser des douceurs si naturelles , à combattre des penchans si forts , que des préceptes si rigoureux sont l'ouvrage de la politique , ou de l'enthousiasme ; il se vautrè sans scrupule dans son bourbier. Il a levé le masque , il s'est fait

(*) Essais de l'A. Trublet.

(s) Jean. III , v. 20.

un front d'airain, & croit tirer sa gloire de ses défordres. Voyez cet usurier. Autrefois il favoit que Dieu ne verse point ses bénédictions sur des biens mal acquis ; qu'il est injuste de ravir à son prochain, ce qui lui appartient ; qu'il faut restituer les richesses *iniques*. Mais depuis qu'il s'est laissé persuader que Dieu n'exige pas qu'on se prive sans retour des doux fruits de tant de veilles, de tant de travaux, de tant de gains si heureusement imaginés, & plus heureusement exécutés ; depuis que ces noms attérants de *conscience*, de *justice*, de *jugement* & *d'enfer*, ne lui paroissent plus que de vains sons, d'incommodes chimères, ses remords se taisent. Il n'a plus d'autre Dieu que son argent. Intrigues ténébreuses, fraudes multipliées, usures criantes, concussions atroces, parjures, rien ne l'effraie, rien ne lui coûte. C'est ainsi disoit un illustre romain, „ que l'avarice apprend à mépriser la divinité” (t). C'est ainsi qu'elle émoussé tous les sentimens de la piété & de l'honneur, & qu'elle rend évidens tous les excès qu'elle suggére. Ce que je viens de dire sur la volupté & sur l'avarice,

(t) Cato apud Sallust.

je vous laisse le soin de l'appliquer aux autres passions.

Ah ! M. F., que de dangers ; c'est la conclusion que j'en tire. Que les prestiges d'une fausse morale sont séduisants ! Un cœur corrompu est un abîme qui exhale de noires vapeurs. On ne veut plus de preuves pour la vérité.... Que dis-je ? on craint d'en trouver. On ne cherche que des objections contre la religion. Il n'est plus d'évidence que les passions n'obscurcissent. Frissonner à la voix bruyante des vengeances divines, se représenter le tribunal dressé, les livres ouverts, ce ver rongeur qui ne meurt point, ce feu dévorant qui ne s'éteint point ; ces images sont trop odieuses, ces idées trop incommodes, cet état trop cruel. Il est plus court de se dire : *l'Eternel ne voit point* ; *le Dieu de Jacob n'entend point*. Il est plus court de s'étourdir & de ne rien croire.

III. Ne vous imaginez donc pas M. F., qu'il soit bien difficile d'en venir à ce point. Rien n'est plus aisé. Cette séduction se fait presque sans effort. Elle n'est malheureusement que trop facile, premierement par sa propre nature puisque l'ignorance en est la source.

Saint Paul distingue deux sortes de con-

noissance en matière de foi ; l'une qui se borne aux simples éléments de la doctrine du salut ; & l'autre qu'il nomme *une sagesse entre les parfaits* (u) : l'homme le plus grossier conçoit d'abord, plus par sentiment que par discussion, l'existence & les perfections adorables du créateur ; il conçoit qu'il peut se révéler aux hommes. On lui présente un livre venu de Dieu. En le lisant, il y trouve des faits clairs, des exemples édifiants, des maximes instructives, des exhortations vives, des promesses magnifiques, d'accablantes menaces, & une certaine forme de culte. Il y puise des motifs efficaces & d'abondantes consolations ; il y puise une nourriture assortie à son état. La soumission à une autorité si respectable, devient pour lui une barrière puissante contre la séduction. Assidu aux saintes assemblées, on l'y entretient de ses devoirs ; on les lui explique, & Dieu qui s'y trouve, agit sur ce cœur docile par son bon esprit. C'est ainsi que la sagesse éternelle a rendu sa volonté sensible & populaire. Cette voie sûre, facile, abrégée, sans embarras, convient mieux à la multitude, qui n'a ni le temps ni l'aptitude de se concentrer dans

(u) 1 Cor. II, v. 6.

des sciences intellectuelles. J'ose le dire ; si nos livres saints avoient eu cette longue chaîne de principes & de conséquences des ouvrages scientifiques, ils n'auroient pu servir qu'à un très-petit nombre de personnes ; & la bonté divine a voulu, qu'ils soient la règle de tous.

Mais il y a encore une autre méthode d'étudier la religion. Il y en a une pour les esprits cultivés ; & cette méthode exige une connaissance approfondie, une étude infatigable, un retour continual de réflexions (*). Ce sont des principes à poser, des faits à vérifier, des passages obscurs & difficiles à expliquer, des auteurs à concilier. C'est un long intervalle de tems à parcourir ; une foule d'événemens à rapprocher ; une suite de démonstrations à discuter. Ce sont des objections à résoudre, des idées sublimes, mais éparpiles çà & là à enchaîner ; des lumières à rassembler, des articles fondamentaux à distinguer de ceux qui ne sont qu'accessoires. Et pour y réussir, combien de veilles, de recherches, de méditations, de travaux ne font pas nécessaires. *La nourriture solide est pour ceux qui sont déjà hommes faits, savoir pour*

(*) Sermons de Saurin.

ceux qui après s'y être habitués, ont les sens exercés à discerner le bien & le mal (x), nous dit le même apôtre.

Est-ce là le tableau de la plupart des sectateurs de la fausse philosophie ? Je ne conteste pas des lumières à un petit nombre d'entr'eux ; mais ceux là même, ou connoissent à peine l'écorce de la religion, ou ne l'ont étudiée qu'avec un mauvais cœur. Je ne parle ici que de la multitude de ceux qui affectent de ne rien croire, & je soutiens que malgré le vain titre d'esprits forts dont ils osent se parer, il leur en coûte peu pour nier tout. Il ne faut ni étude, ni esprit, ni science, pour déclamer contre des vérités qu'on n'entend pas, & qu'on ne veut pas entendre. En voulez-vous la preuve ; & fasse le ciel qu'aucun de ceux qui m'écoutent ne puisse se reconnoître à ces traits ! jetez un coup d'œil sur ces hommes insensés, & sur ces femmes aveugles, qui font dans tous les cercles l'éloge des ouvrages anti-chrétiens, qui en débitent avec emphase les sophismes rajeunis, & les antiques objections, qui applaudissent hautement aux attentats de la

(x) 1 Cor. III. Heb. V.

fausse philosophie ; & je vous demande, où ils ont puisé leur science. Ces hommes, que les dissipations, & souvent les écarts, les dissolutions d'une jeunesse licentieuse rendirent ennemis de toute application, où & quand ils ont réparé le temps perdu ? Est-ce au sein de l'indolence & de la mollesse ; est-ce en passant les deux tiers de leur vie à la table, au jeu, dans un cercle perpétuel d'inutilités ? est-ce en parcourant ces brochures scandaleuses, ces brochures plus légères, que la feuille dont le vent se joue, qu'ils ont creusé ce champ, où Dieu a caché le trésor de la vérité ; qu'ils se sont enfin convaincus par l'insuffisance de nos preuves, & par la supériorité des argumens de l'incrédulité, que le système de l'Évangile est un tissu de paradoxes & d'absurdités ? & ces femmes, est-ce dans la stérilité des visites ; est-ce dans l'étourdissement de la mondanité, qu'elles ont étudié la religion ; qu'elles ont pesé, calculé, combiné la force de nos démonstrations ?... Que dis-je ? ces insensés les ignorent. S'ils avoient approfondi l'admirable science du salut, ils auroient honte de débiter comme neuves de vaines difficultés, mille fois rebatues, mille fois refutées d'une maniere victorieuse, des difficultés que nous sommes prêts à leur pro-

duire les unes chez les Lucrece & les Lucien ; les autres chez les Celses & les Porphire , & beaucoup d'autres écrivains malheureusement célèbres , dont ils ignorent jusqu'aux noms. En un mot , M. F. , qu'on nous donne un homme corrompu , & d'une profonde ignorance ; en peu de jours , on peut en faire un incrédule consommé. Il faudroit du tems & des réflexions , pour lui apprendre à saisir le sens de ces allégories , de ces représentations paraboliques qu'on trouve dans nos livres sacrés ; mais il n'en faut point pour l'accoutumer à s'écrier : que de réveries ! quel cahos ! Il faudroit du tems & des réflexions pour lui expliquer ce mélange d'objets sensibles avec les biens spirituels qui exprime l'état de *l'israël selon la chair* , & celui de *l'israël selon l'esprit* , ces voiles mystérieux dont Dieu se plaitoit à couvrir en partie des événemens encore éloignés ; mais il n'en faut point pour s'accoutumer à lancer quelques traits satiriques , quelques railleries fades sur des choses qu'on ne comprend pas. Il faudroit du tems & des réflexions pour être versé dans la science des mœurs & des coutumes du peuple juif , & des nations qui l'environnoient , pour sentir la beauté & l'énergie de ces allusions , & de ces métaphores

si ordinaires dans les langues orientales , & si éloignées du génie des langues que nous parlons ; mais il n'en faut point pour débiter des antithèses , & former des contrastes de ces mœurs avec nos mœurs , de ces coutumes avec nos coutumes. Quelques heures suffisent pour prendre le ton , le caractere , & le jargon de la fausse philosophie. Séduction facile par sa nature ; & plus facile ensuite par celle des passions dépravées qu'elle fomente.

J'en ai déjà crayonné les tristes ravages en traitant de la séduction du cœur. Je n'ai plus qu'un mot à dire pour faire sentir l'accès facile qu'elles donnent à l'incrédulité. Chez l'un c'est l'orgueil qui lui ouvre la porte. On veut passer pour un beau génie ; on se pique d'avoir des idées plus sublimes que celles du vulgaire. On craint de ramper , d'être confondu dans la foule ; & delà il n'y a qu'un pas , un pas très-glissant à l'irréligion. On est flatté de ses ambitieuses prétentions ; on se persuade qu'il est glorieux de s'ériger en être indépendant , & on s'y livre sans résistance. Chez un autre , c'est la vaine curiosité. Il ne peut consentir à respecter les augustes obscurités de la foi. Il veut écarter tous les nuages , arracher tous les voiles ; &

bientôt il perd la trace de la lumiere , & s'égare sans retour. Ce sont en général des passions indomptées. On veut donner tête baillée dans les plaisirs ; les morsures du ver de la conscience fatiguent , ses terreurs effraient. On se hâte de les étouffer ; on lit avec goût des ouvrages dangereux , on avale à longs traits le poison mortel ; on se révolte contre le frein de la religion. Bientôt on sent l'impossibilité de l'accorder avec ses convoitises ; on se jette dans le doute ; on se croit persuadé. Etat terrible ! ce ne sont plus alors que des iniquités , des profanations , des horreurs , qui entraînent par degrés dans le précipice , & qui consomment la ruine & la perdition. Aussi ai - je ajouté ; séduction barbare & meurtrière.

IV. Voilà donc le but de la fausse philosophie ; notre perte. Oui la nôtre , & non celle de la religion. Retenez bien ce que je vais dire. Des nuages épais semblent quelquefois obscurcir le soleil ; il les dissipe en un instant , & paroît plus éclatant que jamais. Telle la doctrine de J. C. a toujours triomphé , & toujours elle triomphera des efforts de ses adversaires. Fondée sur le rocher des siècles , ses colonnes sont inébranlables. Les portes de l'enfer ne peuvent prévaloir contre

elle. J. C. l'a promis ; & déjà l'expérience de plus de dix-sept siècles a ratifié ses promesses. Dès qu'une nation est infidele , (y) *Dieu transporte le royaume à une autre nation , qui en rapporte les fruits.* Et si nous étions assez insensés pour quitter ses drapeaux ; de ces voûtes , de ces pierres même de son temple , il pourroit s'il le vouloit , se faire de nouveaux adorateurs , (z) & susciter des enfans à Abraham. La religion est placée sur un trône éminent. Les coups de l'incrédulité ne peuvent atteindre jusqu'à elle ; ses traits retombent sur ceux qui les lancent ; ils en sont transpercés ; ils en deviennent les victimes. Elle leur arrache tout , elle les perd.

A combien de traverses ne sommes-nous pas exposés sur la terre , & qui de nous n'en a pas cent fois calculé la liste ? Mais quels remèdes , quelles consolations , quelles ressources nous procurent la vaine philosophie ? Sont-ce ses maximes qui peuvent tarir la source de nos larmes , & calmer nos agitations ? elle nous dit „ que les vicissitudes humaines sont inseparables de notre nature ; „ que nos plaintes & nos regrets ne peuvent

(y) Math. XXI , v. 43.

(z) Ibid. III , v. 9.

„ changer l'ordre des choses ; qu'il est beau „ de braver ses misères , & même de ne pas „ sentir ses douleurs . „ Déclamations infen-sées ! c'est-à-dire , qu'elle aigrit nos plaies , au lieu de les guérir , qu'elle enfonce le poignard , au lieu de le retirer : c'est-à-dire que malgré l'orgueil & le faste de ses prin-cipes , elle retombe par son propre poids , dans le précipice d'où elle vouloit sortir . Sont-ce les espérances dont-elle nous répaît ? après nous avoir fait passer la vie dans les plus cruelles incertitudes ; au plus terrible des momens , à la mort , elle ne laisse en partage que la stupidité , l'étourdissement , le désespoir & au bout de ce terme fatal , que nous offre-t-elle ? une destruction entière & irrévocable , une perspective plus affreuse encore que la mort , l'anéantissement ?

Quoi donc ! quoi , l'homme qui naît dans les pleurs , foible & privé de tout , l'homme qui ne vieillit qu'en éprouvant mille anxiétés , l'homme qui nourrit des désirs si étendus , n'auroit pour bonheur suprême que le néant ! Ah ! docteurs barbares , laissez - nous notre religion , souffrez qu'elle étouffe nos plaintes , qu'elle effuye nos larmes , qu'elle nous fasse trouver jusques dans la croix une onction vivifiante . Souffrez qu'elle dépouille la mort elle-

elle-même de toutes ses horreurs ; qu'elle étaie à nos yeux la pompe & la magnificence d'une éternelle économie de bonheur . Lais-sez-nous notre religion , ne fût-elle qu'une chimere ; & mieux encore , puisqu'elle est le plus consolant & le plus certain de tous les systèmes . . . Si l'édifice de cette auguste reli-gion étoit une fois sappé , quel frein sacré resteroit-il aux peuples ? Sur quel fondement poseroient les trônes des souverains ? Quelles barrières s'opposeroient à la tyrannie ? quel feroit le lien des familles , & celui de la fociété , la ressource des affligés , & la con-folation des mourans ? Tous les ordres & tous les âges élèvent constamment la voix pour attester ces précieuses maximes . Au milieu de ce concert unanime , est-il befoin d'un suffrage de plus ? Je me juge trop heu-reux de le donner . C'est le suffrage de mon cœur . Aimable religion , j'ai éprouvé tes con-folations en diverses circonstances de ma vie ; & c'est dans ton sein que je veux la terminer . Eternel daigne agréer par anticipation le der-nier de mes soupirs . Soit que la mort vienne à pas lents couper le fil de mes jours ; soit qu'une maladie violente me couche au tombeau , je te voue mon ame , je te la

Tome V.

M

confacre. Fais que je meure dans ton amour,
& reçois mon esprit.

Ah ! faut-il donc le redire encore ? voilà où aboutit la fausse philosophie. Elle charge ses sectateurs de chaînes ; ils vivent sans savoir ce qu'ils font, d'où ils sont venus, ce qu'ils deviendront. Ils vivent sans espérance, & meurent en victimes des vengeances célestes. *Quiconque ne croit point au fils, est déjà condamné* (a). *La colère de Dieu est sur lui*. Poids atterrant ! poids qui pese plus que les hautes montagnes. Ils en seront accablés tôt ou tard, ces coeurs ingrats, ces esprits rebelles. Et que deviendront-ils entre tes mains ô mon Dieu ?

T R O I S I E M E RÉFLEXION
ET A P P L I C A T I O N.

Effrayés de tant de périls, vous voyez maintenant, M. T. C. F., combien nous avons raison de vous dire après St. Paul ; *prenez garde*. Le danger presse ; il est souvent sans ressource. On ne peut trop se hâter de saisir tous les moyens de s'y soustraire ; *prenez garde*. C'est-à-dire, évitez tout ce qui

(a) Jean III, v. 18.

peut affaiblir votre foi. Rechérchez & pratiquez tout ce qui peut la fortifier.

Prenez garde premièrement à l'orgueil. Fuyez l'aveugle vanité de passer pour des esprits rares, pour des hommes au-dessus du commun, en fait de religion. Préservez-vous de cette conviction fatale, que la preuve la plus décisive d'une âme forte, c'est de ne pas penser comme les autres, c'est de braver toutes les craintes. Il y a tant d'énigmes insolubles dans la nature, il y en a tant dans notre esprit & dans notre corps. Pourquoi la foi n'auroit-elle pas ses mystères ? son objet est l'infini. Son auteur est l'Etre suprême. Et quelle distance entre lui & nous ? ô criminelle présomption de vouloir fonder les ouvrages de sa puissance, les secrets de son conseil, les arrêts de sa justice, les dons de sa miséricorde ! Quoi ! ce labyrinthe tortueux, où la fausse philosophie s'égare, n'est-il pas mille fois plus ténébreux ? ses sectateurs digèrent les absurdités les plus grossières, les contradictions les plus étranges ; & ils refuseroient de se courber devant les sublimes profondeurs des voies du Tout-Puissant. Pour nous, *ne blasphémons jamais ce que nous ignorons*. Une vérité n'en est pas moins vérité, parce qu'on n'en comprend pas le *comment*.

Dieu a parlé. C'est à nous de l'écouter humblement.

Prenez garde aux mauvaises compagnies. Fuyez non-seulement les libertins & les profanes de profession ; mais fuyez encore le commerce de ces hommes dangereux , qui réduisent tout en problème. Qu'ils aient si vous voulez toute la probité mondaine , qu'ils soient exempts de ces vices grossiers , qui dégradent l'humanité ; qu'ils aient des lumières & un tour d'esprit amusant. Ils n'en sont pas moins vos plus cruels ennemis , dès qu'ils cherchent à vous arracher votre religion. Si vous ne les évitez , leur souffle contagieux aura bientôt desséché le germe tendre & délicat de votre foi. Les coups qu'ils portent comme en secret , n'en sont que plus dangereux. Vous commencerez par avoir des doutes ; vous vous livrerez à une coupable curiosité. Aujourd'hui ce sera un dogme , demain un autre dogme que vous ne croirez plus ; & par degrés tout l'édifice de votre foi s'écroulera. Oh ! combien de personnes livrées à la fausse philosophie , ont été les victimes de ces hommes de ténèbres ! autrefois convaincus des vérités de l'évangile , autrefois dociles aux instructions de la parole de Dieu ; & maintenant inaccessibles à

toutes ses lumières , & à tous les sentiments de piété , comment en sont-elles venues à ce dérèglement , sinon en prêtant l'oreille à des sophismes éblouissans ? Leurs passions ont pris l'essor ; elles ont laissé croître & multiplier leurs erreurs ; & peu à peu leur aveuglement s'est consommé. Ah ! prenons donc garde que personne ne nous séduise.

Prenez garde encore aux mauvais livres. Fuyez ces ouvrages scandaleux , où le poison subtil de l'incredulité est répandu. Une diction brillante & fleurie , un style enchanteur , des railleries piquantes , des bons mots , des objections ménagées avec art , & présentées avec force , des blasphèmes embellis , le ton d'assurance avec lequel leurs auteurs dogmatifient , l'ardente avidité avec laquelle une foule de personnes oisives & plongées dans la mollesse , dévore leurs écrits ; le sel dont ils assaillonnent les conversations , dans les cercles où l'on en cite les faillies , les éloges pompeux qu'on leur prodigue , le but que ces prétendus oracles attestent qu'ils se proposent , qui est d'attaquer la farouche superstition , & la barbare intolérance , les beaux sentiments dont ils affectent de se parer , ces noms si doux d'humanité , de bienfaisance , d'amis des hommes , qu'ils ont fans cesse à

la bouche ; la mode, le bon ton, plus encore la malignité du cœur qui lui prête de nouveaux charmes, que de pieges réunis ! que de prestiges ! & qu'il faut être insensé pour s'exposer volontairement à tant de séductions ! sur-tout lorsqu'on n'a pas fait une étude réfléchie de la religion, lorsqu'on n'est pas assez éclairé pour sentir le foible de ces ouvrages funestes ; sur-tout lorsqu'on est jeune, & qu'on a des passions impétueuses !

Prenez garde à ne pas vous autoriser par les exemples de la multitude. Que la foule de ceux qui se perdent, ne vous tranquillise point ! au grand jour des rétributions, le juge suprême ne nous jugera pas sur les actions des autres, mais sur les nôtres. Chacun portera son propre fardeau. Il y aura toujours des erreurs & des vices parmi les hommes, mais malheur à ceux qui en feront les esclaves. Ils ne courberont point la règle éternelle ; ils ne feront point changer la sentence dressée contre les mauvaises œuvres.

Prenez garde à la dissipation, à la mondanité, à la molesse, aux convoitises de la chair, aux tentations qui nous environnent ; à la sécurité, à l'étourdissement, à l'impénitence, Prenez garde à votre esprit, à votre cœur, à votre corps, à vos sens. Ah ! vous

driez-vous qu'on vous arrachât, votre couronne, votre salut & votre Dieu !

Mais ce n'est pas tout de se garantir de l'orgueil ; soyons encore parés d'humilité. Ne présumons jamais *d'être plus sages, qu'il ne faut* ; que chacun *pense modestement de soi-même* (b). Tremblons à la vue des chutes dont nous sommes témoins ; défions-nous de la foiblesse de notre raison. N'oublions jamais que son usage le plus noble & le plus légitime est de la soumettre à l'autorité de celui dont nous la tenons.

Ce n'est pas tout d'éviter les *mocqueurs* & les profanes ; fréquentons encore les gens de bien. Que la vertu, la crainte de Dieu, le zèle de sa gloire, soient le fondement & le lien de toutes nos amitiés.

Ce n'est pas tout de s'abstenir du mal ; *faisons le bien pour fermer la bouche à l'ignorance des hommes fous.* (c)

Ce n'est pas tout de fuir la lecture des ouvrages de ténèbres ; lissons de bons livres, lissons sur-tout la parole de Dieu. Puissons-y les lumières, les consolations, les forces dont nous avons besoin. Que les ordonnan-

(b) Rom. XII.

(c) 1 Pier. II, v. 5.

ces du législateur suprême, soient toujours dans notre cœur (d). Entretiens-nous-en dans nos maisons, en voyage, à la campagne, lorsque nous nous couchons, & lorsque nous nous levons. Que notre plus douce étude soit de repasser les preuves de notre religion, de les peser, de nous en former une juste idée. Opposons à cette poignée téméraire de faux sages, cette nuée de témoins de tous les âges ; opposons leur ces milliers de personnages distingués, qui ont consacré leurs veilles & leurs soins à la défense de la foi ; opposons leur des royaumes & des nations entières, qui ont combattu sous les drapeaux de J. C. ; opposons-leur les prophètes, les martyrs, les apôtres, J. C., & les miracles qu'ils ont opérés. A leurs effets impuissans, opposons les triomphes merveilleux de l'évangile, leur rapidité, leur variété, leur pérennité. Aux insinuations de la chair, & aux vains plaisirs du monde, opposons les maximes de J. C., les délices de la vertu, les précieux avantages de la piété, la sublimité & la certitude des espérances du chrétien ; opposons-leur ces trônes, ces sceptres que Dieu réserve aux humbles du cœur. Oh ! que

(d) Deut. VI, v. 6.

toutes ces précautions nous paroîtroient sages & indispensables, si nous connoissions nos vrais intérêts ! Oh ! si nous avions la foi, qu'il nous en coûteroit peu pour nous assurer la victoire ! vaines subtilités, sophismes des hommes, noires vapeurs de la chair, que vos traits sont émouffés, lorsqu'ils tombent sur un cœur où Dieu habite ! Quoi ! d'un côté le ciel & l'immortalité ; & de l'autre la terre & la destruction ! d'un côté des plaisirs sans fin, des joies inénarrables, des torrens de délices ; & de l'autre le sépulchre, l'infection, la pourriture, les vers pour dernière fin ! d'un côté Dieu avec sa majesté, avec son éternité, avec ses trésors, & de l'autre le néant, l'affreux néant avec toutes ses horreurs, d'un côté tout & un tout absolu, nécessaire, essentiel ; & de l'autre rien & un rien irrévocable ! voilà les deux partis entre lesquels il s'agit d'opter ! Ame de l'homme formée pour le bonheur, & qui ne soupire que pour le bonheur... que dis-je ? ame du chrétien, à qui Dieu, Dieu lui-même offre le bonheur souverain, ah ! pourrois-tu balancer dans ce choix ?

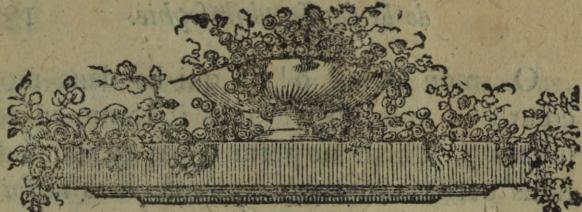
Et vous ennemis de J. C., (car nous ne pouvons terminer ce discours sans vous conjurer de rentrer en vous-même, nous plai-

gnons vos erreurs, nous prions pour vous, nous vous portons dans nos coeurs) le système de la piété vous paroît, dites-vous, incertain & flottant. Ah ! conduisez - vous du moins dans cette affaire, comme dans toutes vos entreprises temporelles. Prenez le parti le plus sûr. Mais de grace, que gagnez-vous en vous révoltant contre Dieu ? une réputation flétrie, l'horreur des gens de bien, des anxiétés, des remords ; que gagnez-vous !... O si comme vos pasteurs, vous étiez appellés à être les tristes témoins de la mort de vos semblables, combien de vos pareils vous verriez frissonner dans ce terrible moment ! combien vous en verriez que leur intrépidité abandonne, qui gémissent, qui sanglotent, qui rendent à la religion un hommage, qu'ils n'auroient jamais dû lui refuser ! Combien qui élèvent vers le ciel des mains suppliantes, qui redoutent ce Dieu, ce jugement, cette immortalité, cet enfer !... Et que deviendrez-vous en effet alors, si ce Dieu existe, si ce jugement vous attend, si cet enfer s'ouvre sous vos pas ? Que deviendrez-vous, lorsque ce Dieu vous crierá : rends compte de ton administration, lorsqu'il vous crierá : *retirez-vous maudits ; allez, allez au feu éternel.*

O , mon Dieu ! ô ! toi qui lis dans mon cœur ; tu vois quels vœux il forme en cet instant. Seigneur ne permets pas qu'aucun de nous périsse. *Seigneur augmente-nous la foi !* conserve-nous purs & sans tache, pour ce grand jour , où tous les sophismes feront confondus : où tous les voiles feront déchirés ! où il n'y aura plus qu'un seul troupeau & un seul berger (e). Amen.

(e) Jean X, v. 16.





S E R M O N L I V.

Pour le VIII Dimanche après la Pentecôte.

LES CONSOLATIONS DU JUSTE MALADE.

Alors Ezéchias se tourna du côté de la muraille, & fit sa priere à l'Eternel en disant : je te prie, ô Eternel, souviens toi maintenant que j'ai marché devant toi en vérité & en intégrité de cœur, & que j'ai fait ce qui t'est agréable.

II Rois XX, vers. 2 & 3.

L'Appareil de la mort est sans contredit un objet terrible. Il ne présente à l'esprit que des idées sombres, & des images attérantes. La mort est un état d'abandon, de séparations amères, de dépouillement, de destruction. Quel

instant, M. F., que celui où la masse du sang presque déjà glacée, le jeu des organes presqu'arrêté, les fonctions des sens presqu'interrompues, annoncent à l'homme qu'il va disparaître sans retour aux yeux des vivans, qu'il va être précipité dans la région du silence, des ténèbres & de l'horreur ! Quel spectacle enfin que celui d'un moribond, qui au milieu de l'épuisement & des angoisses semble disputer encore les faibles restes d'une existence prête à lui échapper ? Aussi l'écriture, avec cette sublime énergie qui lui est propre, nomme-t-elle la mort, *le roi des épouvan-temens.*

Ah ! Seroit-il donc dans une catastrophe si effrayante, seroit-il encore quelqu'appui, quelque ressource ? Seroit-il des consolations ? Oui M. F., il y en a; mais elles ne sont que pour l'homme de bien. S'il éprouve dans toutes les époques de sa vie les salutaires effets de la religion, c'est sur-tout aux approches de la mort qu'elle déploie sur lui toute son efficace ; c'est sur-tout dans cet état si redoutable pour les pécheurs, qu'elle transforme ce foible vermisseau, & qu'elle le rend vainqueur.

Ezéchias nous en fournit la preuve. *Etendu sur un lit d'infirmité, ce pieux roi étoit ma-*

lade à la mort. Le prophète Esaïe, fils d'Amos vient à lui & lui dit : disposes de ta maison ; car tu vas mourir, & tu ne vivras plus. Nouvelle accablante ! mais voici la ressource de ce juste ; voici sa consolation. Alors Ezéchias se tourna du côté de la muraille & fit sa prière à l'Éternel en disant : je te prie, ô Eternel, souviens-toi maintenant que j'ai marché devant toi, en vérité, en intégrité de cœur, & que j'ai fait ce qui t'est agréable.

Ne nous arrêtons point à la partie historique de notre texte, quelqu'intéressante qu'elle soit. Oublions le monarque qui n'étoit éclairé sur son éternelle destination que par cette lampe de la loi allumée dans un lieu obscur, jusqu'à ce que le jour commençât à luire (a). Fixons nos regards sur le vrai chrétien, environné de toutes les lumières de l'évangile ; & ne pensons ni aux douleurs aiguës qu'il ressent, ni à cette tente d'argile qui tombe en ruines & qui touche au moment de sa chute. La religion nous invite aujourd'hui à un spectacle plus touchant & plus instructif. Perçons toutes les enveloppes ; entrons dans l'intérieur du sanctuaire, & considérons, les consolations de ce bienheureux serviteur.

(a) 2 Pier. I, v. 18.

- 1°. Dans ses idées.
- 2°. Dans ses sentimens.
- 3°. Dans le souvenir de sa vie passée. C'est à développer ces trois objets que je destine notre méditation.

Puissent ces importantes vérités nous rappeler que nous devons mourir ; que notre durée s'en va ; qu'elle sera transportée d'avec nous comme une cabanne de berger ; & que notre vie sera tranchée, comme le tisseran coupe sa toile. Mais puissent-elles sur-tout nous apprendre à nous rendre le spectacle de la mort doux & consolant par la pratique constante des vertus évangéliques ! Amen.

PREMIERE PARTIE.

Si nous demandions à une certaine classe d'hommes, malheureusement trop nombreuse dans ce siècle, ce que c'est qu'une mort douce & consolante ; ils voudroient sans doute qu'après avoir passé sa vie sans espérance & sans Dieu, un moribond se piquât d'une prétendue intrépidité ; que sans s'occuper ni du passé ni de l'avenir, il vit d'un œil sec & dédaigneux la faux tranchante de la mort suspendue sur sa tête. Dans les jours d'une santé brillante, il est aisé de se repaître

tre à cet égard de vaines illusions. Il est aisé dans l'enthousiasme des passions, de débiter des phrases aussi pompeuses que vides de sens. Mais on voit tous les jours leurs semblables se démentir aux approches du tombeau. Oui, lorsque le voile du tems s'abat pour eux; lorsqu'ils touchent déjà, si j'ose m'exprimer ainsi, aux sombres bords de l'éternité, on les voit glacés de crainte. Ils tremblent, ils frissonnent malgré eux; & si l'on pouvoit nous en citer quelqu'un qui ait paru se précipiter tête baissée dans l'abîme de l'avenir, nous dirions que cette affreuse insensibilité n'étoit qu'apparente; nous dirions qu'intérieurement il étoit en proye aux plus cruelles angoisses; & nous le dirions d'après les aveux formels d'une nuée de témoins de cet ordre, lesquels échappés à la mort, qu'ils avoient vue de près, se sont ensuite jettés dans un excès opposé, dans la superstition. Nous dirions enfin avec l'écriture que c'étoit là le comble de l'endurcissement, & une réprobation anticipée.

Ah ! M. F. ce ne sont point là les idées qui occupent le juste, & qui absorbent toute l'attention de son esprit ? Mais c'est premierement celle de son Dieu, c'est l'idée sublime de l'*Eternel*. Ce mot est court; mais qu'il est

est fécond ! L'*Eternel*, c'est-à-dire, l'Être qui ne tient son existence que de lui-même; l'Être indépendant, l'infini ! L'*Eternel*, c. à d. l'Être environné de force, d'excellence, & de majesté, qui fait marcher les siecles devant sa face, qui roule les cieux, comme on roule un vêtement, qui conduit, qui gouverne en souverain la vaste étendue de l'univers. L'*Eternel* c'est-à-dire son créateur, son conservateur, celui qui a toujours pourvu à ses besoins spirituels & temporels, son libérateur, sa haute retraite, son protecteur, son ami, son bienfaiteur, son pere.... Non, non ce n'est point ici une mère, une épouse tendres & fidèles à la vérité, mais faibles & impuissantes; ce ne sont point des amis, des proches, des enfans, qui ont eux-mêmes besoin de consolation; ce n'est point un médecin consterné & pâlissant, qui a épuisé sans succès toutes les ressources de son art. En un mot, c'est l'*Eternel*, c'est l'arbitre suprême de la vie & de la mort. *Celui qui fait mourir & qui fait vivre; qui fait descendre au sépulchre & qui en fait remonter.*

C'est ensuite l'idée de l'*Eternel* considéré comme juste & saint; de l'*Eternel* qui se sou-

vient. Le Dieu vers lequel ce malade tourne ses regards, aime essentiellement l'ordre. Il habite dans la sainteté ; la base de son trône est la justice. Le livre de vie est à jamais ouvert devant ses yeux ; & c'est sur ce livre qu'il a gravé de son doigt immortel toutes les penées, toutes les paroles, toutes les actions de ce juste qui l'implore ; qu'il les a gravées avec toutes leurs causes, toutes leurs circonstances, tous leurs effets, tous leurs résultats. C'est sur ce livre qu'est écrit en traits de lumière tout ce qui doit un jour, & peut-être dans quelques instans servir de bâze à sa sentence éternelle.

C'est encore l'idée de l'Eternel considéré comme bon, faisant miséricorde, abondant en gratuité, de l'Eternel qui se souvient maintenant, qui est toujours disposé à prêter une oreille attentive aux humbles requêtes de ses serviteurs, à leur tendre dans le besoin une main propice & secourable. Et n'est-ce pas là M. F., l'idée que ce tendre père a daigné nous donner de lui-même ? *Tu me prieras, nous a-t-il dit (c), & je t'exaucerai, tu m'appelleras, & je répondrai, me voici.* Et ailleurs (d) : *parce qu'il m'aime*

(c) Ef. LVIH, v. 9.

(d) Ps. XCI.

affectueusement & qu'il connaît mon nom, je serai avec lui, je le mettrai dans une haute retraite ; quand il sera dans la détresse, je le rassasierai de longue vie, & je lui ferai voir ma délivrance.

C'est enfin l'idée de l'Eternel considéré comme rémunerateur, de l'Eternel qui se souvient efficacement. Oui M. F., ce juste fait que dans les inépuisables trésors de ses gratuités, l'Eternel réserve & accorde à ceux qui marchent devant lui d'abondantes bénédictions pour le temps & des couronnes immarcelles pour l'éternité. Il fait que quelquefois il daigne étendre leur vie au delà des bornes ordinaires ; qu'un Abraham, qu'un Isaac, qu'un Jacob & tant d'autres sont morts rassasiés de jours. Il fait que souvent sa main libérale se plait à leur distribuer la graisse de la terre, & la rosée du ciel. Il fait que toujours leur fruit se sème en paix ; qu'un calme inaltérable, une paix profonde, la sérénité de la conscience, le témoignage intérieur de son esprit, ses arrhes, son sceau pour le grand jour de la rédemption, de chastes délices, de saints transports sont à jamais le partage de quiconque fait ce qui lui est agréable ; & qu'ils seront encore le sien, si l'Eternel ajoute de nouvelles années à ses jours, comme il est

ajouta à ceux d'Ezéchias, & si toujours guidé par sa grace, il ne se détourne point de ses saints commandemens. Il fait en un mot que dès ici-bas la piété recueille le centuple.

Mais si sa dernière heure est venue ; s'il faut qu'il rende à la poudre un corps tiré de la poudre, s'il faut qu'il meure ; il fait encore que la mort n'est pour lui qu'un messager de bonnes nouvelles ; il fait qu'une récompense inénarrable l'attend dans les cieux. Il fait que dans ce séjour de vie, de béatitude & de gloire, il n'y aura plus ni nuit, ni larmes, ni anxiétés, ni tentations, ni vicissitudes ; que les serviteurs de l'Eternel verront sa face ; & qu'ils regneront avec lui aux siècles des siècles (e).

Telles sont les idées célestes qui occupent le juste malade à mort. L'aimable religion lui retrace ainsi sans effort ces augustes attributs du Dieu qu'il invoque. Il en porte la salutaire conviction au fond de son ame ; c'est l'ouvrage de toute sa vie. Elle s'y est fortement imprimée, enracinée ; & dans la situation où il se trouve, elle y devient encore plus vive, encore plus animée, encore plus agissante.

(e) Apoc. XXII.

Elle dissipe jusqu'au moindre doute ; elle écarte tous les soupçons, tous les nuages. Il se trouve comme plongé dans un océan de lumières, & il les réunit toutes sous un point, il les exprime toutes en deux mots, lorsqu'il se tourne du côté de la muraille, & qu'il dit : souviens-toi, je te prie, ô Eternel, souviens-toi maintenant ! Oh ! M. F. avec des idées, avec des lumières si ravissantes dans l'esprit, ce juste pourroit-il ne pas éprouver la vérité de ces paroles du grand apôtre (f) ? Je suis rempli de consolation ; je suis plein de joie dans toute mon affliction.

SECONDE PARTIE.

Aux idées qui remplissent l'esprit d'un Ezéchias malade, j'ai promis d'ajouter les sentiments qui animent son cœur. Et ce n'est point ici un moribond qui pousse des sanglots, qui tourne ses regards avec douleur vers ses amis, ses proches, ses enfans. Voudroit-on donc qu'il regrettât amerement tout ce qu'il est sur le point d'abandonner ? Voudroit-on que dans l'accès de son désespoir, il étendît encore ses bras décharnés & ses mains tremblantes vers

(f) 2 Cor. VII, v. 4.

le fantôme d'un monde qui va passer pour lui ? Voudroit-on enfin qu'il s'écriât après le fils de Syrac (g). *O ! mort que ton souvenir, que ta présence est amere à un homme qui vivoit en paix dans ses biens !* Puisqu'il doit mourir en effet, & peut-être en quelques instans, n'est-il pas plus consolant, mille fois plus consolant pour lui de n'avoir pas grossi des liens qu'il falloit rompre ? Que seroit-ce s'il avoit placé son trésor & son cœur dans ce vil amas de boue & de sable qu'un souffle pouvoit renverser à chaque moment ? Mais quels sont donc enfin ses sentimens. Qui pourroit les peindre avec énergie ? Contentons-nous d'en ébaucher le tableau.

Ses idées ne sont point stériles ; les paroles qu'il prononce sont la vive expression, les interprètes fidèles d'une foule de sentimens que le tems me permet à peine d'indiquer. C'est l'expression de l'amour ; car comment pourroit-il ne pas aimer plus que l'univers entier le Dieu qui est charité ? un Dieu si puissant, si juste, si saint, si magnifique dans ses récompenses ! un Dieu qui l'a gardé jusqu'ici comme la prunelle de l'œil ; qui l'a toujours couvert de l'ombre de ses ailes ! un

(g) Ecclésiastiq. XLI, v. 2.

Dieu dont son cœur a constamment cherché la face, qu'il a choisi pour son lot, & pour sa portion sur la terre des vivans ? *Je te prie ! ô, Eternel, souviens-toi maintenant !* Oui M. F., voilà le langage de l'amour ; le langage d'un fils sensible & respectueux, qui dans le moment de la détresse, se jette avec transport entre les bras du plus tendre des peres ; son cœur s'élance avec rapidité vers son souverain bien. A peine a-t-il entendu l'arrêt prononcé contre lui qu'il oublie tout, excepté le Dieu qu'il aime par dessus tout ; il ne s'adresse plus qu'à lui seul, il ne s'occupe que de lui seul ; il n'implore que lui seul.

Ces idées, ces expressions supposent encore l'espérance & la confiance. *Souviens-toi maintenant.* Quel langage dans la bouche d'un pauvre mortel vis-à-vis du Très-haut ! Les favoris des monarques de la terre, oseroient-ils leur en adresser un pareil ? Aussi l'écriture rend-elle ce témoignage à Ezéchias que pendant le cours de sa vie, il avoit mis son espérance en l'Eternel, & que plus d'une fois il la fit passer dans le cœur de ses sujets. Témoin entr'autres cette occasion frappante, où l'orgueilleux Sennacherib avoit inondé la Judée de ses troupes innombrables.

bles. *Le bras de la chair est avec lui*, disoit le roi de Juda à son peuple qu'il avoit convoqué.; *mais l'Eternel notre Dieu est avec nous pour nous aider, & conduire nos batailles; & le peuple se rassura sur ses paroles* (b). Tel le juste malade est animé de cette espérance vive qui pénètre au-delà du voile; & qui ne confond point, de cette confiance aussi ferme que la montagne de Sion qui ne peut-être ébranlée (i). *Quand même il me tueroit*, dit-il avec Job, *je ne laissois pas d'espérer en lui*; ou comme David (l): *maintenant que je marche dans la vallée de l'ombre de la mort, je ne crains aucun mal. Le Dieu de mon salut est avec moi*. Maintenant que tout est sur le point de m'être ravi, mes biens, mes emplois, ma famille, ma vie, l'Eternel me reste, & avec lui j'ai mon tout.

Ces idées, ces expressions supposent enfin dans le cœur de ce fidèle l'humble soumission, une résignation absolue. Il se courbe sous la main sage & puissante de celui sans lequel pas un seul cheveu de sa tête ne peut lui être ôté. Il le prie, il le conjure; mais il

(b) 2 Chronic. XXXII, v. 8.

(i) Job. XIII, v. 16.

(l) Ps. XXIII.

ne lui prescrit rien, il ne lui demande ni la vie, ni la mort. Il attend tout ce qu'il lui plaira d'ordonner (m): *Nul de nous*, dit-il avec St. Paul; *nul de nous ne vit pour soi-même; & nul ne meurt pour soi-même; mais soit que nous vivions, nous vivons au Seigneur; soit que nous mourions, nous mourons au Seigneur; soit donc que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes au Seigneur. Christ m'est à gain à vivre & à mourir; mais ce que je dois choisir, je n'en sais rien, & me voici, ô Dieu pour faire ta volonté*. Victime innocente, disons mieux, victime purifiée, victime régénérée, il s'est préparé, il s'est offert depuis long-tems en sacrifice vivant & saint; & déjà ce sacrifice est consommé dans son cœur, déjà il est crucifié; déjà il est mort, déjà il est enseveli avec Christ. Or M. F. avec des sentimens si agréables dans le cœur, comment ce juste ne jouiroit-il pas de l'ineffable paix de Dieu qui surmonte tout entendement? Comment ne feroit-il pas inondé de consolation?

(m) Rom. XIV, v. 7.

Philip. I, v. 21.

TROISIÈME PARTIE.

Mais je tarde trop à vous entretenir de la troisième source des consolations du juste malade, c'est-à-dire du souvenir de sa vie passée ; & c'est là même en quelque sorte le point capital.

Quel contraste entre lui & un insensé qui n'a marché que devant les hommes, qui n'a fait pendant sa vie que ce qui pouvoit être agréable aux hommes. Ah ! non-seulement les idées & les sentimens de ce malheureux esclave du monde, mais encore le souvenir de toutes ses démarches deviennent sur ce lit d'infirmité les instrumens de son supplice. Détrompé & confondu, il s'écrie douloureusement „ qu'ai-je fait ? Je n'ai vécu que pour „ les hommes ; j'ai tout rapporté aux hom- „ mes ; ils ont été mes dieux sur la terre. „ Que n'accourent-ils donc maintenant à mon „ secours ? Que ne viennent-ils à leur tour „ m'arracher de la gueule dévorante du sé- „ pulchre déjà entr'ouvert sous mes pas ? „ Quoi toutes leurs ressources, tous leurs „ efforts sont inefficaces ? Quelques larmes „ passagères & dont la source sera bientôt ta- „ rie, si je meurs ; quelques vains regrets, „ peut-être quelques éloges stériles, quelques

„ honneurs frivoles qu'ils rendront à mes „ cendres froides ! Mieux encore mes „ biens qu'ils languissent déjà de se partager, „ mes dignités, mes emplois, sur lesquels „ ils forment déjà des prétentions & des pro- „ jets ! Voilà donc tout mon salaire, toute „ ma récompense".

Encore un coup quel contraste entre des regrets si amers & les souvenirs délicieux d'un juste malade ! *Souviens-toi*, s'écrie-t-il, *souviens-toi maintenant*, ô *Eternel*, que *j'ai marché devant toi*, que *j'ai marché en vérité*, en intégrité de cœur & que *j'ai fait ce qui t'est agréable*. Cependant M. F. nous ne prétendons point parler ici de toute sa vie, de toutes les circonstances, de toutes les actions de cette vie. Aveu douloureux, & que nous sommes sans cesse obligés de renouveler. Hélas ! Combien d'omissions, combien d'erreurs, de transgressions, de souillures le plus juste même des hommes n'a-t-il pas à se reprocher sur son lit de mort ? Ou plutôt comment pourroit-il supputer les iniquités qui l'ont enveloppé ? Aussi Ezéchias ne dit-il pas ; j'ai invariablement marché devant-toi ; jamais je ne me suis écarté de la vérité, de l'intégrité du cœur ; jamais je n'ai cessé de faire ce qui t'est agréable.

Mais si ce fidèle a encore des pleurs à répandre sur ses foiblesses, sur ses écarts, & peut-être sur ses vices ; il se rappelle aussi qu'il les a réparés par une vive & sincère repentance ; il fait du moins qu'il en a déjà trouvé le pardon dans les mérites de son Sauveur & dans les compassions de son Dieu. Si ces foiblesses, si ces écarts, si ces vices mêmes sont des taches qui ternissent en quelques endroits la pureté de ses vertus ; celles-ci du moins dominent dans le cours de sa vie, il y découvre presque par-tout des intentions droites, des efforts sincères dans la carrière de la sanctification ; il y découvre presque par-tout, une longue suite d'actions louables, & faites dans le desir de plaire à son créateur.

Actions louables en elles-mêmes, & qui firent les delices & le ravissement de son ame ; actions qu'il pratiqua dans ces jours de salut, qu'il nomma tant de fois les seuls beaux jours de sa vie. Or, M. F., quels sont ces jours ? Ce sont ces périodes successifs, où fils docile & respectueux, il faisoit la joie & la couronne de ses parens ; où époux tendre & fidèle, il ne s'occupoit qu'à rendre heureuse l'épouse qu'il chériroit ; où bon pere, il formoit le cœur & l'esprit de ses enfans,

il leur inspiroit l'amour de la vertu par ses discours & ses exemplaires. Ce sont ces jours où riche, il épanchoit ses biens dans le sein des indigents ; où pauvre, il se livroit avec joie aux pénibles travaux de sa vocation, & mangeoit le pain arrosé de ses sueurs, en bénissant l'auteur de son être ; ces jours où bon ami, il sanctifioit les doux liens de l'amitié par des services réciproques, par la candeur, par la droiture, & par une intégrité à toute épreuve ; où bon citoyen il consacroit ses lumières, ses talens, son industrie à l'utilité publique. Ce sont encore ces tems qu'il a passés dans la contemplation des vérités divines, dans l'étude de sa religion, dans la lecture de la parole de Dieu ; ces jours où docile à la voix de son maître, il se rendoit dans son temple pour y écouter ses oracles & ses ordres ; où il faisoit monter l'encens de ses prières, vers le trône des miséricordes.... Oui ce sont ces jours pleins, ces jours de grâce, ces jours de vie ; ce sont ces actions & tant d'autres de même nature, dont le souvenir le fait éclater en bénédictions jusqués dans les bras de la mort.

Actions encore sanctifiées par le but auquel il les a rapportées. Aussi ajoute-t-il, *j'ai marché en vérité, en intégrité de cœur : j'ai fait*

ce qui n'est agréable. Telle est en effet la sublime perfection de la loi ; elle ne reconnoît pour vertus que des actions non - seulement louables en elles-mêmes , mais encore consacrées à la gloire de Dieu avec un cœur sans feinte. Ecoutez ce qu'elle nous dit d'Ezéchias à cet égard , *il fit ce qui est droit devant l'Eternel comme avoit fait David son pere il détruisit les hauts lieux & mit en pieces les statues ; il s'attacha à l'Eternel & ne s'en détourna point (n)* , & garda les commandemens que l'Eternel avoit donnés à Moïse. Loin donc d'ici toutes ces fausses vertus , qui ne sont que des vices déguisés. Loin d'ici ces traits prétendus de générosité , ces aumônes , ces actes de bienfaisance , dont l'amour de soi-même est la source , dont la gloire qui vient des hommes , ou quelqu'autre intérêt caché est le principe , le mobile & la fin. Loin d'ici tous les actes d'une justice purement pharisaïque. Briguer uniquement la vaine approbation du monde , régler sa conduite & ses démarches sur les opinions du monde , se courber devant l'idole du monde ; ce n'est point là marcher dans la vérité , dans l'intégrité du cœur & ce ne sont point de pareil-

(n) 2 Rois XVIII.

les actions , quelqu'illustres , quelqu'éclatantes qu'on les suppose , dont le souvenir peut-être une source de joie pour un juste malade. Mais ces secours charitables qu'il faisoit couler par des canaux secrets jusques sous le toit des familles gémissantes ; mais ces dons abondans que sa main droite distribuoit & que sa main gauche ignoroit ; mais ces services importans qu'il rendoit sans desirer d'autre récompense que celle de répondre aux vues bienfaisantes de son créateur , & de faire son devoir ; mais ce zéle éclairé , ce zéle compatissant de la maison de Dieu qui le rongeait ; mais ces justes ressentimens qu'il étouffoit ; ces injures qu'il pardonnoit ; ces révoltes de la chair qu'il repressoit ; ces combats intérieurs qu'il livroit à ses passions sous les yeux du spectateur éternel ; mais ces humbles prières qu'il lui adressoit dans le silence du cabinet ; ou même au milieu du tumulte & des agitations du monde , dans le fond de son cœur ; mais en un mot , tout ce qu'il a fait pour son salut éternel & pour l'avancement du regne de son Dieu , voilà le seul souvenir qui lui soit cher ; & s'il se tourne du côté de la muraille , c'est pour dire humblement à l'arbitre de sa destinée „ ô ! Toi „ dont l'esprit m'a guidé jusqu'ici , comme

„ par un pays uni ; toi qui as *produit en moi*
 „ avec efficace , & selon ton bon plaisir la vo-
 „ lonté & l'exécution , Eternel souviens - toi
 „ maintenant que j'ai fait ce qui t'est agréa-
 „ ble ” (o).

Ah ! disoient les sages du paganisme (*). On ne meurt avec calme & même avec joie, que , lorsqu'à ce moment fatal , on a la consolation d'avoir bien vécu. Puisque la mort n'est pas l'anéantissement de l'ame , mais un simple changement de lieu , l'homme vertueux pourroit-il ne pas se réjouir , se féliciter d'être delivré des liens & de la prison du corps ? La mort est pour lui un port tranquille ; & son esprit s'envole avec transport dans son domicile éternel.

Il résulte de ces détails qu'il n'y a qu'un seul préservatif efficace contre les terreurs de la mort ; qu'il n'y a qu'un seul moyen d'en changer les amertumes en consolation. Ce préservatif , M. F. , ce moyen , c'est la religion clairement connue & fidélement pratiquée. C'est l'inestimable conviction de l'existence d'un Dieu qui doit rendre à chacun selon ses œuvres ; c'est l'amour de ce grand être ,

(o) Philipp. III , v. 13.

(*) Cic. I. Tuscul. Nos. 109 & 116.

la confiance en lui , la soumission à sa volonté ; c'est en un mot le souvenir d'une vie honnête & passée dans l'intégrité.

Jettons les yeux , dirai-je sur les martyrs , où sur un Ezéchias qui attend la mort ? Spectacle instructif sans doute , & que je vous ai déjà offert plus d'une fois ! Mais aujourd'hui , c'est au tribunal même des payens que je vous cite. Un de leurs plus illustres sages , Socrate est condamné à mort par des juges iniques (*). „ Je vais donc , leur dit - il , „ avec une noble liberté , je vais être livré „ à la mort par votre ordre. La nature m'y „ avoit condamné dès le premier moment „ de ma naissance. Mais ceux qui m'ont ac- „ culé , vont être livrés à l'opprobre & à „ l'injustice par l'ordre immuable de la vé- „ rité ”. Un de ses disciples & de ses amis s'avance pour lui témoigner sa douleur , de ce qu'il meurt innocent. „ Voudriez-vous „ donc , lui replique-t-il en souriant , que „ je mourisse coupable ? Ce feroit alors que „ vous devriez verser des larmes sur mon tris- „ te sort. C'est une main divine qui m'a pla- „ cé dans le poste que j'occupe. J'en ai rem- „ pli les fonctions en me consacrant tout en-

(*) Plato in apolog. Socratis.

„ tier au service de ma patrie , & en travail-
 „ lant sans cesse à rendre mes concitoyens
 „ vertueux , & maintenant je ne quitte ce
 „ poste que par l'ordre de l'arbitre suprême
 „ de nos destinées. . “ Mais ce sage respecta-
 ble conservera-t-il jusqu'aux approches de la
 mort , une si douce tranquillité ; ne l'aban-
 donnera-t-elle point dans le moment décisif ? On lui apporte la coupe fatale , il la
 boit , & il expire en faisant encore l'éloge
 de la vertu ! . . . O ! M. F. , que cet exem-
 ple est touchant ! qu'il est instructif ! Il me
 rappelle ces paroles de Jésus-Christ ; *les Ni-
 nivites se leveront au jour du jugement, con-
 tre cette nation & la condamneront* (p). Car
 enfin , M. F. , ce Socrate que nous admirons
 en étoit réduit à dire , dans cet instant si
 redoutable. „ Si la persuasion de l'immorta-
 „ lité dans laquelle j'ai vécu , & je vais su-
 „ bir la mort , se trouve vraie , réjouissez-
 „ vous de mon bonheur ; & si elle ne l'est
 „ pas , j'en aurai du moins tiré cet avan-
 „ tage , qu'elle m'aura rendu pendant ma
 „ vie moins sensible aux maux qui l'ont ac-
 „ compagnée , & qu'à la mort , elle me
 „ remplit de joie & de consolation ”.

(p) Math. XII , v. 41.

Enfans de Jésus-Christ , ouvrions donc les
 yeux aux clartés vivifiantes qui nous envi-
 ronnent de toutes parts ; connoissons donc
 nos glorieux avantages , & sentons-en tout
 le prix. Le juste malade à mort , a comme
 Socrate , le souvenir ravissant d'une vie con-
 sacrée à la vertu ; mais il a , ce qui man-
 quoit à celui-ci , il a la précieuse assurance
 qu'il a couru , (q) non pas sans savoir com-
 ment , qu'il a combattu , non pas comme bat-
 tant l'air. Il a des idées plus nettes , plus
 distinctes , plus abondantes , plus certaines ,
 du seul vrai Dieu , du seul vrai sage , du
 seul Tout-Puissant , du seul Eternel. Il con-
 noît le grand mystère de piété , Dieu mani-
 festé en chair ; il connoît le seul Sauveur , le
 seul Médiateur , qui est la voie , la vérité &
 la vie. Il connoît efficacement la religion pure
 & sans tache. L'amour le plus vif l'enflamme ;
 l'espérance la plus ferme , la confiance la plus
 sage , la résignation la plus complète ont déjà
 comme transformé son ame. Il perce déjà
 dans l'avenir , il anticipe déjà sur les périodes
 éternels. Il voit déjà les cieux ouverts , avec
 toutes leurs splendeurs. Il voit le Dieu qui
 l'a formé assis sur son trône auguste , & le

(q) 1 Cor. IX , v. 26.

Sauveur qui l'a racheté , placé à la droite de son Pere ; il les voit entourés de millions d'esprits bienheureux , de saints glorifiés ; il voit le sceptre & la palme du triomphe dans leurs mains ; il voit sur leur tête le diadème éternel ; il voit , pour ainsi dire , sa propre couronne , & déjà le paradis est dans son cœur. Et voici son langage. „ Tu fais , ô „ Eternel , que j'ai regardé cette terre comme „ un théâtre d'épreuves , & un lieu d'exil ! „ Tu fais que j'ai toujours cru en toi , tou- „ jours espéré en toi ; toujours soupiré après „ toi ! Quoiqu'encore pécheur ; quoiqu'en- „ core chargé de souillures ; j'ose t'invoquer „ & te nommer *mon Pere*. S'il te plaît de „ prolonger mes jours , j'en voudrai toute „ la durée à te servir avec une nouvelle ar- „ deur ; mais si l'heure est venue , que je „ passe de ce monde à toi , reçois mon es- „ prit !...“ Ici le silence , ici l'admiration font plus éloquens , plus énergiques que tous les discours. Malheur à quiconque doute encore des consolations de ce bienheureux serviteur !

A P P L I C A T I O N.

Je viens , M. F. , de vous exposer en peu de mots le grand art de dépouiller la mort de ses horreurs , & même de la rendre désirable & consolante. C'est , je ne puis trop le redire , c'est de nous remplir d'avance des idée célestes , & des inexprimables sentimens de la religion ; c'est sur-tout d'en observer les loix , c'est d'être chrétien , de nom & d'effet.

Q , mon Dieu ! Est-ce ainsi que nous pensons , ainsi que nous agissons devant toi ? Hélas ! quelques actes de piété rarement pratiqués dans notre vie domestique , quelques mouvemens foibles & languissans qu'excite à peine & de tems en tems dans nos cœurs , la méditation superficielle des vérités divines , quelques failles d'un zèle passager , quelques pieuses résolutions rarement formées & plus rarement exécutées ; n'est-ce pas là tout le christianisme de la plupart d'entre nous ? On croit avoir tout fait , lorsqu'on n'a pas commis de grands crimes ; & du reste on marche devant les hommes ; du reste on marche dans la carrière de la vanité , de la sensualité , de la mollesse , de la mondanité ; on marche dans les sentiers d'une vie éternellement diffi-

pée , & de vains plaisirs sans cesse renouvelés. On néglige son esprit ; on ne veille point sur son cœur ; on flatte sa chair ; on flatte ses sens ; on idolâtre son corps ; on s'égare au gré de ses passions.

Cependant après un cercle plus ou moins long de quelques actes de religion ; & d'une multitude d'actes opposés à la religion , la dernière heure , la terrible heure sonne , une maladie mortelle vient nous crier : *dispose, dispose de ta maison, car tu vas mourir, & tu ne vivras plus.* Alors on s'agitte ; alors on s'inquiète ; on éprouve les tortures du Tout-Puissant. Alors on se reproche amérement le passé ; on a encore souvent pour le présent à régler des intérêts temporels , qui absorbent les derniers momens de la vie ; on gémit sur le poids de ses entraves , & de ses liens ; on envisage l'avenir avec une sombre horreur , & l'on meurt.

Ou si à la voix d'une conscience qui ne sommeille plus , on pense enfin sérieusement à ce compte qu'il faut rendre , à ce jugement qu'il faut subir , à cette éternité qui est à la porte , à ce paradis que l'on desire , à cet enfer que l'on redoute ; si l'on se tourne du côté de la muraille , si l'on prie ; je vous le demande , prie-t-on comme Ezéchias ? Prie-

t-on comme les justes ? Oh ! le plus effrayant de tous les abîmes. On dit à l'Eternel : *souviens-toi.* Et de quoi veut-on donc que l'Eternel se souvienne ? Que signifient ces paroles , sinon , souviens-toi que je n'ai pas rempli les devoirs de l'état dans lequel ta providence m'avoit placé ; que j'ai violé tes commandemens à *main levée.* *Souviens-toi* qu'à force de fraudes & d'injustices , j'ai entassé des richesses iniques , que mes mains & mon cœur coupables ont perverti l'usage de tous les biens que tu m'avois accordés ; *souviens-toi* que j'ai abusé du crédit auquel tu m'avois élevé. *Souviens-toi* que j'ai laissé sans scrupule tous mes jours s'écouler dans la sécurité , dans l'ivresse , dans l'étourdissement du monde , dans l'oubli de moi-même & de tes vues sur moi ! C'est-à-dire , qu'au lieu de prier , on prononce soi-même l'arrêt de sa condamnation.

Mais Dieu n'est-il pas miséricordieux , me dira-t-on ? oui sans doute , M. F. , il est miséricordieux ; oui sans doute il peut encore alors nous sauver ; mais ce qui fait dresser mes cheveux sur ma tête , ce sont les attirantes déclarations que je trouve dans sa parole. Ecoutez-les , nous qui sommes pécheurs , & tremblons ! *j'ai crié* , nous dit-il ,

& vous avez refusé de m'entendre, j'ai étendu ma main, & personne n'y a pris garde, vous avez rejeté tout mon conseil; aussi je me rirai de votre calamité; je me moquerai quand votre calamité surviendra, quand la détresse & l'angoisse viendront sur vous, comme une ruine & comme un tourbillon; alors vous crierez vers moi, & je ne répondrai point. On me cherchera; mais on ne me trouvera point. (r)

Ah ! M. T. C. F., hâtons nous donc, je vous en conjure par ces mêmes compassions de Dieu, que nous pouvons encore solliciter avec succès, hâtons-nous de prévenir un si grand malheur ! O, puissions-nous connoître enfin nos plus chers intérêts ! ne séparons plus l'idée de la miséricorde de l'Eternel, de l'idée de sa justice & de ses jugemens. Connoître Dieu, croire en Dieu, marcher devant Dieu, faire ce qui est agréable à Dieu, invoquer Dieu, espérer en Dieu, obtenir les graces & les récompenses de Dieu; tel est l'ordre immuable des choses; telle est la chaîne indissoluble de la religion, le lien sacré qui en unit toutes les parties, & toutes les promesses. Puissions-nous ne jamais les séparer par nos préjugés & dans nos actions !

(r) Proverb. II, v. 26. &c.

Encore un coup, cette mort dont nous plaçons toujours l'image dans le lointain, cette mort viendra; elle viendra comme le larron dans la nuit; elle viendra peut-être bientôt pour plusieurs d'entre nous. Trop heureux à sa vue, non celui qui pourra dire; j'ai eu des biens; j'ai eu des honneurs, j'ai goûté mille plaisirs; j'ai été grand, savant, distingué; j'ai eu des graces, de la beauté, des talens, des amis; mais trop heureux quiconque pourra se tourner du côté de la muraille, & dire avec confiance; je te prie, ô Eternel, souviens-toi maintenant, que j'ai marché devant toi, en vérité, en intégrité de cœur, & que j'ai fait ce qui t'est agréable. O ! puissions-nous tous sans exception fixer alors d'un œil calme & assuré le roi des épouvantemens ! Puissions-nous alors nous endormir dans le sein paternel de notre Créateur, &avourer à longs traits ses divines consolations ! Amen ! Amen.





SERMON LV.

Pour le IX Dimanche après la Pentecôte.

SUR L'INCOMPATIBILITÉ DU SERVICE DE DIEU AVEC CELUI DE MAMMON.

Nul ne peut servir deux maîtres. Car ou il hâira l'un & aimera l'autre ; ou il s'attachera à l'un & méprisera l'autre, vous ne pouvez servir Dieu & Mammon.

Matth. VI, v. 24.

IL est une maniere innocente d'aimer les richesses. En blâmer la recherche sans restriction, ce seroit prêcher une morale outrée, ce seroit substituer l'enthousiasme à la vérité. Ce seroit donner lieu à des objections sans fin. En effet, M. F., à combien de besoins ne sommes-nous pas assujettis ? La nudité,

Nul ne peut servir Dieu & Mammon. 219

la faim, la soif, la nécessité de nous garantir des injures de l'air, la vieillesse lente & glacée, les douleurs aiguës, les cruelles maladies, ce sont là autant de voix qui nous crient, ou de *travailler paisiblement en mangeant notre pain* (a), afin d'avoir de quoi subvenir à tous ces besoins, ou de ménager par une économie sage & prudente, les richesses dont nous jouissons légitimement. La diversité des talents, l'industrie dont Dieu nous a doués, les ressources, qu'il offre de toutes parts à l'activité nous annoncent de sa part, que nous ne sommes pas nés pour l'oisiveté, mais pour le travail qui enrichit.

D'ailleurs une indigence où l'on croupit contre l'ordre de Dieu, par sa faute, & dont on pourroit se délivrer par des moyens honnêtes, entraîne à sa suite les plaintes, le murmure, l'envie, le larcin, l'injustice. Elle ne fraie que trop souvent la route de l'iniquité. Que devient la dignité de l'homme dans un pareil état ? Astreint à une servile dépendance, il rampe dans la poussière, & n'éprouve de la part de ses semblables que du mépris & des outrages. A peine les voit-il abaisser sur lui des regards dédaigneux.

(a) 2 Thess. III, v. 12.

Aussi les richesses, considérées sous le point de vue où je les envisage ici, sont-elles appellées dans l'Ecriture sainte des dons de Dieu. Voici comme elle nous parle. (b) *Ce que Dieu donne de richesses & de biens à un homme, quel qu'il soit, & dont il le fait maître, pour en prendre sa part ; cela est un don de Dieu.* Aussi voyons-nous qu'entre les bénédictions dont l'Eternel comblloit les patriarches, elle compte souvent les richesses. Il y est dit d'Abraham qu'il étoit très-riche en argent & en or (c). Il y est dit d'Isaac son fils qu'il devint grand, & que son bien alloit toujours en augmentant (d). Job fut de même environné de biens de toutes parts ; (e) *Dieu avoit bénî l'œuvre de ses mains, & lorsqu'il l'eût fait passer par la fournaise des épreuves, il lui rendit au double tout ce qu'il avoit eu.*

Voilà, M. F., ce que vous ne devez point oublier. La morale chrétienne d'accord avec notre intérêt particulier, & avec celui de la

(b) Eccl. V, v. 19.

(c) Genes. XIII, v. 3.

(d) Ibid. XXVI, v. 12, 13.

(e) Vid. Job.

société en général, ne proscrit ni les richesses en elles-mêmes, ni leur légitime usage. Si elle en expose les dangers, si elle en improuve l'amour excessif, ce n'est pas pour nous en envier les douceurs, mais pour nous en épargner les agitations, les injustices & les remords ; mais pour nous attacher à des biens plus élevés, plus solides, plus durables, & qui soient à l'abri de tous les revers.

Quel est donc ce service de Mammon que mon texte condamne, qu'il met en opposition avec le service de Dieu ? C'est premièrement la convoitise des richesses, *racine de tous les maux* ; c'est cette avidité criminelle, cette soif brûlante qui les fait rechercher comme le plus grand & le plus désirable de tous les biens ; c'est l'avarice enfin, ce vil esclavage absolument incompatible avec la liberté des enfans de Dieu : c'est encore cette chaîne d'illusions, qui nous les font regarder comme des biens essentiels, des biens solides, des biens propres à nous éléver, à nous rendre heureux, & à nous faire vivre dans la volupté & dans les délices. Ainsi pensoit ce riche de la parabole, que J. C. n'accuse pas d'avarice, mais qui se disoit à lui-même ; *mon ame, tu as des biens amassés pour plusieurs années, repose-toi, mange, bois & fais*

bonne chere (f). Ce seroit donc trop restreindre le service de Mammon, que de le borner à la seule avarice. Elle en est le degré le plus éminent, mais elle n'est pas le seul ; car suivant l'énergie du terme syriaque, mammon signifie tout à la fois un trésor caché, le dieu des richesses, l'avidité du gain, l'aveugle confiance qu'on place dans l'argent & les usages illicites auxquels on l'emploie.

Nul ne peut servir deux maîtres, disoit J. C. aux troupes innombrables qui l'avoient suivi de Galilée, de Jérusalem & des bords du Jourdain, & qu'il enseignoit, assis à la manière des docteurs juifs, sur le penchant d'une montagne. Nul ne peut servir deux maîtres contradictoires dans leurs principes & dans leurs maximes. *Car ou il aimera l'un & hâdra l'autre, ou il s'attachera à l'un & méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu & mammon.*

C'est-à-dire, M. F., qu'il faut arracher de notre cœur, ou la passion dominante des richesses, ou l'amour de Dieu; c'est-à-dire, qu'il faut renoncer à mammon, ou renoncer à Dieu. Pourquoi cela ? Parce que le service de l'un est absolument incompatible avec le

(f) Luc XII, v. 19.

service de l'autre. Choix décisif ! Alternative sans milieu ! Elle va faire aujourd'hui le sujet de votre attention religieuse. Et voici l'ordre que nous allons suivre dans nos réflexions.

1°. Opposons d'abord trait pour trait le tableau du serviteur de mammon, à celui du serviteur de Dieu, relativement aux richesses.

2°. Prouvons ensuite qu'il est impossible de servir ces maîtres tous les deux à la fois.

Nous venons donc vous dire comme Josué aux tribus d'Israël : *choisissez-vous aujourd'hui qui vous voulez servir* (g). O ! puissiez-vous nous répondre comme cet ancien peuple. *A Dieu ne plaise, que nous abandonnions l'Éternel ! Nous le servirons, car il est notre Dieu.* Tel est le but de ce discours, & fasse ta grace, ô mon Dieu, que c'en soit aussi le fruit ! Amen.

PREMIERE PARTIE.

Deux traits nous paroissent essentiels pour achever les deux tableaux de l'esclave de mammon, & du serviteur de Dieu. Il faut les

(g) Josué XXIV, v. 15-18.

opposer l'un à l'autre dans l'acquisition & dans l'usage des richesses.

I. Injuste dans l'acquisition des richesses, le serviteur de mammon, s'est laissé prévenir d'une aveugle cupidité. Le faux éclat de l'or & de l'argent l'a ébloui. Il s'exagère sans cesse les rares & merveilleux effets qui en résultent. „Du bien, du bien“, dit-il sans cesse au fond de son cœur. C'est là sa devise, c'est le but où il aspire; & delà d'abord combien de désirs criminels? *Ceux qui veulent devenir riches*, dit Saint Paul, (b) *tombent dans le piège & dans la tentation, en plusieurs désirs insensés & misérables, qui plongent l'homme dans la destruction & dans la ruine.* La fortune de l'un lui paroît trop rapide, que ne peut-il l'arrêter? Le crédit de l'autre lui semble excessif, comment venir à bout de le détruire? Ce voisin, ce concurrent, s'enrichissent à vue d'œil; tout réussit au gré de leurs désirs, tout leur prospérite. Que ne peut-il les supplanter? Ce n'est qu'avec un œil jaloux qu'il voit l'argent en d'autres mains que les siennes. Un héritage doit lui revenir un jour. Que le temps s'écoule lentement! Que son légitime possesseur tarde à s'endor-

(b) 1 Timot. VI, v. 9.

mir avec ses peres! La mort ne moissonnera-t-elle donc jamais quelqu'un de ceux qui doivent le partager avec lui? fut ce sa propre frère? fut-ce son frere? N'aura-t-il jamais la cruelle consolation de voir porter tous ses concurrens au tombeau & de s'enrichir de leurs dépouilles? Fils ingrat, fils dénaturé, (puis-je le dire & pourrez-vous l'entendre sans frémir), il compte en secret les années d'un pere respectable, qui n'a travaillé que pour lui; il compte même les jours de la plus tendre des mères! Ah! quel tissu de forfaits & d'horreurs!

Peut-être le serviteur de Mammon essayera-t-il quelque tems de s'enrichir par des moyens justes, moins par respect pour la vertu, que par hypocrisie. Mais bientôt rebuté de la lenteur de ces voies, il leve le masque. Il se fait un front d'airain. Bientôt de ces désirs ardents & tumultueux, il passe à des actions atroces; bientôt il porte ses mains avides sur tout ce qu'il rencontre. Il viole les devoirs les plus saints, il franchit les loix les plus augustes; il n'épargne ni le sacré, ni le profane. Le bon droit est vendu, la veuve pillée, le foible accablé, & combien d'innocentes victimes tombent sous ses coups meurtriers? Faut-il frustrer des créanciers par d'in-

justes formalités ? Faut-il retenir le salaire d'autrui ? Faut-il nier le dépôt d'un ami , dont il fait qu'on ne peut juridiquement constater la réalité ? Faut-il susciter des procès ruineux ? Faut-il se parjurer devant le magistrat , ou à la face des autels ? Rien ne l'effraye. Mammon endurcit son cœur contre tout ce qui pourroit le toucher. Artisan , il devient habile dans l'art de faire payer comme achevés des ouvrages à peine ébauchés. Il rafine sur la maniere de duper ceux qui ont recours à lui , & de les duper sans scutupule. Marchand , il se tient en sentinelle , il tend ses filets , & s'applaudit du succès de ses frattades. Magistrat , la corruption est dans son cœur , la balance chancelle entre ses mains. Jurisconsulte , il fait naître des incideis , il creuse tous les abîmes tortueux de la chicane , pour rendre une cause plus compliquée & plus lucrative pour lui seul. Grand & même placé sur le trône , il surcharge ses vassaux , il vexe ses sujets , il opprime ses voisins. Cruel Achab , que de maux produit son avarice ! il voit la vigne du pauvre Naboth , & veut encore l'ajouter à ses vastes domaines. *A Dieu ne plaise* , lui répond ce sujet fidèle , que je te cede l'héritage de mes pères. (i) *Indigné , refrogné* ,

(i) I Rois XXI.

dit l'Ecriture , *Achab ne veut plus manger , il ne peut plus dormir*. Qu'arrive-t-il ? Naboth est accusé , il est condamné ; lapidé , il expire , & le tyran s'empare de sa vigne..... Apôtre enfin ! Apôtre même (ô mon Dieu , quoi des esclaves de mammon jusques dans ton sanctuaire !) Apôtre , le perfide Judas s'écrie (1) que voulez-vous me donner & je vous le livrerai. Mais qui donc va-t-il livrer ? son Sauveur & son Maître ; ce Jésus dont il connoit la sainteté ; dont il a vu les miracles , dont il a éprouvé les bienfaits. Mais quoi encore ? sa conscience , son ame ; son salut & son Dieu. Mais pourquoi enfin ? pour 30 pieces d'argent. O monstrueux esclavage ! ô crimes ! ô attentats ! Non , je ne suis plus surpris que l'Ecriture nous repete tant de fois : que la séduction des richesses étoffe en nous la bonne semence de la parole de Dieu ; que ceux qui en sont possédés s'écartent de la foi , qu'ils perdent leur ame. Non , je ne suis plus surpris d'entendre David adresser à Dieu cette priere ; (m) incline mon cœur à tes témoignages & non au gain déshonnête Encore un coup que d'intrigues odieuses ! que de négocios illici-

(1) Math. XXVI. v. 15.

(m) Ps. CXIX. v. 36.

tes ! que d'infidélités criantes ! que d'usures énormes ! que de rapines , d'oppressions , de détours , de trahisons , de perfidies , de mensonges , de parjures , de vexations , de concussions , par - tout où regne le culte de mammon ! Et que ne font point pour s'enrichir ceux qui servent un tel maître !

Injuste dans la possession , & dans l'usage des richesses , ou l'esclave de mammon est un avare , ou c'est un ambitieux , ou c'est un voluptueux. Et de - là que d'iniquités ! que de forfaits ! Avare , il ne s'occupe que de la sordide passion d'accumuler. Plus avide que les bêtes féroces , qui abandonnent leur proye dès qu'elles sont rassasiées , il ne dit jamais : *C'est assez.* Hydropique infatiable , plus il boit , plus il a soif. Toujours agité , toujours soupçonneux , il se déifie de tous ceux qui l'entourent , il craint ses domestiques , ses amis , ses proches , ses enfans. Ce sont toujours des inquiétudes cuisantes qui le dévorent pour l'avenir. Ce sont des projets iniques pour le présent. C'est un argent à placer , un gain à mé nager , une perte à éviter , ou à réparer. Cependant ses enfans restent sans éducation. On ne fait rien pour leur former le cœur , rien pour leur cultiver l'esprit , rien pour les rendre utiles à la société. A peine pourvoit - il à

leurs besoins les plus indispensables. Envain les pauvres se présentent - ils à lui , pâles , languissants , décharnés , mourants. Envain leurs haillons dégoutans le sollicitent - ils à couvrir leur nudité. Envain leurs plaintes douloureuses & perçantes frappent - elles ses oreilles. Il est sourd à leurs cris ; ses entrailles ne s'ouvrent point. Au lieu de faire circuler son argent , de l'employer pour faire travailler les pauvres , il aime mieux l'enfouir , & priver par là l'état de son suc & de sa vie. Pour tout dire en un mot , il est son propre boureau , le fléau de sa famille , & la peste de la société.

Se livre - t - il à l'ambition , dès qu'il a entassé des richesses iniques . il se dit à lui - même ; je suis enfin devenu riche ; qui peut désormais m'empêcher d'aspirer aux dignités les plus éminentes ? Des trésors tels que les miens n'ouvrent - ils pas la route des honneurs ? Il s'est enrichi par la fraude ; attendez quelques momens. De nouvelles injustices vont lui appauvrir la carrière des emplois. S'il pressoit les tas d'or & d'argent qu'il possède , il en verroit découler le sang de la veuve & de l'orphelin. S'il promenoit ses regards sur ceux qui l'entourent , il verroit languir le pauvre dont il a dévoré la substance , & de tristes familles dont il a été l'opresseur & le tyran. Sur ces or-

gueilleux trophées qu'il s'empresse de dresser avec les ruines de la misere publique, il verroit la main terrible qui écrit son jugement. Mais comment se dégrader & se flétrir dans le monde? Comment restituer & à qui? Une ame cauterisée ne connoît plus les remords. Et pourquoi se reprocher des crimes heureux, des crimes couronnés par le succès? Ne faut-il pas du bien, encore du bien pour soutenir son rang? Ne faut-il pas encore reculer les limites de ses domaines, absorber, envahir, usurper? Ne faut-il pas multiplier les dépenses, pour faire oublier son premier état? Et pour cela combien de séductions, combien d'usures & de prévarications deviennent nécessaires? Dans quel détail je pourrois entrer, si je voulois suivre tous les pas ténébreux de cet esclave de mammon!

Enfin pour m'exprimer comme le monde, s'il veut se faire honneur de son bien, c'est un voluptueux. Il faut éllever d'immenses édifices, des palais somptueux. Il faut y rassembler avec profusion tous les instrumens du luxe. Dans ses vastes & superbes appartemens, dans ses habits, dans ses équipages, il étaie tous les rafinemens de la mode & du faste. Dans ses repas tout'est somptuosité, délicatesse, volupté. Des mets exquis sont appor-

tés d'un autre hemisphere pour flatter sa sensualité, des poisons agréables & dispendieux surchargent sa table. Dans ses plaisirs tout est mollesse, licence, corruption. Plus de semence de foi, de vertu, de religion, de charité dans cette ame graissée & énervée par mille excès. Dieu lui-même est oublié; le ciel & sa félicité, l'enfer & ses supplices, ce ne sont plus là selon lui que des idées vaines & importunes, le frivole jargon de l'enthousiasme, les fantomes de la crédulité.

Qdieux tableau, mais dont les couleurs sont encore trop foibles! Ecoutez ce que disent nos livres saints de ces criminels serviteurs de mammon. Le plus juste d'entr'eux, nous crie un prophete, est un buisson bérissé de ronces & d'épines, (n) qui retient la laine des brebis qui en approchent. Ce sont, dit un autre, des lions rugissants qui ravissoient la proye. (o) Ils dévorent les ames, ils emporent les richesses & la gloire. (p) Comme la cage est remplie d'oiseaux, ainsi leurs maisons sont remplies de fraude. Ils se sont enricis

(n) Michée VII. v. 4.

(o) Ezéch. XXII. v. 25.

(p) Jérém. V. v. 27.

Et agrandis par ce moyen; ils se sont engrangés & parés. Ecoutez ceci, vous qui engloutissez les pauvres, même jusqu'à désoler les affligés (q) Et qui dites: quand sera passé ce mois, & nous débiterons le bled? Quand sera passé ce Sabath? Et nous mettrons en vente le froment, en faisant l'épica plus petit, en augmentant le sicle, & falsifiant les balances pour tromper, afin d'acquérir les chétifs par argent, & de débiter les criblures du froment. Expressions énergiques, images effrayantes! auxquelles il me feroit facile d'en ajouter d'autres. Mais il est tems de jeter un voile sur cet amour funeste, sur cette soif excessive des richesses que St. Paul nomme une idolâtrie, sur ce service de mammon, & sur les horreurs qui l'accompagnent.

II. Opposons lui la conduite du serviteur de Dieu. Opposons lui sa justice dans l'acquisition des richesses; son humilité, sa modération, sa tempérance, sa charité dans la possession & dans l'usage des richesses.

Juste dans l'acquisition des richesses, le serviteur de Dieu fait trop, que les choses visibles ne sont que pour un tems. Il en connoît trop bien le vuide & le néant, pour y placer le tré-

(q) Amos VIII. v. 4-6.

for de son cœur, pour les regarder comme le souverain bien. Mais il ne les dédaigne point par un vil sentiment d'orgueil & de vanité. Ce n'est pas un de ces philosophes présomptueux, qui luttoient contre la nature, & cherchoient le bonheur dans une extrême indigence. Il place les richesses dans leur vrai point de vue; indifférentes de leur nature, elles ne lui paroissent en elles-même, ni un bien, ni un mal. Il fait que ce n'est que par leur usage, quelles deviennent ou avantageuses ou nuisibles pour nous. Toujours content de l'état où la sage Providence l'a placé, son cœur ne forme d'autre souhait que celui du sage Agur. (r) *Ne me donne, ô Dieu, ni pauvreté ni richesses: nourri-moi du pain de mon ordinaire; de peur qu'étant rassasié je ne te renie, & que je ne dise: Qui est l'Éternel? de peur aussi qu'étant appauvri, je ne dérobe, & que je ne preme en vain le nom de mon Dieu! Un peu de biens vaut mieux avec la crainte de l'Éternel, qu'un trésor avec lequel il y a du trouble.* (s)

Se présente-t-il des occasions honnêtes d'augmenter sa fortune? Il en profite avec

(r) Proverb. XXX. v. 8-9.

(s) Ibid. XV. v. 16.

actions de graces. Mais ne craignez de sa part ni obliquités , ni perfidies , ni violences , ni intrigues. Vous lui offririez des trônes & des couronnes , qu'il ne les accepteroit pas , s'il falloit les acheter aux dépends de sa vertu & de sa conscience ; s'il falloit désobeir à son Dieu & violer la moindre de ses loix. Son ame est d'un plus grand prix à ses yeux que toute la terre , qui n'est qu'une masse de boue , que l'univers entier , que des millions de mondes ; son ame dont la nature est si excellente ! son ame rachetée par le sang de J. C. , destinée à l'immortalité , appellée à l'éternelle possession de Dieu , ... il la donneroit en échange contre des vapeurs fugitives , contre des biens passagers ! Il dit au monde ce que répondirent les trois jeunes Hébreux à Nébucadnézar (t) *Sache que nous ne servirons point tes Dieux ; que nous ne nous prosternerons point devant la statue d'or , que tu as dressée.*

Humble dans la possession & dans l'usage des richesses , ce serviteur fidèle ne se fera point de l'opulence même un titre d'orgueil & d'ambition. Il n'oublie jamais que les biens , qu'il tient de la main de Dieu , ne sont point à lui , puis qu'ils sont hors de lui. Simple de

(t) Daniel III. v. 18.

coeur , pauvre en esprit , il les possède comme ne les possédant pas. Il adore la bonté de son Créateur ; il reconnoît hautement qu'il tient tout de sa grace. *Qu'ai-je , dit-il , que je n'aye reçu ; pourquoi m'en glorifierais-je ? (u)*

Hélas ! M. F. , nous avons tant de défauts à corriger , tant d'humiliantes foiblesse à déplorer & à réparer , qu'il ne faut que la vue de nos misères , pour contre-balancer les illusions des biens extérieurs qui peuvent nous environner. Il n'appartient qu'au superbe Aman de depérir au milieu de l'abondance , de sécher au sein de la prospérité. Il n'appartient qu'à lui d'être moins sensible au degré d'une autorité éminente , qu'au mépris du seul Mardochée. Mais tes serviteurs , ô mon Dieu , désirent moins les honneurs , qu'ils n'en craignent les dangers. Moïse se défend jusqu'à cinq fois de devenir le chef des Hébreux. C'est qu'ils savent que le plus grand dans ton royaume , n'est pas celui qui joint *maison à maison* , héritage à héritage , celui qui ose tout , à qui rien ne coute , pour élever le fragile édifice de sa fortune & de sa gloire ; mais celui qui s'humilie sous la main puissante du Très-

(u) I Cor. IV. v. 7 & suiv.

Haut ; qui malgré tous les biens qu'il possède devient *comme un enfant*.

Animé de ces beaux sentimens , lors qu'un serviteur de Dieu est revêtu de quelque poste éminent , ce n'est point pour y étaler le faste de l'opulence & du luxe , ce n'est point pour vivre dans la mollesse & dans les délices , ce n'est point pour augmenter sa fortune. Ce ne sont point les avantages temporels , qu'il peut en recueillir , qui l'ont déterminé à l'accepter. Il n'a calculé que les devoirs pénibles que ce grade lui impose ; & s'il faut sacrifier ses propres intérêts à des vues si nobles & si généreuses , jamais il ne balance à le faire. Tel David voyant l'ange destructeur , qui frappoit le peuple confié à ses soins disoit à l'Eternel : (x) *Je te prie que ta main soit contre moi , & contre la maison de mon pere.* Tel Néhemie malade de la froissure de Joseph , étoit consumé par le hale durant le jour & par le frimats durant la nuit , pour réparer les ruines de Jérusalem. *Quoique les premiers gouverneurs , qui avoient été avant moi , disoit-il , ayent chargé le peuple , & en ayent exigé du pain & du vin , outre quantité de sicles d'ar-*

(x) II. Sam. XXIV. v. 17.

gent , je n'ai point fait ainsi à cause de la crainte de mon Dieu. (y) Heureux les princes qui confient le dépôt sacré des loix en de pareilles mains ! Heureux celui qui peut dire comme Pharaon aux Egyptiens qui venoient reclamer son secours ; *allez à Joseph , & faites tout ce qu'il vous dira.* (z)

Enfin sage , modéré , bienfaisant dans l'usage des richesses , le serviteur de Dieu en s'abstenant des plaisirs du sensuel , s'en procure de plus durables & de plus doux. Il s'associe en quelque sorte aux vues sublimes de la Providence dans le partage inégal qu'elle a fait des richesses. Il se regarde comme le dépositaire & l'oeconomie du souverain Pere de famille. Il trouve pour lui-même dans ses biens une source inépuisable de vrais plaisirs ; il s'en sert pour cultiver son esprit , pour perfectionner ses talens , en devenant plus éclairé , devient plus vertueux. Il n'y a point selon lui de plaisir plus pur , de joie plus ravissante que de faire des heureux. Et c'est ici où l'opulence se présente sous le plus beau jour. Ami de l'humanité , le serviteur de Dieu qui s'y

(y) Néhem. V. v. 15.

(z) Genes. XII. v. 55.

trouve placé, est ingénieux à éclairer des talents obscurcis par la misère, à démêler le mérite caché sous des haillons. Il se plaît à soutenir la fortune chancelante d'un de ses proches, d'un ami, d'un concitoyen. Il cherche le pauvre jusques dans ces sombres retraites où il gémit; il épie avec empressement toutes les occasions de faire du bien, & les saisit avec avidité. Ainsi le patriarche de Mamré, assis sous un chêne en plein midi, aimoit mieux souffrir les brûlantes chaleurs, que de laisser échapper l'agréable moyen d'exercer l'hospitalité. Un riche vertueux est un doux parfum qui exhale son odeur pendant les jours de l'été. C'est une nuée bienfaisante, qui n'use de son abondance que pour la verser sur les terres arides, & dont la rosée salutaire répand au loin la fertilité. Sa main propice arrache à l'indigence & au désespoir des familles désolées. Il séche les larmes de la veuve; il étouffe les plaintes amères de l'orphelin; & je ne crains point de le dire, il est sur la terre l'image du Dieu des miséricordes, *du Dieu de toute consolation*: C'étoit ainsi que Tobie distribuoit son pain à ceux qui avoient faim, & ses vêtemens à ceux qui étoient nuds. C'étoit ainsi que Job usoit de ses biens. *Je délivrois, dit-il, l'affligé qui croit & l'or-*

phelin, qui n'avoit personne pour le secourir La bénédiction de celui qui s'en alloit périr venoit sur moi. (a) *Je faisois chanter de joye le cœur de la veuve. J'étois l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux, le pere des pauvres. Quels traits! M. F., quels traits!* Non ce n'est point de pareils riches dont il est dit, qu'ils entrent difficilement dans le royaume des cieux. Protecteurs de l'opprimé, boucliers du pauvre (b) *leurs richesses sont comme leur couronne* selon la belle expression de Salomon. C'est à eux que seront adressées ces touchantes paroles: *Venez les bénits de mon Pere; possédez en héritage le royaume qui vous a été préparé dès la fondation du monde. Car j'ai eu faim & vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif & vous m'avez donné à boire. J'étois étranger & vous m'avez recueilli; j'étois nu & vous m'avez vêtu. J'étois malade & vous m'avez visité, puisque tout ce que vous avez fait à l'un de ces plus petits, vous me l'avez fait aussi.* (c)

(a) Job. XXIX.

(b) Proverb. XIX. v. 24.

(c) Matth. XXV. v. 34. & suiv.

SECONDE PARTIE.

Trois preuves également simples & lumineuses suffisent pour établir que le service de Dieu est incompatible avec celui de mammon. 1°. le contraste frappant des deux tableaux que je viens de crayonner. 2°. L'impossibilité de concilier deux amours opposés dans un même degré de force. 3°. La préférence sans restriction que Dieu exige de ceux qui le servent.

1°. Et d'abord, M. F., réunissons les traits épars des deux tableaux de l'esclave de mammon, & du serviteur de Dieu ; combinons-en les caractères, rapprochons-en les nuances, & je défie d'en concilier les contrastes. Ici des désirs réglés, une juste appréciation des richesses, des projets modérés, des efforts vertueux ; & là des désirs tumultueux, une cupidité sans frein, des plans sans justice, des travaux sans bornes. Ici le noble & généreux désintéressement, & là une sordide avarice ; ici l'humilité & là l'orgueil, ici la crainte des écueils & la fuite d'une gloire dont on rehausseroit l'éclat, & là la recherche insensée des dangers, & l'abus de l'opulence pour se procurer des honneurs

neurs dont on est indigne ; ici la frugalité au sein de l'abondance, des mœurs pures & sans tâches parmi toutes les amores & tous les instrumens de la corruption, une charité active & bienfaisante ; & là une enchainure d'illusions & de voluptés criminelles, des profusions absorbantes & un cœur sans entrailles ! ici tout ce qui perfectionne le chrétien ; & là tout ce qui le dégrade ; & pour tout dire en un mot, ici Dieu & là mammon ; Dieu qu'il faut haïr si l'on veut aimer mammon ; ou mammon qu'il faut mépriser, si l'on veut s'attacher à Dieu.

Venez donc conciliateurs habiles ; venez nous apprendre l'art d'allier des extrémités si opposées, nous enseigner comment on peut faire la volonté de Dieu en transgressant ses ordres, lui être agréable en faisant ce qui lui déplaît, être le disciple de J. C. & vivre d'un esprit tout opposé au sien ? Venez nous apprendre comment la vertu peut subsister avec le vice, la lumiere avec les ténèbres, le salut avec la perdition ; Ah ! vous réuniriez plutôt le néant & l'infini. Concluez donc avec nous, qu'on ne peut tout à la fois être à ces deux maîtres, que l'amour de l'un suppose & produit nécessairement la haine & la fuite

de l'autre, que nous ne pouvons tout à la fois servir Dieu & mammon.

II. En effet, M. F. n'en portons-nous pas la démonstration au fond de nos coeurs ? Rentrons-y pour y suivre attentivement la marche des passions. Dès que quelqu'une d'entr'elles prévaut, n'est-elle pas un poids dominant qui entraîne, une loi impérieuse qui nous maîtrise ? Elle émousse l'activité de toutes les autres, elle les absorbe. Et supposez qu'une autre vienne à la remplacer dans le même degré, tout ne change-t-il pas avec elle ? Un exemple hélas ! trop fréquent va vous éclaircir ma pensée. Voyez cet homme autrefois si exact à remplir ses devoirs. Tous ses momens étoient partagés entre des occupations honnêtes, ou des délassemens légitimes. L'ordre régnoit dans ses affaires. Il trouvoit du tems pour tout. La voix de Dieu l'appelloit-elle dans son temple ? Il s'y transporloit avec reconnaissance & avec joye. Jamais il n'y soupiroit après la fin des exercices religieux. Son ame concentrée dans la douce méditation des vérités éternelles, ne s'y occupoit que de son Dieu. *Des volées importunes d'oiseaux, c'est-à-dire des distractions & des sollicitudes terrestres ne troubloint point son sacrifice.* Il prioit avec zèle,

il entonnoit avec recueillement les saints cantiques. Il étoit tout à l'Eternel. Falloit-il rendre des services à ses amis ? On auroit dit qu'il ne vivoit que pour eux. Il ne regrettroit aucun des jous consacrés à leurs intérêts. Falloit-il même se livrer avec eux à des plaisirs innocens ? Sa douceur, son affabilité, le calme de son ame, ses discours assaillonnés de *sel en grace*, tout rendoit son commerce aimable & ravissant. Rentroit-il dans sa maison ? C'étoit pour y faire les délices de sa famille, & pour y trouver un nouveau genre de bonheur. Une femme chérie éprouvoit avec transport ses égards. Son ame sensible s'épanchoit avec suavité dans son sein, & mille fois le jour, elle se nommoit bienheureuse d'avoir uni son sort à celui d'un homine si vertueux. La sérénité & la joye éclatoient dans les yeux de ses enfans ; dès qu'il paroiffoit, ils lui tendoient les bras, & leurs caresses innocentes pénétraient jusqu'au fond de son cœur, qu'ils inondoient de la volupté la plus pure. Ils lui donnoient les noms les plus tendres, & lui pere fortuné, il les bénissoit & formoit pour eux les voeux les plus touchans. O scène attendrissante ! ô jours heureux ! ah ! pourquoi n'ont-ils donc pas toujours duré ? C'est que devenu infi-

dele & parjure, cet homme s'est abandonné à quelque passion fatale. C'est qu'il s'est précipité dans les excès du jeu, ou laissé consumer par quelque flamme impure. Et dès-lors tout a pris une face lugubre; dès-lors plus d'attention, plus de soins réglés pour ses affaires domestiques: elles sont tombées en décadence; plus de goût pour ses devoirs; plus de sensibilité pour les biens spirituels; plus de zèle pour la maison de Dieu. Dès-lors distract, rêveur, agité, sombre, brusque, impatient, farouche, il fuit tous ceux de ses amis qui sont vertueux, parce qu'il n'aperçoit en eux que des censeurs incommodes, ou des témoins importuns; des nuages épais sont toujours sur son front! l'angoisse, l'anxiété, les remords sont dans son ame; & parce qu'il porte par tout le tyran auquel il s'est asservi, tout lui déplaît, tout l'irrite. Sa famille même lui paroît un enfer. Cette femme éplorée & gémissante, soit qu'elle devore ses pleurs dans le silence, soit qu'elle laisse transpirer à ses yeux, ses noirs chagrins, soit qu'elle ait encore pour lui les mêmes complaisances, le blesse & l'offense; il repousse ses enfans; ou s'il les approche un instant de son sein, c'est pour s'arracher l'instant d'après à leurs embrassemens.

Ah! M. F., M. T. C. F., est-ce donc que tout a changé pour cet infortuné? ne sont-ce plus là les mêmes objets? La source où il puise tant de chastes plaisirs, s'est-elle donc tarie? Non sans doute non; mais c'est qu'un amour différent, dans un degré prédominant, produit nécessairement des effets différents. Tandis que Saül aime David, il ne voit en lui que le libérateur de son peuple, la gloire d'Israël, & un objet digne de tous ses bienfaits: mais dès que l'affreuse envie se sera emparée de Saül, David sera proscrit, abhorré, détesté, poursuivi. Voilà le cœur de l'homme; & tous ceux qui prétendent y réunir deux amours contradictoires, & les y faire prévaloir, ne l'ont jamais connu.

O vous qui malgré ces attérantes vérités formées peut-être jusques dans ce temple saint des projets de fortune, vous sur qui la parole de Dieu, fait à peine une légère impression, injustes serviteurs de mammon, de quoi vous occupez-vous à chaque instant? Combien de fois le jour élvez-vous vos coeurs à Dieu? Trouvez-vous le tems de l'invoquer; & lorsque vous le faites, votre cœur est-il d'accord avec vos levres? Ne désavoue-t-il point les paroles de votre bouche? étudiez-vous sa sainte loi, la méditez-vous? l'observez-

vous ? S'il vous disoit comme à ce jeune homme de l'Evangile, (d) *si tu veux être parfait, va vends ce que tu as, donne-le aux pauvres, puis viens & suis-moi.* Cet ordre ne vous consterneroit-il point ? Ne vous rempliroit-il point d'une profonde tristesse ? Les briseriez-vous ces liens, qui vous attachent si fortement au monde ! Hélas ! j'entends votre réponse, je la lis au fonds de vos ames ; *cette parole est dure, diriez-vous ; qui peut l'écouter ?*

Ah ! si mammon vous disoit au contraire ; fers-moi. Fais fumer ton encens sur mes autels, & sois riche. Regorge de biens. Sois déformais vêtu de pourpre & de fin lin. Fais des repas voluptueux. Traîne par-tout le faste & le luxe. Attires tous les regards. Deviens une idole, que le stupide vulgaire adorera. Non vous n'hésiteriez plus. Je suis prêt à tout, diriez-vous ! Faut-il veiller jour & nuit ? Faut-il courir la terre & les mers ? Faut-il effuyer mille fatigues ? Je consens à tout à ce prix.

Oh ! qu'un amour différent produit des effets bien différens dans le cœur d'un fidèle serviteur de Dieu ! s'il soupire, c'est après

(d) Luc. XXVIII. v. 22.

son Dieu. Il l'a sans cesse & dans l'esprit & dans la bouche, son ame en est altérée. Elle en a une soif ardente. Objets vains & périssables, vous ne partagerez point son cœur. En possédant Dieu, il posséde tous les autres biens. Il ne désire plus que d'être uni pour toujours à lui. Tantôt avec David il demande les ailes de la colombe pour s'envoler, & se poser dans les parvis de l'Éternel. Tantôt avec St. Paul il souhaite de déloger de ce corps de boue, & d'être transporté dans la maison éternelle, qui n'a point été faite par la main des hommes.

Tant il est vrai, que l'effet naturel de toute passion dominante est de régner avec un empire absolu sur le cœur, de se soumettre tous nos sentimens, de captiver tous nos désirs, de les tourner, de les refondre à son gré.

Ainsi se vérifie cette maxime de J. C., qu'on doit juger les hommes par les fruits qu'ils portent, c. à d. qu'en suivant de près leurs démarches, on reconnoît enfin l'esprit qui les anime. Ainsi l'étude du cœur humain nous apprend, qu'une passion qui prévaut est une habitude dominante qui a pris racine à force de désirs, d'actes souvent réitérés, d'une continuité d'action. Or cette habitude,

de quelque espece qu'elle soit, se détruit nécessairement par des actes opposés. Notre esprit est limité. Sa sphere est bornée. En conséquence de ces limites qu'il ne peut franchir, dès qu'il se décide pour un côté entre deux objets contradictoires, il faut qu'il abandonne l'autre. Concluons donc encore une fois que *nul ne peut en effet servir deux maîtres, car ou il haïra l'un & aimera l'autre; ou il s'attachera à l'un & méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu & mammon.*

III. Je dis plus, M. F. Quand il seroit possible en tout autre cas d'associer dans un même degré deux amours opposés, il ne le seroit cependant pas encore de servir tout à la fois Dieu & mammon ? Pourquoi cela ? Parce que Dieu exige de nous un amour de préférence. Et il ne s'agit point ici d'analyser toutes les perfections transcendantes de cet Etre suprême; il ne s'agit point de chercher dans sa majesté, sa sagesse, sa puissance, son infinité, sa bonté, les divers motifs de cette préférence, ni de reconnoître seulement dans la spéulation, qu'étant infiniment plus excellent que toutes les créatures, il mérite un amour infini. Les démons eux-mêmes sentent le poids de sa majesté, & ils trem-

blent. Ici Dieu a ordonné, il a réitéré ses ordres de la maniere la plus formelle, & il veut être obéi. Il veut qu'on l'honore, qu'on l'aime en Dieu. Il veut un amour réel, un amour de pratique. Josué sur le point de terminer sa carriere convoque tous les enfans d'Israël. Il leur répète plusieurs fois, (e) qu'ils doivent aimer l'Eternel leur Dieu ; il leur apprend, que son culte ne peut subsister avec celui des dieux étrangers que leurs peres ont servis, parce qu'il est le Dieu saint le Dieu fort, le Dieu jaloux, & qu'il ne veut partager sa gloire avec aucun autre ; & qu'enfin cet amour prédominant est le tribut essentiel qu'ils doivent rendre à la souveraineté de son être. Moysé avoit dit avant lui, & l'avoit dit en plusieurs occasions ? (f) Ecoute Israël, l'Eternel notre Dieu est le seul Eternel; Tu aimeras donc l'Eternel ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton ame, de toutes tes forces. J. C. a renouvellé cet ordre invariable, & il l'a fait avec un entassement d'expressions qui en peignent toute la nécessité & toute l'étendue. C'est ici, a-t-il ajouté, le premier & le plus grand commandement. Toute la loi, tous

(e) Josué XXIV.

(f) Deut. VI. v. 24.

les prophètes en dépendent & y aboutissent comme à leur centre. Aussi est-il écrit, *vous adorerez le Seigneur votre Dieu, & vous le servirez lui seul.* Point de restriction, point de subterfuge, point de prétexte. Le service de tout ce qui n'est point Dieu, & par conséquent le service de mammon est invariablement proscrit. Cet ordre est pour tous les hommes, parce que tous les hommes ont un cœur, & que ce cœur appartient à Dieu qui en exige tous les hommages, toutes les pensées, tous les sentiments; ce n'est point là une perfection transcendante, mais la mesure précise de la loi, mais la balance & le poids du sanctuaire, mais la règle éternelle sur laquelle nous serons jugés. Règle de toutes les économies, règle de tous les tems, règle qui subsistera d'éternité en éternité. Aussi les serviteurs de Dieu s'y sont-ils conformés dans tous les âges. Abraham n'avoit eu qu'un fils de Sara, il l'aimoit de l'amour le plus tendre (g) mais il l'aimoit moins que le Seigneur son Dieu. *Prens ce fils que tu chéris,* lui dit l'Eternel, *prens cet Isaac l'objet légitime de tes complaisances.* C'est là le sacrifice que j'exige de toi; aussi-tôt le bras du pa-

(g) Genes. XXII.

triarche s'étend sur une victime si précieuse pour lui, il est prêt à l'immoler, & il reçoit ce témoignage consolant de la bouche même de son Dieu, qui le lui conserve! *C'est maintenant que je connois, que tu me crains & que tu m'aimes, puisque tu n'as point épargné pour moi ton fils unique.* N'accumulons point ici les exemples. Ouvrez-vous-mêmes l'Ecriture, & lisez ce qu'elle nous rapporte d'un Josué, d'un David, d'un St. Paul, & de tous ces illustres personnages qui ont accompli la loi. En un mot supposez-vous exposé à la tribulation avec ses amertumes, à la tentation avec ses écueils, à la faim, à la nudité, à la persécution. Supposez que déjà pour vous détacher du Créateur, le glaive d'un tyran pend sur votre tête, que déjà l'échafaut est dressé, le bûcher allumé. Votre amour fortifié par la grâce doit triompher de tout cela; ou vous n'aimez pas Dieu, comme il doit être aimé.

Or quelle conclusion tirerons-nous de ces principes? Elle se présente d'elle-même. Puisque Dieu exige de nous une préférence sans exception, & sans alternatives; puisque cependant le service de mammon détruit & anéantit cette préférence - puisque ce service n'est point une affection modérée, un amour

subordonné, mais une préférence injurieuse, une préférence excessive & sans bornes donnée aux richesses, il est donc absolument impossible de concilier ces deux amours. Ainsi la vérité de notre texte est solidement établie, elle est démontrée ; redisons-le donc encore une fois après J. C. *Nul ne peut servir deux maîtres, car ou il haïra l'un & aimera l'autre ; ou il s'attachera à l'un & méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu & mammon.*

APPLICATI ON.

Venez maintenant serviteurs de mammon, venez débattre vos droits, & réfuter s'il se peut les motifs des serviteurs de Dieu. Demandez-leur pourquoi toujours attachés à leurs devoirs, ils ne placent point leur félicité dans les trésors de la terre, que les vers & la rouille gâtent, vil tas de cendres & de poussière que les larrons peuvent dérober ; pourquoi ils s'amassent des trésors dans le ciel ; pourquoi toutes leurs démarches tendent à s'assurer la possession de ce Dieu que vous refusez de servir, de ces biens que vous négligez d'acquérir ?

C'est, vous diront-ils, parce que cet amour de l'Etre le plus digne d'être aimé nous

soutient dans nos disgraces, adoucit les amer-
tumes de notre exil, nous affermit dans la
piété, nous fait triompher de tous les obsta-
cles. C'est que déjà dans cette vallée de lar-
mes, cet amour nous comble de mille con-
solations, nous remplit d'une paix profonde,
d'une espérance ferme que rien ne peut nous
ravir. C'est qu'au bout de la carrière où nous
courons & même où nous jouissons de tou-
tes les promesses de la vie présente, nous
sommes sûrs de remporter la couronne, d'ê-
tre mis en possession de ces biens, qui ne
sont altérés par le mélange d'aucun mal, biens
de plénitude & de perfection, biens aussi
immuables dans leur durée qu'immenses dans
leur étendue.

Oh ! si comme ces heureux serviteurs
de Dieu, cessant d'appesantir nos yeux vers
la terre, nous pouvions enfin éléver nos pen-
sées jusqu'au séjour de la gloire immortelle !
oh si par le moyen d'une foi vive & efficace
nous pouvions entrevoir ces biens inestima-
bles que Dieu réserve à ses saints ! sans doute
nous nous écrierions dans un juste transport
d'admiration. O Dieu ! que tu es grand &
magnifique dans tes récompenses !

Et que peut enfin nous alléguer l'esclave
des richesses ! Que lui reste-t-il, si non de

nous dire ce qu'on a déjà rebattu mille fois, qu'il faut être insensé, pour sacrifier ainsi des biens présens, des biens certains, à des espérances éloignées & dont nous n'avons que des idées si imparfaites? Mais quelle est donc la certitude de ces biens, qu'il se plaît tant à exagérer? Jetez un coup-d'œil sur la scène du monde, & jugez. Que veulent dire ces sceptres brisés, ces trônes renversés, ces révolutions étonnantes, ces revers de fortune, dont on se plaint de toutes parts? Que veulent dire tant de pertes inespérées, „ tant „ d'arbres majestueux, s'écrie St. Chrysostome, qui sembloient porter leur tête su- „ perbe jusqu'aux nues, & qu'un vent im- „ pétueux renverse par terre“; tant de plai- sirs qui nous échappent, comme le songe agréable qui s'évanouit à notre réveil, le monde, qui passe avec sa figure, tout ce qu'il nous offre, qui n'est qu'une vapeur, une fumée, un rien. Que veut dire ce vuide immense, que ces biens laissent dans nos coeurs? Que veulent dire ces plaintes douloureuses du sensuel au milieu des voluptés; il a beau nager dans l'opulence, il ne peut bannir ses chagrins, guérir ses maladies? Que veulent dire enfin ces soucis rongeurs, ces angoisses cuitantes, ces agitations, ces remords? Veu-

lent-ils donc nous apprendre que ces biens sont certains, solides, désirables? Hélas! M. F., leur langage n'a rien d'obscur. Ils veulent dire, qu'il faut être insensé pour donner tout son cœur à des biens si fragiles, si inconstants, si imparfaits, si tumultueux, si pleins d'anértume. Frêles roseaux qui en se brisant transpercent la main qui s'y appuye!

Que seroit-ce donc si le tems nous permettoit de vous démontrer, combien l'amour excessif de ces biens c. à d. l'avarice est préjudiciable au salut; de vous développer les foudroyans anathèmes, qui excluent les avares du royaume des cieux.... Que dis-je? Déjà l'heure fatale, l'heure des séparations arrive. Le serviteur de mammon meurt. Richesses, plaisirs, nomis, dignités, faste, magnificence, tout lui échappe. Il meurt, il n'est déjà plus. Séparé de son idole, banni à jamais de la présence de Dieu, enséveli dans la région d'horreurs, de ténèbres, de grincemens de dents, livré à un desespoir sans fin, précipité dans les enfers. Voilà donc où aboutit l'affreux service de Mammon.

O passion fatale! aveuglement désespéré! O racine amere de tous les maux! Grand Dieu! ne ferons-nous jamais détrompés?

Dissipe les illusions & les préjugés qui nous séduisent. Enseigne-nous à apprécier enfin avec justesse la valeur de tous les avantages de la terre, à les dédaigner, à les fouler aux pieds, dès qu'ils peuvent nous détourner de ton service. Puisque notre cœur, ô mon Dieu, est perpétuellement inquiet, & ne sauroit trouver son repos qu'en toi, apprennous donc enfin à te vouer tout ce cœur, à te le consacrer sans partage. Non, ô mon Dieu, nous ne voulons plus d'autre maître que toi. Mon ame, attens l'Éternel, & tiens bon; il fortifiera ton cœur. Attens-toi à l'Éternel, & il te bénira. Amen.



SERMON



S E R M O N L V I .

Pour le X. dimanche après la Pentecôte.

L'AUDITEUR CONVAINCU.

*Si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu,
il reconnoitra si ma doctrine est de Dieu,
ou si je parle de mon chef.*

Jean. VII. vers. 17.

BIBLIOTHEQUE
NATIONALE
DE FRANCE
LORSQUE Jesus-Christ prononça ces paroles, il étoit venu secrètement à Jérusalem, pour la fête des Tabernacles. Les premiers jours de cette solemnité, qui en dureit sept, s'étoient déjà écoulés, sans que ce divin Sauveur eut paru. Plusieurs le cherchoient, mais par des motifs bien différens, & il courroit à son sujet divers bruits sourds parmi le peuple. C'est un homme de bien, disoient les

Tome V.

R

uns, c'est un Prophète ; non, répondent les pharisiens & leurs sectateurs ; mais c'est un imposteur qui séduit le peuple.

Enfin Jésus-Christ monte ouvertement au temple, où il se met à enseigner avec tant de sublimité, tant d'énergie, tant d'autorité, que ses ennemis même en sont étonnés. Ils se demandent l'un à l'autre : *comment fait-il les saintes lettres, lui qu'on n'a point vu les étudier péniblement dans nos écoles ?* L'occasion étoit décisive ; & ce Maître bienfaisant en profite, pour constater la divinité de sa mission. *Ma doctrine n'est point de moi, leur dit-il : mais c'est la doctrine de celui qui m'a envoyé.* Aucun homme ne me l'a enseignée ; c'est de Dieu même que je l'ai reçue ; c'est dans son sein que je l'ai puissée d'une manière immédiate ; & pour vous en donner une démonstration sans replique dans la nature même & l'excellence des vérités que je vous annonce, je n'exige de vous qu'une seule condition ; *si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu, il connoîtra si ma doctrine est de Dieu, où si je parle de mon chef.*

C'est-à-dire en deux mots, M. F., que tout esprit droit, tout cœur intègre ne peut se refuser à l'évidence des preuves, qui établissent la divinité de l'évangile, & que tout

auditeur de la parole bien disposé, y trouve une conviction nécessaire. Et voilà sans contredit une des propositions les plus importantes, qu'on puisse discuter dans le siècle où nous vivons. Traçons donc d'abord le tableau des dispositions d'un pareil auditeur, & voyons ensuite leur influence. Ce sera là tout le partage de notre méditation.

Seigneur, instruis-nous toi-même ! Eternel, (a) daigne *défíller nos yeux, afin que nous regardions aux merveilles de ta loi.* Amen.

PREMIERE PARTIE.

L'auditeur dont il s'agit ici, est tout adulte, qui jouissant de l'usage de sa raison, cherche à se convaincre si l'évangile est l'œuvre de Dieu, ou s'il est une production humaine. Tels étoient ces juifs auxquels Jésus-Christ parloit alors. Instruits à l'école de Moïse, & nourris dans l'attente du Messie, ils étoient appellés à juger, s'il étoit ou non le *désiré des nations.* Or pour être en état de se déterminer sur un point si capital, il faut certaines connaissances dans l'esprit, & certaines dispositions dans le cœur.

(a) Ps. CXIX. v. 18.

I. Connoître l'existence de Dieu, connoître les adorables perfections de Dieu, connoître la volonté de Dieu, ce sont là, M. F., les connaissances préliminaires qui sont supposées dans notre texte. *Il faut*, dit St. Paul, *que celui qui veut aller à Dieu, (b) croie premièrement que Dieu existe.* Et pour cela, il n'est pas besoin d'avoir fondé les abîmes & les profondeurs de la métaphysique, ni calculé ces démonstrations abstraites, qui sont inaccessibles au commun des hommes. Il suffit d'avoir fixé des regards attentifs sur le beau spectacle de la nature ; d'en avoir apperçu l'ordre, l'harmonie, la constance, la perpétuité, & d'y avoir contemplé *les choses invisibles de Dieu, sa puissance éternelle & sa divinité, qui se voyent comme à l'œil dans ses ouvrages. (c)*

Il faut ensuite des idées saines & raisonnables des augustes perfections de Dieu. L'auditeur de la Parole, doit avoir compris que Dieu est le seul éternel, le seul infini, le seul tout-puissant, le seul tout-sage, le seul voyant. Mais ce sont sur-tout ses perfections morales, la sainteté, la justice, la véracité, la fidéli-

(b) Heb. XI. v. 6.

(c) Rom. I. v. 20.

té, la bonté, sur lesquelles il est nécessaire d'être éclairé jusqu'à un certain point, & sur lesquelles on doit chercher des lumières plus abondantes dans une doctrine émanée d'en-haut.

Il faut enfin connoître la volonté de Dieu. Que de principes renfermés dans ce seul mot ! Un être sage, un être tout-puissant, un Dieu tout bon, n'a point formé les hommes, pour être les jouets de leurs caprices, & pour ramper sur la terre, au gré de leurs passions effrénées ! Certainement, oui, certainement il a sur nous des vues plus dignes de lui. L'excellence de notre ame & de ses facultés est le témoignage convaincant de la sublimité de notre destination. Le créateur a gravé son droit immuable dans tous les replis de nos cœurs. Notre conscience est le meilleur de tous les casuistes ; si sa voix céleste se fait entendre, si lorsqu'il le faut, elle tonne avec empire au fond de notre ame, c'est pour que nous obéissions à ses ordres. Sommes-nous vertueux ? Elle nous inonde des plus douces consolations. Sommes-nous coupables ? elle enfonce le poignard dans notre sein. C'est pour nous apprendre que Dieu exige de nous de faire le bien, & d'éviter le mal. Et



d'ailleurs combien de vérités morales la faise raison n'a-t-elle pas découvertes aux sages du paganisme , même au milieu des ténèbres épaissees qui les enveloppoient.

Cependant outre ces moyens naturels de nous manifester sa volonté , Dieu est encore revêtu du pouvoir éminent de nous intimier ses ordres par des voies extraordinaires. Maître , arbitre , souverain moteur des esprits , il les tient dans sa main , & peut les éclairer , les instruire , les diriger de diverses manières. Il a formé nos ames , & il peut leur offrir les choses qu'il veut , avec tant de force & de clarté qu'elles ne peuvent douter que c'est Dieu qui les leur offre. Mais dès qu'il daigne le faire , il le fait nécessairement en Dieu. Sa volonté révélée réunit tous les caractères de son origine , elle porte en tout l'empreinte de son auteur. Elle est sainte comme lui , juste comme lui , pure comme lui , parfaite comme lui ; & c'est sous ce beau point de vue , qu'il convient de contempler la volonté suprême , pour reconnoître si Jesus-Christ en a été l'interprete & l'organe , ou s'il n'a été qu'un docteur de mensonge. Telles sont les dispositions d'esprit supposées dans notre texte ; & voici celles du cœur.

II^e. *Si quelqu'un veut faire la volonté de*

Dieu. C'est-à-dire s'il le veut sincérement , s'il le veut sans restriction , s'il le veut fermement. Ce sont là les caractères essentiels de l'obéissance que nous devons à Dieu. Mais envisageons aujourd'hui la même vérité dans un sens moins vague , & mieux assorti à notre but. La volonté de Dieu , relativement à nous , embrasse deux espèces de loix ; ce sont des vérités à croire , & des devoirs à pratiquer. Or de-là deux dispositions essentielles , un cœur docile , un cœur décidé à vouer au Très-haut une obéissance parfaite.

Premièrement un cœur docile. Qui de nous , M. F. , ignore la fatale influence des préjugés ? Dès qu'on s'est familiarisé avec certaines opinions , on se persuade que c'est là l'unique sentier de la sagesse , le centre de la lumiere , & qu'on ne peut s'en écarter , sans se précipiter dans les ténèbres. Plus on se pique d'aimer la vérité ; & plus les plaies que ces préjugés ont faites au cœur , lui sont précieuses , & plus même il craint d'en guérir. Dès-lors il possède l'art funeste de pallier tous les sophismes ; dès-lors les preuves les plus concluantes sont pour lui sans énergie & sans force.

Qu'est-ce donc à cet égard , que *vouloir faire la volonté de Dieu* ? C'est être docile à

sa voix ; c'est consentir à lui sacrifier tous ses préjugés, même les plus chéris, même ceux qu'on regardoit comme sacrés, & qu'on avoit pour ainsi dire fucés avec le lait. Et voici le seul langage d'un cœur ainsi disposé. *Parle (d) Seigneur, ton serviteur t'écoute.* *Parle,* Dieu infaillible ! le plus noble usage que je puise faire de ma raison, est de la soumettre à la direction de celui qui voit tout, qui m'aime, & qui ne peut me tromper. *Parle* toi-même ! Hélas sans toi les plus sages des hommes ne sont que des maîtres infideles, des aveugles qui conduisent d'autres aveugles. (e) Ce n'est pas de leur bouche que peut émaner la divine religion. *Parle,* non pour m'expliquer les profondeurs ineffables de tes pensées & de tes voies ; non pour me dévoiler ces choses cachées qui ne sont que pour toi ; mais daigne m'apprendre ce que je dois favorir & croire pour être sauvé. Je me courbe, je m'anéantis devant ton intelligence suprême, je l'adore ; & désormais je ne veux plus voir que par tes yeux. *Me voici,* ô mon Dieu ! pour entendre ta volonté & pour la faire. (f)

(d) I. Sam. III. v. 10.

(e) Math. XV. v. 14.

(f) Héb. X. v. 5.

Aussi ai-je ajouté en second lieu, un cœur qui voue à Dieu une obéissance parfaite. Ce qui emporte encore le sacrifice de toutes ses passions dérégées, de toutes ses habitudes vicieuses. Je le fais, M. F., la parole de Dieu met tout en œuvre, pour nous attacher à la vertu. Rien de plus touchant, de plus noble que les sentimens qu'elle tend à nous inspirer. Ce n'est que justice, qu'équité, que candeur, que charité, que bienfaisance, qu'humanité. Rien de plus effrayant, de plus atterrant que ses menaces, que les tonnerres qu'elle fait gronder sur les coupables ; rien de plus magnifique, de plus attrayant que les récompenses qu'elle étale à nos yeux. Ce sont des plaisirs purs sur la terre ; ce sont pour l'éternité les cieux avec toute leur pompe. En un mot, l'évangile est la loi parfaite. Mais je fais aussi, & la plus triste expérience le confirme tous les jours, que tout cela n'a point de force contre les passions. Avec elles, on a des yeux pour ne point voir ; on a des oreilles pour ne point entendre ; on a un cœur pour ne point sentir ce qui les contrarie ; on n'écoute la vérité que pour la combattre. Plus sa lumiere est éclatante, plus elle gêne, plus elle importune. On redouble ses efforts pour l'étein-

dre. Un cœur gâté , un cœur corrompu ne peut découvrir la beauté, l'excellence, la divinité de l'évangile. *L'homme animal ne comprend point les choses qui sont de l'esprit de Dieu. Elles lui paroissent une folie. Et voici, s'écrie Jésus-Christ, le sujet , le terrible sujet de la condamnation ; c'est que la lumiere est venue au monde , & que les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumiere , parce que leurs œuvres étoient mauvaises. Car quiconque s'adonne à des choses mauvaises , hait la lumiere. (g)*

Ainsi donc , le véritable auditeur de la loi , doit à Dieu le sacrifice de ses penchans & de ses habitudes déréglementées. S'il balance à le faire , c'est un cœur double qui ne veut pas en effet faire la volonté de Dieu. Pour commencer à l'accomplir , il faut s'armer du fer & du feu , il faut couper , arracher , brûler ses plaies jusqu'au vif. Il faut offrir & immoler la victime toute entière. Un Abraham part au premier ordre , il étend ses bras paternels jusqu'au cet Isaac , l'unique objet de son amour. Des disciples quittent tout , & le quittent sur le champ , dès que le Seigneur leur dit : *suivez-moi !* Un Corneille dit à

(g) Jean. III. v. 19.

Pierre : *Or maintenant nous sommes tous présens devant Dieu pour entendre tout ce que Dieu t'a commandé de nous dire : (h)* Pesons bien ces expressions ; tout ce que Dieu a commandé. Point de restrictions , point de correctifs , point de vaines objections , point de réserve , point de tristesse , lorsque pour se sauver , Dieu ordonne de vendre ses biens , de les donner aux pauvres , de couper le bras , d'arracher l'œil qui scandalisent. Je le répète , ce n'est qu'avec ces dispositions qu'on veut , en effet , faire la volonté de Dieu.

Qu'on nous donne donc un auditeur convaincu de l'existence de Dieu ; un auditeur éclairé sur la nature & sur les perfections morales de Dieu ; un auditeur qui ait compris ce que Dieu peut & doit exiger de nous & qui soit fermement disposé au sacrifice de tous ses préjugés , & au sacrifice plus difficile encore des idoles de son cœur ! Qu'on l'amène dans nos temples ; qu'on l'instruise des merveilles de la loi ; & bientôt il embrassera ces autels avec ardeur ; bientôt il s'écriera : (i) *Je crois , Seigneur , aide-moi dans mon incrédulité.* C'est ce qui nous reste à établir.

(h) Act. X. v. 33.

(i) Marc IX. v. 24.

S E C O N D E P A R T I E.

La doctrine de Jesus-Christ n'est point cet assemblage d'opinions & de systèmes humains, qui ne servent si souvent qu'à la défigurer & à la rendre méconnoissable. Ce n'est point la doctrine des hommes ; mais c'est l'évangile lu, étudié & médité dans l'évangile même. Or c'est de la divinité de cette doctrine dont il est question dans notre texte. *Si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu, il connoîtra si ma doctrine vient de Dieu, ou si je parle de mon chef.* Et comment le connoîtra-t-il ? avec facilité, avec certitude, avec efficace.

1^o. Facilité de cette connaissance. Elle se prouve par la nature même des vérités de l'évangile. Les dogmes fondamentaux, les dogmes essentiels au salut, y sont à la portée des esprits les plus bornés. L'existence d'un Dieu Créateur, ses divins attributs, la nature du culte qu'il exige de nous, les tendres soins de sa providence, le but de l'envoi du Sauveur, les inestimables effets de son oblation, le jugement universel, un paradis, un enfer; tous les faits historiques qui servent comme de base à ces dogmes, tout cela n'est-il-pas appuyé dans l'évangile sur des preuves

claires, lumineuses, & pour ainsi dire palpables ? Et sur-tout la partie morale de la religion, la partie pratique, les diverses classes de nos devoirs n'y sont-elles pas placées dans un lieu si éminent, accompagnées de tant d'évidence qu'il fandroit n'avoir aucune étincelle de raison, pour ne pas les y voir d'une vue nette & distincte. Ah ! si par une admirable dispensation de la providence, les génies les plus transcendans y découvrent sans cesse de nouvelles merveilles, & ce que St. Paul nomme une *viande solide*, les hommes les moins cultivés n'y ont-ils pas en tout tems & sans effort un lait salutaire, & qui suffit pour les nourrir ?

Et c'est ici, M. F., où j'en appelle hautement à l'expérience. Repondez, ames sincères, coeurs droits & intègres ; repondez citoyens de tout ordre, avez-vous jamais lu l'évangile avec les dispositions nécessaires sans y puiser des lumières & des consolations. Placés dans la prospérité, ne vous a-t-il pas appris à être modérés ; à ne pas vous attacher aux choses visibles qui ne sont que pour un tems ; mais aux iuvisibles qui sont éternelles ? (1)

(1) I. Cor. IV. v. 18.

Abbreviés du fiel des amertumes , ne vous a-t-il pas enseigné & inspiré la patience , & l'humble résignation ? N'a-t-il pas tari vos larmes ? ne vous a-t-il pas fait retrouver un tendre pere , dans celui-là même dont la main vous frappoit ? Entraînés par les amores de la jeunesse & du plaisir , (m) ne vous a-t-il pas rappelé que *le monde passé avec sa figure* ? Que *le tout de l'homme est de craindre Dieu* & (n) de garder ses commandemens ? Peres , meres , enfans , époux , épouses , maîtres , domestiques , négociants , ouvriers , jeunes & vieux , pasteurs , brebis , souverains & sujets ! Ah ! n'y trouvons - nous pas sans difficulté nos obligations respectives en caractères de feu , en traits de lumières ; & tient-il donc à l'évangile , si nous ne remplissons pas le rôle dont Dieu nous a chargé sur la terre ; tient-il à lui , si la société n'est pas aussi aimable , aussi heureuse qu'elle devroit l'être , si elle n'est pas un paradis anticipé ? Ainsi donc se vérifient ces consolantes déclarations de l'écriture , que *les secrets de l'Éternel sont pour ceux qui le craignent* ; que

(m) I. Cor. VII. v. 31.

(n) Colos. XII. v. 15.

la loi de l'Éternel restaure l'âme ; qu'elle donne de l'intelligence aux simples ? Ainsi se vérifie l'importante maxime de notre texte.

Et ce qui doitachever la conviction , ce sont les dispositions même du vrai disciple de Jésus-Christ. Il ne trouve dans sa parole que des vérités conformes à la saine raison , des vérités que la voix de sa conscience atteste & ratifie , de concert avec la voix auguste de la révélation ; il n'y trouve que la réfutation de ses anciens préjugés ; que la décision de ses doutes , que la solution de ses difficultés , qu'un chemin sûr , que les sentiers de la vie , après lesquels il soupiroit. Ah ! qu'il en coûte peu pour croire ce que le cœur desire ! Disons mieux encore , avec quelle promptitude , avec quel ravissement cet heureux disciple acquiesce aux ordres de son maître , en embrasse les promesses , se range sous ses drapeaux , *Seigneur , s'écrie-t-il , (o) Seigneur , que veux-tu que je fasse ? tu es la voie , la vérité , la vie ? Sanctifie-moi par ta vérité ; ta parole est la vérité.* (p)

Je le déclare enfin , les choses obscures que Dieu a laissées dans cette parole , ajou-

(o) Act. IX. v. 6.

(p) Jean XVII. v. 17.

tent à la facilité d'en reconnoître la Divinité. L'auditeur sage , mesure la foiblesse & les bornes de son entendement ; il les place à côté de ces mystères , dont il ne peut atteindre le fond ; objets immenses dont l'infinité l'absorbe & le confond ; mais dont l'incompréhensibilité même lui démontre la grandeur & la majesté du *Dieu* - *Fort qui se cache*. Il se dit à lui-même , comme Manoah disoit à sa femme après une vision mystérieuse ; *certainement nous avons vu Dieu*. (q)

II^o. Certitude de cette connoissance : ici M. F. on n'est embarrassé que dans le choix des preuves. Combien , par exemple , n'en fournissent pas ces vertus éminentes dont Jesus - Christ nous a laissé le modele & dans sa vie & dans sa mort ! oui , c'est ainsi que devoit nous instruire l'Oint du Seigneur , envoyé pour briser les fers des captifs. Combien encore dans cette chaîne immense , dans ce concours de faits extraordinaires ? La religion toujours uniforme depuis le berceau du monde , toujours la même ; Jesus - Christ attendu ou donné , toujours l'espérance , toujours la consolation , toujours le salut des enfants

(q) Jug. XIII. v. 22.

fans de Dieu ! les types de la loi vérifiés , ses ombres réalisées , ses oracles accomplis , les aveugles éclairés , les malades guéris ; & la vue du Seigneur lui-même qui sort victorieux du tombeau , qui monte au ciel , le sceau de la Divinité déposé entre les mains des hérauts de son évangile , l'univers qui change de face par le ministère de ces pauvres pêcheurs , de ces vases de terre ; la rapidité & la perpétuité de leurs triomphes ; & que faut-il donc davantage pour déceler la vertu toute-puissante de celui qui a assigné un pavillon au soleil , étendu le firmament comme une courtine , fixé la terre sur ses pilotis ? que faut-il davantage pour faire conclure que le Très-Haut est dans la grace comme dans la nature , *grand en conseil , abondant en moyens* , & que ses œuvres ne sont qu'à lui.

Mais enfin n'insistons point aujourd'hui sur ces démonstrations ; quelque décisives qu'elles soient : Jesus - Christ dans notre texte ne présente à ses auditeurs que les caractères internes de sa doctrine ; n'ouvrions que cette source ; elle est assez féconde.

Le disciple de Jesus - Christ se dit à lui-même ; une doctrine qui vient de Dieu , doit me donner des idées plus justes , plus subli-

mes , plus épurées de la nature & des perfections morales de Dieu : or , sous quels traits l'évangile me peint - il ce grand Etre ? Essentiellement attaché à l'ordre , n'éprouvant aucune de ces saillies turbulentes , ni de ces passions ; sources empoisonnées de nos erreurs , de nos crimes & de nos misères ; saint & possédant toutes les vertus dans un degré infini , juste & ne pouvant pervertir le droit , bon & tendre pere de ses créatures , envers lesquelles il ne se laisse jamais sans témoignage , abondant en gratuité , *ne brisant point le roseau froissé , n'éteignant point le lumignon qui fume encore ;* fidèle & ne changeant jamais ce qui est sorti de ses levres , & ne pouvant se faire un jeu de nos erreurs ; tel est le Dieu que J. C. me prêche , que son évangile m'annonce. Ah ! ce ne sont point là les divinités monstrueuses du paganisme ; ce n'est point là le dieu auquel l'idolâtrie érige des temples , & dont la superstition ensanglante les autels ; mais voilà le Dieu que mon cœur altéré cherchoit , voilà l'auguste tableau de l'Etre Créateur ; voilà mon Pere & mon tout ; mon ame émue , pénétrée , convaincue ne balance plus à lui rendre hommage. *Au Roi des siecles immortel , invisible : à Dieu seul sage & seul*

bon , soit honneur & gloire , soit empire & magnificence. (r)

Le disciple de Jesus - Christ se dit - il à lui-même : une religion que Dieu donne à l'homme doit m'éclairer sur mon origine , sur ma nature , sur mes espérances , sur mes devoirs , sur ma destination. Or , M. F. , où trouvera - t - il à tous ces égards , sinon dans l'évangile , un système lié , un système satisfaisant , un système complet ? Son origine ? l'évangile lui apprend que comme le reste de l'univers , il est l'ouvrage de Dieu , que l'homme est sorti de ses mains bienfaisantes ! sa nature ? l'évangile lui confirme qu'il a un corps tiré de la poudre , & une ame ornée des plus excellentes facultés. Les énigmes de cette nature ? tant de bassesse avec tant de grandeur , des idées si nobles , avec des passions si rampantes ; tant d'attraits pour la vertu avec des penchans si dépravés ; un désir inné du bonheur avec des misères toujours renaissantes , avec la cruelle mort ! L'évangile lui apprend ce que tous les philosophes ont vainement tenté de découvrir , que l'homme créé à l'image de Dieu est déchu de sa dignité

(r) I. Tim. I. v. 17 p. 222 de l'édition de 1715.

primitive en perdant son innocence ; que dès lors ce déluge de maux a inondé la terre , & que dès - lors la mort est entrée dans le monde. Et ici il comprend ce que c'est que la religion de Christ , savoir une économie de réconciliation , une économie de grâce ; un remède donné à l'homme malade. Sa destination ? L'évangile lui répond qu'il a deux périodes à remplir , celui du tems & celui de l'éternité ; le période du tems pendant lequel il est étranger & voyageur & qui finit lorsqu'il rend à la poudre son corps tiré de la poudre ; le période de l'éternité qui commence à la mort , lorsque son ame immortelle retourne à Dieu qui l'a donnée. Or voilà ce que la vaste étendue de ses désirs , ce que le vœu de son cœur , ce que le consentement des nations , ce que la vertu gémissant & le vice triomphant sur la terre , ce que l'idée de Dieu & de ses adorables perfections lui rendoient déjà vraisemblable , & lui faisoient du moins desirer ; mais ce que Dieu seul pouvoit lui garantir , & ce qu'il lui a certifié dans son évangile (doctrine toute fondée sur la vie éternelle , & où tout aboutit à la vie éternelle. Ses devoirs sur la terre ? L'évangile lui indique dans le plus grand détail , ce qu'il doit à Dieu ; ce qu'il doit à son pro-

chain ; ce qu'il se doit à lui-même ! Il lui fournit des motifs innombrables , & des exemples propres à le guider dans la carrière. *Vis* , lui dit-il *au milieu du présent siècle dans la sainteté, dans la justice & dans la tempérance* (s) ton cœur sera un festin continual , & tu semeras ton fruit en paix. Ses glorieuses espérances ? L'évangile lui crie qu'il ne quittera cette vallée de larmes , que pour s'envoler dans les parvis de l'Éternel , & régner avec Dieu au siècle des siècles. Le sang de Christ versé pour ses offensés , lui *crie de meilleures choses que celui d'Abel*. Son sacrifice accepté lui a ouvert les cieux ; & l'Éternel tient déjà dans ses mains la couronne qu'il lui réserve.

O ! que de sublimité , que de majesté , que de grandeur ! quel océan de gratuité & d'amour ! De quelque côté qu'on se tourne , Dieu se présente par-tout dans l'évangile. C'est Dieu qui crée l'homme ; c'est Dieu qui console l'homme coupable ; qui lui destine un Rédempteur ; c'est Dieu qui prépare ce grand ouvrage , qui fait tout servir à son exécution. C'est Dieu qui envoie son Fils ; c'est Dieu qui par le ministère de ce Fils bien-aimé , donne à l'homme la doctrine de vie. C'est Dieu qui

(s) Tit. II. v. 12.

selon l'expression d'un prophète *remue le ciel & la terre, la mer & le sec*, pour établir cette religion. C'est Dieu qui régénère l'homme ; & à qui l'homme régénéré doit consacrer ses pensées, ses paroles, ses actions. C'est Dieu qui veut glorifier l'homme, le rendre participant de sa nature, & qui veut être d'éternité en éternité le souverain bien de l'homme. Ah de grace ! M. F. ; M. T. C. F. , comment en contemplant tant de merveilles, tant de miséricorde, tant d'amour ne verroit-on pas sans nuages le Dieu qui est *charité* ? Comment ne reconnoîtroit-on pas la divinité d'une religion qui n'a pu procéder que de lui, & où tout conduit à lui ?

III°. Il me reste encore un mot à dire sur l'efficace de cette connoissance. Dès que l'homme a fait de son côté tout ce qu'il pouvoit faire, Dieu agit à son tour ; il ouvre à son tour les inépuisables trésors de ses graces. Il envoie les secours puissans de son esprit ; il le répand dans le cœur du disciple fidèle : son invisible main y écrit sa loi ; elle y imprime son sceau ; il lui donne libéralement la sagesse dont il a besoin ; il vient même établir sa demeure chez lui. Et alors la parole n'est plus la lettre qui tue ; mais l'esprit qui vivifie ; alors il n'y a plus de doutes, plus d'incerti-

tudes, plus d'anxiété. Alors Christ ôte le voile ; il l'abolit. Alors l'auditeur convaincu contemple comme dans un miroir la gloire du Seigneur à face découverte. (t) Il est transformé en la même image de gloire en gloire, comme par l'esprit du Seigneur. On diroit que son ame a déjà brisé une partie de ses entraves. Elle s'élançe avec transport dans une région de clarités resplendissantes. Oh ! combien de mous fortunés il passe dans cette union, dans ce commerce intime avec son Dieu ! il savoure à longs traits la consolation des écritures, & son cœur brûlant au-dedans de lui éprouve mille sentimens qu'on ne peut ni définir ni goûter ailleurs, & que jamais les sciences humaines ne peuvent procurer, malgré toute leur enflure. Ici l'éternité, l'immensité, la majesté, la toute-puissance de Dieu le ravissent en admiration ; là sa véracité, sa fidélité, son infallibilité le remplissent de la confiance la plus ferme. Eternel, lui dit-il dans l'effusion de son cœur : *tu fais toutes choses* ; *tout est nud*, *tout est découvert en ta présence*. *Toutes tes paroles sont oui & amen*. Ici c'est la sainteté du Très-haut, & il unit sa voix à cel-

(t) H. Cor. III. v. 18.

les de ces millions de Séraphins , qui se crient l'un à l'autre jour & nuit : saint , saint , saint est l'Eternel des armées. Là c'est sa bonté , ce sont ses bienfaits ; c'est la profusion de ses dons dans la nature ; c'est le torrent de ses gratuités dans l'ordre de la grace ; & son ame en est rassasiée comme de moëlle & de graisse. Ailleurs c'est la charité de Christ qui l'entreint & l'enferre ; c'est la douceur de son joug ; c'est la paix , l'ineffable paix de Dieu dont il jouit ; c'est l'exemption de toutes ces frayeurs accablantes qui le travaillaient autrefois , & qui travaillent tôt ou tard quiconque est sans Dieu & sans espérance dans ce monde. C'est le calme profond , la sérénité de sa conscience ; c'est le témoignage intérieur de l'esprit ; l'ondction vivifiante de la grace ; l'attente d'une bonne mort ; c'est la perspective ravissante de l'immortalité ; la vue anticipée du ciel. Ah ! quels objets ! il ne peut s'en occuper , sans que son cœur & sa chair ne tressaillent après le Dieu fort. Et c'est ainsi qu'il connoît par la plus douce expérience l'œuvre de Dieu. Ce ne sont plus que des actes de foi , que des élans & des saillies de cœur , que des épanchemens d'amour ! *Approcher de Dieu* , s'écrie-t-il , c'est tout mon bien. Oui maintenant je crois ; maintenant j'espere ; maintenant je

gémis d'être enfermé dans cette tente de boue , je soupire après ma délivrance , j'attends de nouveaux cieux ; maintenant je fais à qui j'ai cru , & qu'il est tout-puissant pour garder mon dépôt. Si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu , c'est ainsi qu'il se convaincra de la divinité de l'évangile.

APPLICATION.

Quel moyen , M.F. , Jesus-Christ vient de nous indiquer , pour juger de la vérité de sa mission ? Il ne dit pas , si quelqu'un a des talents rares & bien cultivés ; si quelqu'un aime la gloire , les richesses , les plaisirs , la volupté , qu'il vienne à moi ; mais il dit si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu ! mais encore de quel Dieu ? du Dieu qui est vérité ; du Dieu dont les yeux sont trop purs pour voir le mal ; du Dieu qui fonde les cœurs & les reins ; du Dieu qui ne peut souffrir ni la fraude , ni l'hypocrisie , ni le mensonge , & qui a déjà frappé de ses anathèmes , qui a déjà maudit ceux qui les commettent. Ah ! si à des traits si marqués , si à des caractères si tranchans , on ne reconnoît pas l'envoyé de Dieu ; si l'on traite encore de faux prophete celui qui déclare une guerre ouverte à la fé-

duction & au prestige , c'est qu'on ne veut pas être convaincu. C'est ma première conséquence.

Une seconde qui n'est pas moins importante , c'est qu'on ne doit pas s'étonner de l'incrédulité des juifs ni de ce que cet envoyé de Dieu ait tous les jours étendu presque sans succès les bras vers ce peuple rebelle & contredisant. Ce peuple avoit des passions ; il attendoit un Messie conquérant , il prenoit à la lettre les expressions qu'empruntoient les prophètes des royaumes du monde , pour peindre la gloire & la douceur spirituelles du regne du Messie : cette explication flattoit son orgueil , il s'étoit persuadé que la loi de Moïse dureroit éternellement ; qu'au lieu de l'abolir , le Messie ne viendroit que pour en rehausser l'éclat ; & que même il autoriseroit ses vaines traditions. Préoccupés par ces fausses idées , les juifs étoient moins frappés des miracles qu'opéroit Jésus-Christ , que scandalisés de voir ses disciples froisser des épics un jour de sabath. Et d'ailleurs ils étoient eux & leurs chefs prostitués à une foule de passions. L'avarice , l'avidité excessive pour les richesses , le faux zèle , l'hypocrisie , la fierté , l'orgueil , la dureté du cœur , & tant d'autres vices qui leur sont reprochés dans l'évan-

gile , c'étoient là autant de nuages épais qui leur interceptoient les rayons de sa gloire. Ils n'ont pas cru , parce qu'ils ne vouloient pas faire la volonté de Dieu.

Ce qui a été sera , nous dit le sage : ce qui est arrivé , arrive ; il n'y a rien de nouveau sous le soleil ; (u) Il y a eu des incrédulés parmi les juifs , il y en a eu dans tous les âges depuis les juifs : il y en a dans notre siècle ; & ce n'est point une chose inouïe que les hommes résistent avec acharnement aux motifs les plus touchans , aux intérêts les plus chers. C'est ma dernière conséquence. Les mêmes causes produisent les mêmes effets. On a des préjugés ; on a des passions & on refuse d'en faire le sacrifice. La docilité du croyant paraît à ces prétendus sages une stupide crédulité , ou une faiblesse d'âme. Ils veulent passer pour des génies supérieurs , & s'affranchir des erreurs humaines , au lieu , disent-ils , de ramper comme le vulgaire. Le plus grand nombre se fait un système de cupidité ; le plus grand nombre veut être impunément avare , vindicatif , ambitieux , voluptueux. Or la religion choque ouvertement ces préjugés , elle attaque ces passions , elle renverse

(u) Ecclés. II. v. 9.

ce système ; il faut donc rejeter cette religion , il faut donc fermer les yeux à la lumière.

Et nous , M. F. , sommes-nous des auditeurs convaincus ? notre esprit est éclairé , je le veux ; quoiqu'hélas ! malgré tant de culture & tant de soins , il n'en est encore que trop qui n'ont que des idées vagues & superficielles de l'évangile , qui en connoissent à peine l'écorce ! mais nos cœurs sont-ils bien disposés ? avons-nous sacrifié à Dieu nos préjugés ! ne cherchons-nous point à plier , à courber l'évangile au gré de nos opinions ? ne formons-nous jamais d'objections tantôt sur une vérité qui nous effraye , & tantôt sur un dogme qui nous paroît dur ? avons-nous sacrifié nos passions ? ô ! si nos cœurs se voyoient à découvert comme nos visages , que de sujets de condamnation s'offriroient à nos esprits. L'un vient dans le temple avec ses spéculations , avec ses plans de fortune ; l'autre avec son ambition & sa fierté ; l'un y vient avec ses désirs de vengeance ; & l'autre avec l'envie qui le ronge. Qui , jusques dans l'enceinte des autels on pense à la parure , & au faste ; on s'occupe de ce cercle de plaisirs sans cesse renouvelés , & peut-être de ses intrigues & de ses dissolutions. O foi ! ô vertu !

ô piété ! ô espérances du chrétien ! ô sublimes objets de la religion ! trouveriez-vous donc au milieu de nous des ames insensibles , des cœurs de glace ?

Grand Dieu ! déploie ta vertu toute-puissante sur tes enfans ! brise toutes nos idoles ! affermis les gens de bien ! fortifie les fidèles ! mais enfin éclaire les aveugles ; guéris les malades ; vivifies ces os desséchés , ces membres secs ; ranime ces cadavres ; ressuscites ces morts. Parle à nos esprits & les éclaire ; parle à nos cœurs , & inclines-les à tes témoignages : ô ! puissions nous par ta grace vivre & mourir au sein de cette religion précieuse que nous tenons de toi ! ô ! puisse-t-elle être dans le tems notre consolation , notre ressource , & dans l'éternité notre couronne , & notre gloire ! *Amen.*



SERMON LVII.

Pour le XI Dimanche après la Pentecôte.

LA NATURE DU ZELE.

Soyez fervens d'esprit.

Rom. XII. v. 11.

EN expliquant les paroles que je viens de vous lire par celles qui les précédent, on peut les entendre de cette ardeur avec laquelle nous devons nous porter à tous les devoirs de la charité. *Que votre charité soit sincère*, dit notre apôtre : *animés par la charité fraternelle, aimez-vous mutuellement, vous prévenant les uns les autres par honneur; ne soyez point paresseux à vous employer pour autrui, étant fervens d'esprit.* En les joignant au contraire avec celles qui les suivent, la

ferveur d'esprit pourroit se restreindre au zèle pour le service de Dieu, ou si l'on veut à ce que l'Ecriture nomme *le zèle de la maison de Dieu. Soyez fervens d'esprit, servant le Seigneur.*

Ces deux sens sont sans doute très-beaux; ils nous ouvrent l'un & l'autre une source féconde d'instructions, & sont même-étroitement liés; mais il en est un troisième plus général encore, qui sous le titre de ferveur d'esprit embrasse la pratique de tous les devoirs que la religion nous prescrit, & toutes les obligations morales qui résultent de nos diverses relations; & c'est sous ce point de vue que nous allons l'envisager. Il n'en est point de plus intéressant.

Recherchons donc la nature du zèle, traçons-en les caractères essentiels, en le considérant successivement & dans ses principes, & dans ses effets. Ce sera là tout le sujet de notre première méditation. Dans la suivante, nous établirons la nécessité du zèle, & nous indiquerons les moyens d'être *fervent desprit.*

Eternel; ô toi qui tiens nos coeurs dans ta main, échauffe-les, embrases-les des saintes ardeurs du zèle le plus pur. Seigneur, qui nous as ouvert & tracé la lice, fais par ta grâce que nous y poursuivions constamment

la route qui nous est proposée (a) ; fais que nous y courions de maniere, que nous remportions le prix ! (b) Amen.

PREMIERE PARTIE.

Le terme de zèle est vague, il est figuré. Nos livres sacrés s'en servent pour désigner tantôt la jalouſie, tantôt l'envie, ou l'indignation, ou l'amertume du cœur, ou même l'hypocrisie. Qui dit zèle en général suppose de l'affection, de l'activité, des mouvements, des efforts, de la véhémence ; & qui dit zèle pour les biens spirituels & célestes, zèle religieux, parle de ce que la foi a de plus ardent ; d'une contention qui se répand dans toutes les actions d'un fidèle, qui les vivifie, qui les ennoblit ; d'un feu brûlant qui le consume. Ce feu s'allume comme l'éclair, s'ouvre le passage, & s'élance vers l'objet qui l'a fait naître. Lisez les traits du zèle d'un Phinées, d'un Moysé, d'un St. Pierre, & vous y appercevrez ce désir bouillant qui saisit l'occasion dès qu'elle se présente, & qui la saisit sans délibérer. On l'a dit, & c'est une maxime

(a) Héb. XII. v. 1.

(b) I. Cor. IX. v. 24.

incon-

incontestable ; ce que la chaleur naturelle est par rapport à notre corps, le zèle l'est par rapport à la piété. Sans lui, elle est languissante & glacée ; elle est morte.

Ainsi, M. F., être fervent d'esprit, c'est éprouver au-dedans de soi des mouvements empêtrés, une vive ardeur pour tout ce qui peut contribuer à la gloire de Dieu, pour tout ce qui peut étendre son règne ; c'est saisir avec avidité & sans délai toutes les occasions de le faire connoître, de confondre ses ennemis, de faire triompher sa cause, d'amener le prochain à lui par toutes sortes de bons offices, & de voyes légitimes ; c'est enfin travailler sans relâche à son propre salut, & marcher à grands pas dans la carrière de la sanctification.

Mais c'est ici où le vice n'emprunte que trop souvent les couleurs, & même les nuances de la vertu ; où l'on se glorifie d'une vaine apparence, d'un fantôme de ferveur ; où l'on aime enfin à se repaître d'illusions dont les fuites sont effrayantes. Ne nous bornons donc pas à cette notion de la nature du zèle, entrons dans un plus grand détail, & recherchons en - premièrement les caractères essentiels dans ses principes ; c'est-à-dire dans les sources dont il doit découler. Or ces sour-

Tome V.

T

ces font l'esprit & le cœur; un esprit rempli d'intelligence, un cœur droit, humble, désintéressé, juste & saint, en un mot un cœur chrétien; & de-là les deux premiers caractères du zèle, qu'il soit éclairé; qu'il soit pur & sincère.

I. Et d'abord qu'est ce qu'un zèle éclairé? peut-il être fondé sur des opinions flottantes, sur les vains préjugés des hommes? peut-il l'être sur certains systèmes chéris, qu'on adopte, ou parce que le plus grand nombre les admet, ou parce que ce sont ceux de quelques prétendus sages, ou par une suite de l'éducation qu'on a reçue, ou par tempérament, par amour propre, ou enfin par quelque intérêt temporel? Ah! ce sont-là des sources impures; tout ce qui en sort, est empoisonné. Le zèle pour être éclairé, doit être fondé sur les plus pures lumières de la raison, & mieux encore sur celles de la révélation.

Oh, combien de travers & d'illusions à ce premier égard parmi les hommes? Le juif n'est fervent que pour ses traditions, pour ses cérémonies & ses aspersions, que pour l'écorce de la loi. Il se rassure en disant: (c) c'est ici le temple de l'Éternel, le temple

(c) Jérém. VII. v. 4.

de l'Éternel. Le zèle du pharisien n'étoit qu'entêtement, orgueil, hypocrisie, prétention; c'étoit un aveugle qui conduisoit d'autres aveugles. Le zèle du superstitieux est le plus terrible fléau du genre humain. Il lui sert d'excuse pour persécuter ses semblables; & pour donner des fers à l'humanité. Saul lui-même s'applaudissoit de ne respirer que menaces & carnage, (d) contre les disciples de J. C., & avant qu'il eût été terrassé & éclairé dans le chemin de Damas, il croyoit rendre service à Dieu en persécutant hommes & femmes, en les faisant jeter dans de noires prisons. Et n'est-ce pas souvent ainsi, qu'animés d'un zèle aveugle, nous haïssons ce que nous devrions aimer, nous condamnons ce qu'il faudroit approuver? combien de voies qui nous paroissent droites, mais dont les issues sont la mort? (e) Ah! disoit St. Paul en parlant des Hébreux (f) je leur renseigne qu'ils ont du zèle pour Dieu; mais c'est un zèle sans connoissance.

Voulons-nous donc savoir, si le zèle qui nous fait agir, est véritable ou s'il est

(d) Act. IX.

(e) Proverb. XIV. v. 22.

(f) Rom. X. v. 2.

faux, (& quelle connoissance plus importante que celle-là ?) allons à la loi & au témoignage, nous répond Esaïe : allons à Moïse & aux prophètes nous dit l'évangile ; j'ajoute, allons à J. C. & à ses apôtres. La parole de Dieu, telle est la colonne salutaire qui doit guider l'Israël selon l'esprit, au travers des préjugés, des opinions & des erreurs humaines. Cette parole est la vérité. Dans tout ce qui la contredit, il n'y a certainement point de lumière. *Quiconque ne parle pas selon cette parole-ci, [g]* dit le prophète que je viens de citer, *il n'y aura point de lumière pour lui* ; il ne peut y avoir que ténèbres, aveuglement. Suivez donc les démarches de ceux qui sont fervens d'esprit, & tous leurs sentiers vous paroîtront toujours des sentiers de lumière, [h] dont l'éclat s'augmente jusqu'à ce que le jour soit en sa perfection. *S'ils courrent, ce n'est pas sans savoir comment, [i] s'ils combattent, ce n'est pas comme frappant l'air.* Aussi l'écriture les appelle-t-elle des enfans de lumière. Aussi lorsque le St. Esprit loue les fi-

(g) Ec. VIII. v. 20.

(h) Proverb. IV. v. 18.

(i) I. Cor. IX. v. 26.

deles de l'église de Berée d'avoir reçu les instructions de Paul & de Silas, avec toute promptitude, ajoute-t-il, [l] qu'ils conféroient tous les jours les écritures, pour savoir si les choses étoient, comme on le leur disoit. Aussi notre apôtre demande-t-il souvent à Dieu l'esprit de sagesse & de connoissance pour les fideles qu'il a enfantés à Christ. [m] Nous ne cessons de prier pour vous, dit-il aux Colossiens, & de demander à Dieu que vous soyez remplis de la connoissance de sa volonté, en toute sagesse & intelligence spirituelles, afin que vous vous conduisez dignement, comme il est séant selon le Seigneur pour lui plaire à tous égards, fructifiant en toute bonne œuvre, & croissant en sa connoissance. Que le Dieu de notre Seigneur J. C. dit-il aux Ephésiens, [n] que le pere de gloire, vous donne l'esprit de sagesse & de révélation ; qu'il illumine les yeux de votre entendement. De-là vient encore que les livres sacrés nous ordonnent si fréquemment, de nous enquérir des écritures, de les sonder, d'examiner, d'éprouver toutes choses, & de ne retenir que ce qui est bon.

(l) Act. XVII. v. 10.

(m) Colos. I. v. 9 & suiv.

(n) Ephes. I. v. 17.

Voilà donc un des caractères essentiels du zèle la lumière de l'esprit.

II. Sa seconde source, c'est le cœur ; mais un cœur juste, droit, désintéressé ; & de-là j'ai inféré en second lieu, que le zèle doit être pur & sincère. David ne se contente pas de dire à Salomon son fils : *connais le Dieu de ton père* : [o] mais il ajoute : *sers-le avec intégrité de cœur, & de bonne volonté*. Et qui de nous peut ignorer que le premier & le plus grand des commandemens, est d'aimer Dieu de tout notre cœur ? point de zèle en effet sans cet amour. C'est le cœur ; c'est tout notre cœur dont Dieu est jaloux, & qu'il nous demande. Vous fuyez les cercles de jeu & les sociétés qui dissipent : vous êtes modeste & simple dans votre parure ; vous donnez l'aumône, vous gémissiez sur le peu de foi, sur les mœurs dépravées, sur les vices du siècle ; vous fréquentez assidument les saintes assemblées ; vous y bafiez les yeux ; vous y courbez la tête comme le jonc, sous la main majestueuse du Très-Haut. N'est-ce donc pas là être *fervent d'esprit* ? Oui, si tout cela est l'hommage, le pur hommage, le sincere hommage d'un cœur consacré à

(o) I. Chron. XXVIII. v. 9.

l'Eternel. Mais ne vous séduisez point vous-même, si vous ne le faites que par habitude, que par tempéramment, que par intérêt, que par le sentiment d'une vanité cachée, & dont peut-être vous ne vous défiez pas vous-même, ce zèle est faux ; il est trompeur ; il est terrestre. *Viens avec moi* disoit à Jonadab, Jéhu roi d'Israël [p] sur le point d'aller à Samarie, pour y exterminer tous les malheureux restes de la maison d'Achab : *viens & tu verras le zèle que j'ai pour l'Eternel*. Jéhu ne s'en tint pas à de simples discours. Dès qu'il fut arrivé dans cette ville, il y fit massacrer tout ce qu'il y avoit encore de cette race perfide. Il fit plus, il se trouvoit en Israël des serviteurs de baal épars, ça & là, que Dieu lui-même avoit condamnés à la mort, parce qu'ils introduisoient des dieux étrangers au milieu de son peuple. On les rassembla par son ordre, & ils furent tous passés au fil de l'épée. Mais pour en venir à bout, Jéhu eut recours au mensonge. Il feignit devant le peuple d'être un zèle serviteur de ce baal, & de vouloir lui offrir un grand sacrifice. Ce n'est pas tout ; après avoir détruit cette idolâtrie, il laissa subsister celle des veaux d'or,

(p) II. Rois X. v. 16.

que Jéroboam avoit élevés. En combinant les traits divers de sa conduite, il paroît qu'il immola toutes ces victimes, autant par politique, autant pour affermir sa domination, que pour obéir à Dieu. L'intérêt, le vil intérêt, voilà donc le levain funeste, qui corrompoit toute la masse de ces vertus apparentes. Aussi l'écriture observe-t-elle que *Jéhu ne prit point garde à marcher dans la loi de l'Eternel de tout son cœur.* Or encore un coup, il n'y eut jamais de véritable zèle sans le cœur. Imitateurs de Jéhu, ce n'est pas Dieu que vous servez; ce sont vos passions. Et ce pharisién de l'évangile, n'avoit-il pas au-dehors toutes les marques de la ferveur? il jeûnoit deux fois la semaine; il donnoit la dîme de tous ses biens aux pauvres; il n'étoit ni injuste, [q] ni voleur, ni adultere, ni meurtrier; il montoit au temple pour prier; il y prioit; & cependant ce pharisién s'en retournoit sans être justifié. Pourquoi cela? parce que son cœur étoit prostitué à l'orgueil & à l'ostentation, & que c'est précisément le sacrifice du cœur que Dieu exige; que sans ce sacrifice, le zèle ne peut être pur & sincère, & qu'enfin sans ce caractère, ce n'est qu'un zèle apparent & illusoire.

(q) Luc. XVIII.

Nous-mêmes, M. F., nous qui faisons si peu de cas des démonstrations de zèle pour nos intérêts, lorsque nous savons, ou que nous soupçonnons qu'elles ne partent pas du cœur; pourrions-nous croire que Dieu agréerait pareils hommages? j'insiste à dessein sur cet article, parce qu'on le perd souvent de vue dans la pratique. On se rassure sur quelques mouvements de componction, sur quelques efforts vers le bien; on croit avoir donné son cœur à Dieu, parce que dans de certaines circonstances frappantes, aux jours des catastrophes publiques, dans le tems des solemnités, les vérités divines effleurent la superficie de ce cœur; parce qu'alors un discours patétique fait couler quelques larmes, parce qu'alors on fait quelques actes d'adoration & d'amour, & qu'on forme de pieuses résolutions. Nouvelle illusion en matière de zèle. Non ce n'est point là ce qui s'appelle ferveur d'esprit; il n'en est point sans le cœur lui-même, & pour tout dire en un mot, sans un cœur où l'amour de Dieu soit prédominant, & toutes les autres affections subordonnées à cet amour.

Ah, M. F.! quel état que celui-là! avec quelle impétuosité, quelle effusion, quels transports, un cœur ainsi disposé s'élançait

vers son Dieu ! Un pareil zèle anime, enflamme, vivifie, transforme ; on n'est jamais content de soi-même ; on ne croit jamais en avoir assez fait ; on oublie tout le reste ; on le regarde comme un dommage, au prix de l'excellence du service de Dieu & de sa gloire. Voyez le sacrificateur Héli. On vient lui annoncer la défaite des Israélites, & la mort de ses deux fils Ophni & Phinées qu'il aimoit tendrement. (r) Il reçoit ce coup avec résignation de la main de Dieu ; il ne succombe pas à sa douleur. Mais dès qu'il apprend que l'arche de l'Eternel est prise, ce coup de foudre l'atterre ; il est renversé de son siège, il expire. Voyez le vertueux Esdras. Il apprend que le peuple d'Israël & les sacrificateurs & les lévites ne se sont point séparés des nations étrangères, malgré leurs abominations, & qu'ils ont même pris de leurs filles pour eux & pour leurs fils. (s) A l'ouïe de cette nouvelle, son zèle s'enflamme, il déchire ses vêtemens & son manteau ; il arrache les cheveux de sa tête ; il demeure immobile & désolé jusqu'à l'oblation du soir ; il étend ses mains tremblantes vers l'Eternel,

(r) I. Sam. IV.

(s) Esdr. IX.

& s'écrie : *mon Dieu je suis trop confus pour oser éléver ma face vers toi : car nos iniquités se sont multipliées au-dessus de nos têtes, & notre crime s'est élevé jusqu'aux cieux.* Voyez enfin les juifs à Babylone. Ils ne peuvent se rappeler le souvenir de Jérusalem, (t) sans grossir de leurs larmes les fleuves de Babel ; leurs harpes muettes sont tristement suspendues aux saules d'alentour. Privés du doux plaisir de chanter les cantiques de Sion dans une terre étrangère, ils n'ouvrent la bouche que pour exprimer leurs regrets douloureux. Ainsi pensent & agissent tous ceux qui sont en effet *fervens d'esprit*. Ils n'ont plus de tiédeur, plus de glaces. Tel ce buisson mystérieux du milieu duquel l'Eternel appela Moïse, étoit tout en feu, & ne se consumoit point. Voilà en deux mots les principes du zèle, & ses premiers caractères. Contempons-en maintenant les effets. C'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

On reconnoît aisément un zèle fondé sur de tels principes aux effets qui en résultent ;

(t) Pf. CXXXVII.

il remplit une ame de prudence & de circonspection ; de courage & d'intrepidité ; il la remplit de douceur, de charité, de persévérance. Ce sont encore là autant de caractères nécessaires du véritable zèle.

I. On se persuade assez ordinairement, que la ferveur d'esprit ne peut se manifester que par des éclats ; que c'est un torrent qui ne peut se déborder sans bruit ; que c'est toujours cette *flamme très-véhémente*, dont parle l'épouse au cantique des cantiques, (u) que *beaucoup d'eaux ne peuvent éteindre*. Ces idées sont fausses ; elles sont opposées & à l'esprit, & au langage de l'écriture. Le sage nous apprend qu'à toute chose sa saison ; *Et qu'à chaque affaire sous les cieux son tems* ; *qu'il y a un tems de bâtir, Et un tems de démolir ; un tems de se taire, Et un tems de parler.* (x) J. C. nous apprend qu'il ne faut point donner les choses saintes aux chiens, c'est-à-dire qu'il ne faut pas présenter la sagesse à celui qui est incapable d'en sentir le prix ; & s'il est des circonstances où la vérité doit être publiée sur les toits, il en est d'autres, où il convient de l'envelopper sous

(u) Cant. VIII. v. 6.

(x) Ecclés. III.

des emblèmes, de ne la dire qu'à l'oreille, & quelquefois même où il faut l'ensevelir dans un profond silence.

Sans doute, M. F., que vous ne soupçonnerez pas St. Paul d'avoir été une ame foible & pussillanime, un cœur timide & incertain, lui qui nous apprend dans son épître aux Galates, (y) qu'il étoit *le plus ardent zélateur des traditions de ses peres* ; lui dont vous ne pouvez ignorer les travaux apostoliques, les courses, les combats, les blessures, les prisons, les fers, les naufrages ; lui qui a fait *abonder l'évangile de Christ* dans les villes d'Asie & de Grece, à Rome, & depuis Jérusalem jusqu'au fond de l'Illyrie, jusqu'aux extrémités de l'occident ! lui qui a eu le courage d'annoncer les plus terribles vérités dans les synagogues des juifs, & dans les assemblées des payens ; qui chargé de liens, a fait trembler Félix sur son tribunal, en lui parlant de la justice, de la tempérance & du jugement à venir ! ... Cependant quelle prudence dans la ferveur de ce grand apôtre ! Il frappe quelquefois, il censure, il tonne, il confond ; mais plus souvent il a recours à des moyens plus doux, il prie, il exhorte,

(y) Galat. I. v. 13.

il presse, il sollicite, il conjure, il persuade, il entraîne. (z) Je vous exhorte dit-il, mes bien-aimés, par les compassions de Dieu; je vous prie d'être mes imitateurs. (a) Au reste, M. F., (b) nous vous prions, & nous vous conjurons par le Seigneur Jésus, de vous conduire, comme vous avez appris de nous. Il se fait tout à tous pour gagner toutes les âmes à J. C.; il s'affoiblit avec celui qui est foible; il s'afflige avec celui qui est affligé; il nourrit les Corinthiens de lait, & non de viande solide, parce qu'il ne les en juge pas capables. Je n'ai pu vous parler, leur dit-il, comme à des hommes spirituels, mais comme à des hommes charnels, c'est-à-dire comme à des enfans en Christ. (c)

Cette sagesse, cette circonspection, ces discours de l'apôtre ne vous rappellent-ils pas ce que disoit le maître lui-même à ses disciples: (d) j'aurois encore beaucoup de choses à vous dire; mais vous n'êtes pas en état de les soutenir maintenant. Qu'en pensez-vous,

(z) Rom. XII. v. 1.

(a) I. Cor. IV. v. 17.

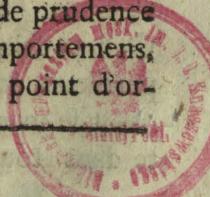
(b) I. Thess. IV. v. 1.

(c) I. Cor. III. v. 12.

(d) Jean XVI. v. 12.

M. F.? le Seigneur Jésus vous paroîtroit-il rongé d'un zèle plus éclairé & plus pur, lorsqu'un fouet à la main, il chasse du temple tous ceux qui vendoient & qui achetoient, lorsqu'il renverse leurs tables, & leurs sieges & qu'il leur dit: (e) il est écrit: ma maison sera appellée une maison de prières, mais vous en avez fait une grotte de voleurs; vous paroît-il plus fervent d'esprit, lorsqu'il s'écrie jusqu'à huit fois, malheur à vous scribes & pharisiens hypocrites, malheur à vous conducteurs aveugles, sépulchres blanchis, race de vipers; que lorsqu'il les instruit, qu'il les refute, qu'il les confond d'un air calme & tranquille; lorsqu'il ne veut pas se fier à eux, parce qu'il les connoît, lorsqu'il ne répond pas un seul mot, ni aux vaines interrogations que lui fait Pilate, ni aux questions inutiles que lui adresse Hérode? c'est toujours, c'est par-tout le même Jésus; c'est partout la même ferveur d'esprit & de cœur; ce ne sont que les circonstances qui varient, & auxquelles le véritable zèle doit se plier, parce qu'il doit être assailli de prudence & de discréction. Point de fiers empotemens, point d'extrémités scandaleuses, point d'or-

(e) Math. XXI.



gueilleuse inflexibilité, point de fougue, ni d'enthousiasme. Autant que la gloire de Dieu le permet, autant que la tendre charité l'exige, le zèle s'accommode aux tems ; il se prête aux conjonctures, il prévient les obstacles, il appraniit les difficultés, il proportionne les remèdes qu'il emploie, à la nature & à l'état présent des maladies qu'il veut guérir ; il mesure son activité & ses efforts sur les effets qu'il veut produire. Il n'est pour lui qu'une barrière sacrée, une barrière inviolable, c'est celle du devoir qu'il ne franchit jamais. Ministres des autels, que de leçons pour vous, dans ce seul caractère du véritable zèle !

II. Prudent & circonspect, il ne doit pas en être moins ardent, courageux, intrepide, lorsqu'il le faut. On ne donne point parmi les hommes le beau nom d'ami zélé, à celui qui s'en tient à de stériles protestations de dévouement, & qui ne fait aucune démarche pour ceux qu'il nomme ses amis, qui n'a aucune chaleur pour soutenir leurs intérêts, & qui les abandonne au besoin. C'est au sein des épreuves, c'est dans les tems périlleux & critiques, qu'un sincere attachement se manifeste, qu'il se produit, qu'il éclate dans tout son jour. Rien alors de plus

hardi,

hardi, de plus vêhément que le zèle. Il échauffe le cœur le plus indolent ; il lui apprend à se roidir contre tous les obstacles. A quelles épreuves, à quels rebuts, à quelles fatigues, à quels dangers ne s'expose-t-on pas alors ? on se met à la brèche, s'il le faut ; on risque tout. Un Jonathan oublie que David prétend à une couronne qu'il auroit dû porter lui-même ; il prend en main les intérêts de son ami contre son propre pere ; il les prend contre lui-même ; il s'expose à se voir percé de la lance de Saül, en osant faire devant lui l'apologie de David. Il favorise sa fuite, il s'afflige, il est dans l'amer-tume à cause de lui ; il trompe la vigilance de son écuyer, vole dans la retraite de cet ami fugitif, & mêle ses larmes avec les siennes. Quoi donc, le zèle qui dans toutes les autres occasions est si actif, si ardent, si magnanime, ne sera-t-il timide, chancelant, froid & glacé, que lorsqu'il sera question de voler où la gloire de Dieu & la charité nous appellent ?

Ah ! détrions-nous M. F. ; un fidèle serviteur de Dieu est toujours rempli de courage. Jamais il ne retient la vérité injustement captive ; jamais la fausse honte n'arrête ses pas ; jamais la crainte qu'il a de l'homme

Tome V.

V

ne le fait tomber dans le piège , & ne peut enchaîner ses mains. Dût-il s'exposer aux railleries des mocqueurs , aux censures du monde , à ses menaces , à ses persécutions ; dut-il risquer la perte de ses biens , de ses emplois , de sa vie ? vous le trouverez toujours prêt à répondre avec douceur à ceux qui lui demandent raison de l'espérance qui est en lui. (f) Oh ! combien les occasions de faire de bonnes œuvres , & de témoigner à Dieu son dévouement & son amour , lui font précieuses ! avec quelle ardeur il les recherche ! avec quelle joie il les fait ; avec quelle vivacité il craint qu'on ne lui ravisse sa couronne ! En veut-on des exemples ? j'en ai déjà cité plusieurs ; mais ouvrons l'écriture ; il s'y en offre en foule , & sous toutes les œconomies. Un Enoch qui marche avec Dieu ; un Loth qui gémit sur les abominations de Sodome ; un Moysé , cet homme d'ailleurs si doux & si patient , qui brise les tables de la loi , à la vue des danses profanes d'Israël autour du veau d'or ; un Phinées qui transperce l'infâme Zimri , & une Madianite impure ; un David dont les yeux se fondent en larmes , parce qu'on n'observe pas la loi

(f) I. Pier. III. v. 15.

du Seigneur ; un David qui s'écrie : *j'ai juré à l'Eternel , & j'ai fait vœu au puissant de Jacob ; si j'entre dans ma maison , si je monte sur mon lit , (g) si je donne du sommeil à mes yeux , ou si je laisse fermer mes paupières , jusqu'à ce que j'aille trouver un lieu à l'Eternel , & des pavillons au Tout-Puissant !* un Thomas , qui pendant que les autres disciples conjurent leur maître de ne pas retourner en Judée , où les juifs cherchent à le lapider , leur répond : (h) *allons-y aussi , afin que nous mourions avec lui.* Un Jean-Baptiste qui censure hardiment les vices des juifs , & qui condamne ouvertement le mariage incestueux d'Hérode ; & tous ces hommes admirables , ces hommes dont le monde n'étoit pas digne , qui ont été lapidés , scis , errans ça & là dans les déserts , dans les montagnes , dans les cavernes , dans les trous de la terre , réduits à la misère , affligés , tourmentés , mis à mort par le tranchant de l'épée ! ces hommes qui au milieu des plus cruels supplices , ont expiré dans des sentiments de gratitude & d'amour , en éclatant en bénédictions ! & voilà ô mon Dieu ! oui voilà des adorateurs

(g) Ps. CXXII.

(h) Jean. XI. v. 16.

remplis d'une ferme attente, toujours prêts à te glorifier, soit par leur vie, soit par leur mort ! oh ! M. F., que l'héroïsme chrétien est admirable ! qu'il est raviſtant ; qu'ils font beaux, qu'ils font généreux les ſentimens que le zèle des bien appris produit dans un cœur ! que toutes les choses qui font de l'esprit de Dieu, font ſublimes & magnifiques ! L'homme animal ne les comprendra jamais, parce qu'elles fe diſcernent ſpirituellement.

III. Encore un trait, M. F., mais un trait essentiel & décisif, un caractère tranchant, & sans lequel tous les autres ne font rien ! que le zèle foit rempli de douceur & de charité ; qu'il foit tendre & compatissant. On ne peut combiner tous ces caractères de la ferveur d'esprit, on ne peut rapprocher fa prudence, fa magnanimité, fa force, fa douceur, sans fe rappeller l'éneigme que Samſon proposoit aux Philistins, & qu'ils ne purent comprendre ; *du fort est procédée la douceur.* (i) Et c'est-là encore ce que tant de prétendus zélés ne peuvent concilier. Inacceſſibles aux tendres impressions de la bienfaifance, & de l'humanité, on les voit fe livrer aux accès d'un enthousiasme farouche qu'ils oſent qualifier de ferveur d'esprit.

(i) Jug. XIV. v. 14.

Ici donc fe présente la barbare intolérance ; ici fe présente ce zèle amer, furieux, deſtructif qui ſous le faux prétexte de la plus grande gloire de Dieu, proſcrit, anéantit les penchans les plus naturels, viole les loix les plus saintes, autorife les forfaits les plus atroces ; ce monſtre qui n'a recours qu'aux noirs complots, aux trames infernales, au fer, au feu, aux roues, aux gibets ; ce monſtre que l'enfer à vomi. Je parle à des chrétiens, & à des chrétiens réformés qui font profession d'être instruits de la doctrine de J. C., & animés de fon esprit. Je ne m'arreterai donc point à réfuter ce dogme cruel & fanguinaire. Et que pourrois-je ajouter à ces belles paroles de St. Jacques ; (l) *y a-t-il parmi vous quelque homme sage & intelligent ? qu'il fasse voir ſes actions par une bonne conduite, avec douceur & avec ſageſſe ; mais ſi vous avez un zèle amer ; ſi l y a de l'irritation dans vos coeurs, ne vous glorifiez point, en déſhonorant la vérité de l'évangile ; car ce n'est point là la ſageſſe qui vient d'en-haut ; mais c'est une ſageſſe terreftre, ſenſuelle & diabolique. La ſageſſe qui vient d'en-haut, est premièrement pure, & ensuite pacifique, mo-*

(l) Jaq. III. v. 13-17.

dérée, traitable, pleine de miséricorde & de bons fruits.

Oui, M. F., le voilà l'esprit de Jésus-Christ; voilà les véritables maximes de celui qui n'a versé d'autre sang que le sien, & qui l'a versé pour sauver les hommes; les maximes de l'agneau de Dieu, du débonnaire, de l'humble de cœur, du prince de paix. C'est ici son commandement favori, celui qu'il s'est empressé d'établir par ses leçons, par ses exemples, par sa vie, & par sa mort. *Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés le premier, [m] celui qui aime son frere, demeure dans la lumiere; mais celui qui hait son frere, est dans les ténèbres; les ténèbres lui ont aveuglé les yeux.* C'est ici la voix de l'Epoux bien-aimé, voix si douce, si touchante, si efficace! oh! puisse-t-elle retentir souvent à nos oreilles! puisse-t-elle pénétrer jusqu'au fond de nos coeurs! *Apprenez de moi, nous dit-il, (& que va-t-il donc nous apprendre?) Est-ce à forcer, à violenter les consciences? est-ce à nous déchirer cruellement les uns les autres? est-ce à nous livrer aux mouvements convulsifs, aux saillies turbulentes d'un zèle amer, persécu-*

(m) Jean Pass.

teur, tyranique? non sans doute; non, mais apprenez de moi à être doux, humains, compatissans, miséricordieux; apprenez de moi à vous supporter les uns les autres en charité, étant soigneux de garder l'unité de l'esprit par le lien de la paix. (n) L'union des coeurs, des prévenances mutuelles, des services réciproques, un tendre intérêt, une affectueuse sollicitude, des entrailles, voilà ce que j'exige de vous. Tel est le feu sacré que je suis venu allumer sur la terre. (o) *La livrée que je porte, c'est l'amour; & c'est à l'amour, c'est à la charité, que tous connoiront si vous êtes mes disciples.*

Ce sont-là les ordres de celui qui nous a donné l'exemple, afin que ce qu'il a fait le premier, nous le fassions aussi. Que le zèle de J. C. a en effet été tendre & compatissant! quelle douceur! quelle charité que la sienne! vit-on jamais un pasteur aussi bien-faisant, un médecin aussi charitable, un père aussi sensible & aussi indulgent? Les habitans d'un bourg de Samarie, ne veulent pas le recevoir avec ses disciples; Jaques & Jean s'écrient avec indignation: *veux-tu que*

(n) Eph. IV. v. 3.

(o) Cant. III. v. 4.

nous disions [p] comme fit Elie, que le feu du ciel descendit, & qu'il les consume. Ah ! leur répond ce tendre maître, vous ne savez de quel esprit vous êtes animés. Sont-ce là les sentimens que je vous ai inspirés ? ignorez-vous donc encore, que le fils de l'homme n'est pas venu pour faire périr les ames des hommes, mais pour les sauver ? Qui pourroit, sans en être ému, voir Jésus tournant ses regards vers l'ingrate Jérusalem, non pour l'accabler des plus justes reproches, mais pour lui donner un nouveau témoignage de son amour, mais pour lui dire : [q] Jérusalem, Jérusalem, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfans, comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes, & tu ne l'as pas voulu. Et à Judas qui le livre, à Judas qui ose lui donner un baiser perfide, il se contente de lui dire : tu trahis le fils de l'homme par un baiser. [r] Et à ce soldat qui le frappe, quelles censures lui fait-il ? si j'ai mal parlé, fais voir ce que j'ai dit de mal; mais si j'ai bien parlé, [s] pourquoi me frappes-tu ? & de ses boureaux enfin, de ses meurtriers, quelle vengeance en a-t-il tirée ? pere, pardonne-leur ; car ils ne savent ce qu'ils font.

Après cela M. F., osera-t-on prétendre qu'on est fervent d'esprit, lorsqu'on est dépouillé de tout sentiment d'humanité ? osera-t-on dire encore, que c'est par un principe de zèle, qu'on est sans égards, sans indulgence, sans support ; qu'on ne distingue point le péché d'avec le pécheur, & qu'on noye son cœur dans des flots de fiel & d'amertume ?

IV. Tels sont donc les principaux caractères du véritable zèle. Eclairé, pur & sincère, assaïonné de prudence, courageux ; il est encore doux & compatissant ; & j'ai ajouté enfin qu'il doit être ferme & persévérand. Vous le savez, M. F., ce n'est point aux accès d'une dévotion momentanée que le salut a été promis ; ce n'est point à une course de quelques instans que la couronne est réservée. Mais qui aura persévéré, (t) & persévéré jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé, dit J. C. S'écrier comme les enfans d'Isaël : oui nous ferons toutes les choses que l'Eternel à dites, & quelques jours après se prosterner

(p) Luc IX. v. 57.

(q) Math. XXIII. v. 37.

(r) Luc XXII. v. 48.

(s) Ibid. v. 23.

(t) Math. X. v. 22.

devant l'ouvrage de ses mains ; entrer dans la lice avec ardeur, & ne pas poursuivre sa course jusqu'au bout de la carrière ; mettre la main à la charue & regarder en arrière ; en un mot être tour à tour à Dieu, & au monde, à J. C. & à Belial, chrétien & infidèle ; ce n'est pas là être *fervent d'esprit*. Le zèle doit être un principe inhérent de sanctification, une source inépuisable de bonnes œuvres ; il suppose du moins qu'on se garantit des grands crimes & des péchés d'habitude : il suppose une délicatesse de conscience, qui fasse gémir même sur les fautes d'ignorance, d'inattention, de surprise que l'on commet ; & qui porte à les réparer. Il faut du moins une disposition habituelle, une intention fixe & permanente d'observer tous les commandemens de la loi de Dieu. C'est-là son moindre degré, sans lequel il n'est qu'une *rosée du matin qui s'en va* ; & sa perfection, ce seroit d'être toujours revêtu des armes de Dieu, d'avoir toujours les reins ceints, sa robe retroussée, sa lampe allumée ; ce seroit d'être fidèle *jusqu'à la mort*, & de l'être sans alternatives. Trop heureux les serviteurs dont la ferveur va toujours de force en force, & brille sans cesse d'un nouvel éclat. La prospérité & l'adversité, la santé & la maladie,

l'abondance & la disette ne servent qu'à enflammer ce feu divin qui les embrase ; inébranlables dans le service de Dieu, c'est à eux qu'il appartient de dire comme David ; *les orgueilleux se sont moqués de moi ; mais je n'ai point abandonné ta loi.* Ce sont eux qui, comme St. Paul, peuvent défier toutes les créatures d'ébranler leurs pas. *Qui pourra nous séparer de l'amour de Christ.* (u) *Sera-ce la nudité, le péril, ou l'épée ? Seront-ce les principautés, ou les puissances, les choses présentes, ou les choses à venir ? En toutes ces choses, nous sommes plus que vainqueurs, en celui qui nous a aimés.* Grâces à Dieu, qui nous fait toujours triompher en J. C. (x)

CONCLUSION.

Voilà, M. F., ce que je m'étois proposé de vous dire sur la nature du véritable zèle ; rapprochez tous ces caractères, & ils vous suffiront pour discerner ici la vertu du vice. La ligne qui les sépare, est pour ainsi dire imperceptible ; & s'il est toujours à craindre de confondre les fausses vertus avec les vertus

(u) Rom. VII.

(x) II. Cor. II. v. 14.

réelles, c'est sur-tout en matière de *ferveur d'esprit*, qu'il est dangereux & facile de se tromper.

Nous sommes tous appellés sans doute à travailler pour la gloire de Dieu, à concourir au salut de nos frères, & à nous sanctifier nous-mêmes. Tel est le principe fondamental que je viens de poser, & l'unique boussole qui doit nous guider au milieu de tous les écueils de la vie. Mais que de précautions à prendre, que de distinctions à faire dans l'application de ce principe. Ah! disoit notre Apôtre (y) nous avons des dons differens, selon la grace qui nous a été donnée; si c'est donc le ministere, employons-nous au ministere; que celui qui enseigne s'attache à l'instruction. Que celui qui distribue, le fasse avec une sincere liberalité. Que celui qui préside, s'en aquitte avec zèle; que celui qui exerce les œuvres de miséricorde le fasse avec joie; & ainsi de toutes les vocations, de tous les états où la divine Providence nous a placés. Tout ce qui combat un de nos devoirs essentiels, ne peut être le fruit du zèle; dès qu'on substitue, même des actions éclatantes aux obligations de son état, dès que l'on n'est pas ce que l'on

(y) Rom. XII. v. 6-7-8.

doit être, ce n'est pas le zèle de la maison de Dieu dont on est enflammé.

Mais hélas! M. F., ce n'est pas là notre plus grande playe; & s'il y a encore de la ferveur au milieu de nous, ce n'est plus que pour le monde. O funeste enchantement du siecle! nous savons que toutes les idoles de ce monde sont impuissantes! nous savons que tous ses biens sont périssables, inconstants, fugitifs. Nous savons que même leur possession ne peut étancher la soif ardente qui nous brûle; & cependant que ne faisons-nous pas pour nous les procurer? *Le hâle, le faix du jour*, le froid de la nuit, des soucis rongeurs, des fatigues sans cesse renaissantes, rien ne nous rebute, ne nous lasse, ne nous détrompe, les obstacles même ne servent qu'à irriter, qu'à embraser nos passions. A peine trouvons nous quelques momens rapides, pour servir l'Eternel? On voudroit être tout à la fois à deux maîtres; on voudroit aimer Dieu & mammon. Ah! disoit aux juifs avec une sainte indignation le prophète Elie (z) *jusqu'à quand donc clocherez-vous des deux cotés. Si l'Eternel est Dieu, suivez-le; mais si Baal est Dieu, suivez-le.* Et ce peuple ingrat, ce

(z) I. Rois XVIII. v. 3.

peuple insensé ne lui répondit pas un seul mot. O! enfans du Très-haut, disciples de J. C., vos coeurs garderoient-ils le même silence? Non, non Seigneur, ces coeurs ont maintenant faim & soif de la justice; ces coeurs cherchent ta face. Allumes-y, nous t'en conjurons; allumes-y ce feu sacré que tu as daigné apporter sur la terre! renseignez-nous sensibles aux intérêts de ta gloire, sensibles aux intérêts du prochain, sensibles à nos plus chers intérêts! Amen.



SERMON LVIII.

Pour le XII. dimanche après la Pentecôte.

LA NÉCESSITÉ DU ZELE.

Soyez fervents d'esprit.

Rom. XII. vers. 11.

ON tiendra le feu continuellement allumé sur l'autel, & on ne (a) le laissera point éteindre. Telle étoit la loi de l'holocauste que l'Eternel avoit prescrite à son ancien peuple. L'économie lévitique ne subsiste plus; ses cérémonies ont été abolies. Cependant, M. F., il y a encore sous l'alliance de grâce, un autel, un holocauste, & un feu qui doit être perpétuel. L'autel, c'est notre cœur;

(a) Levitiq. VI. v. 13.

l'holocauste , ce sont nos personnes , c'est-à-dire & nos esprits & nos corps que nous devons offrir à Dieu en sacrifice (b) comme une victime vivante , sainte & agréable ; le feu , c'est le zèle , c'est la ferveur d'esprit.

Dans notre discours précédent sur les paroles de ce même Texte , nous avons clairement fixé la nature du zèle ; nous en avons exposé les caractères essentiels. Le zèle, avons-nous dit , doit découler d'un esprit plein d'intelligence , & d'un cœur chrétien. Il doit donc être éclairé , pur & sincère. Dès qu'il est fondé sur de pareils principes, on le reconnoît aisément aux effets qui en résultent ; ces effets sont la prudence & la circonspection , le courage & l'intrépidité , la douceur , la charité & la perséverance. Il ne nous reste donc aujourd'hui pour remplir le plan que nous nous sommes proposé , qu'à vous entretenir en peu de mots , d'abord de la nécessité de cette ferveur d'esprit , & ensuite des moyens de l'acquérir ; & puissions-nous enfin approcher de Dieu ! Puissions nous acheter de lui (c) de cet or éprouvé par le feu , qui

(b) Rom. XII. v. 1.

(c) Apoc. III v. 18.

enrichira nos ames , & qui les préparera pour l'immortalité ! Ainsi-soit-il.

PREMIERE PARTIE.

1^o. La nécessité du zèle se démontre d'abord par les ordres formels , précis , réitérés , accumulés du législateur suprême. Cherchez nous dit-il , (d) cherchez premièrement le royaume de Dieu & sa justice. Vous avez été créés en J. C. (e) pour les bonnes œuvres , que Dieu a préparées , afin que vous marchiez en elles. (f) Christ s'est donné soi-même pour nous ; afin que nous soyons un peuple qui lui appartienne en propre ; un peuple zélé pour les bonnes œuvres. (g) Soit donc que vous mangiez , soit que vous buviez , ou quelque autre chose que vous fassiez , faites tout pour la gloire de Dieu. (h) Croissez sans cesse dans la grâce & dans la connaissance de notre Seigneur & sauveur , & perfectionnez votre sanctification en la crainte de Dieu. En un mot ,

(d) Math. VI. v. 33.

(e) Eph. II. v. 10.

(f) Tit. II. v. 14.

(g) I. Cor. X. v. 31.

(h) II. Cor. VII. v. 1.

M. F. , il suffit d'ouvrir l'évangile , pour y trouver cette loi-enoncée de toutes les manières. Qu'alléguerons - nous donc maintenant pour en éluder la nécessité ? Ce ne seront pas sans doute les droits du maître dont elle émane. N'est-il pas revêtu de la puissance la plus auguste. *Tout est de lui , (i)* s'écrie notre apôtre ; *tout est par lui ; tout est pour lui.* On respecte les ordres des princes de la terre , & on le doit ; mais que sont-ils en la présence de celui qui a étendu les cieux , & qui voit toutes leurs armées se courber profondément à ses pieds ? Ils sont devant lui , nous dit Esaïe , *(l) comme la menue poussière d'une balance.* A cette majesté souveraine , ne joint - il pas une bonté dont les trésors sont inépuisables ? Calculons , supputons , s'il nous est possible , tous ses bienfaits envers nous , & décidons s'il peut nous être également permis ou de lui consacrer , ou de lui refuser nos coeurs ? Ah ! nous crie-t-il lui-même , *(m) le fils honore son pere , & le serviteur son seigneur : Si donc je suis Pere , & le plus tendre des peres , où est l'honneur qui m'appartient ?*

(i) Rom. XI. v. 36.

(1) Ec. XI. v. 15.

(m) Malac. I. v. 6.

Et si je suis Seigneur, où est le respect que vous devez avoir pour moi? Nous retrancherons-nous à nier l'universalité de la loi, dirons-nous qu'elle n'est que pour les parfaits? mais où est donc l'ordre de la société qui puisse en produire des dispenses? Ce que je vous dis, (n) nous répond J. C., je le dis à tous; veillez, priez, soyez fervents d'esprit. Seroit-ce enfin, feroit-ce du moins ce cercle de distractions & de soins pénibles attachés à l'état dans lequel on se trouve placé? Seroient-ee les séductions du siècle, le torrent de la coutume, la foibleesse de la chair, la force des tentations? Prétextes frivoles, illusions chimériques! ils peuvent nous aveugler, nous inspirer une fatale sécurité; mais je vous le demande, peuvent-ils changer la teneur d'une loi qui est sans exception, & sans correctif! Peuvent-ils empêcher (*) celui qui aime le danger, & qui le cherche, de périr dans le danger? Oh! que le zèle soit donc désormais le fondement de toutes nos vertus! que le cri de notre cœur soit celui du vertueux Asaph (o)

(n) Marc XIII. v. 37. *anemone* and *anem.*

(*) *Ecclesiastiq. III.* *de la mort de l'abbé de la*

(o) Pf. LXXIII. v. 25-28. C. 1870-1871. 1871. 1871.

m'approcher de toi, o mon Dieu, c'est tout mon bien; quel autre ai-je au ciel que toi! je ne prends plaisir qu'en toi dans la terre des vivans.

II^o. Vérifiée par les ordres les plus énergiques & les plus positifs, la nécessité du zèle l'est en second lieu par le but, l'économie, & le génie de la religion de Jésus-Christ. Vous n'ignorez pas que l'évangile range tous ses sectateurs par rapport au salut dans l'une de ces trois classes, les froids, les tièdes, & les bouillants. Il y a des *froids*, c'est-à-dire des coeurs sans goût pour la vertu, inaccessibles à la piété; des hommes qui déshonorent ouvertement le beau nom de chrétien en s'abîmant dans le vice, & en se glorifiant de ce honteux esclavage; c'est-à-dire encore des ames profanes qui n'ont point d'yeux pour voir, point d'oreilles pour entendre, & sur qui la religion n'a aucune influence. Il y a aussi des *tièdes*, en plus grand nombre encore, c'est-à-dire des hommes vertueux par faillies, dont les démarches sont toujours incertaines & la conduite inégale, qui pratiquent peut-être habituellement quelques devoirs, mais qui les pratiquent sans affection, sans sentiment, sans goût; qui ne font que des efforts faibles & stériles; qui commencent bien, mais qui finissent mal.

Or font-ce de pareils adorateurs que J. C. est venu se former? Agrée-t-il leurs hommages & leur culte. Ah, la sentence est déjà dressée contre les mauvaises œuvres des premiers; elle est déjà prononcée dans la parole de vérité; & voici le partage que la justice éternelle réserve aux seconds. *Je les vomirai hors de ma bouche, (p)* dit le Seigneur; je les abandonnerai à leur aveuglement, à une indifférence fatale, & de-là à la perdition. J. C. ne connoit, n'avoue pour siens que *les bouillants*, c'est-à-dire ceux qui sont *fervens d'esprit*. Ce sont là ces brebis dociles & chéries qui entendent sa voix, qui lui obéissent & qui le suivent. (q) Ce sont là ceux auxquels il donne la vie éternelle. Heureux serviteurs qui dans les assauts & les combats que leur livrent leurs ennemis spirituels, leur opposent les plaisirs de la méditation de la loi & de la prière, les délices de la piété, & toutes ces armes de Dieu dont ils sont revêtus.

Aussi, M. F., un vrai disciple de J. C. est-il comparé dans l'écriture tantôt à un étranger, à un voyageur, qui dédaignant cette terre qu'il va bientôt quitter, ne soupire qu'après

(p) Apoc. II. v. 16.

(q) Jean X. v. 27.

la cité qui demeure en vie éternelle ; (r) qui mesure avec soin tous les momens du jour ; qui se hâte , qui redouble ses pas , de peur d'être enveloppé par les ombres de la nuit ; tantôt à un soldat appellé à combattre le bon combat ; & tantôt encore à un athlete qui court dans la lice , qui lutte , & qui est obligé de déployer toute son activité & toutes ses forces pour n'être pas vaincu. Poursuiv lui , est-il dit , (s) poursuis constamment la course qui t'est proposée ; cours de telle maniere que tu remportes le prix. Tiens ferme (t) ; tiens ce que tu as , afin que personne ne t'enleve ta couronne. Celui qui vaincra , je le ferai asseoir avec moi sur mon trône. Et que signifient encore tous ces exemples frappans , dont nous vous avons déjà rapporté plusieurs dans notre première action , & tant d'autres que l'évangile propose à notre imitation ? Un Etienne , un Simon-Pierre , tous ses bienheureux collègues dans l'apostolat , ces confesseurs , ces martyrs , & sur-tout ce grand apôtre qu'on ne se lasse jamais de citer , ni d'admirer ; ce vase d'élection & de gloire qui a pu nous dire :

(r) Jean II. v. 27.

(s) Héb. X. v. I.

(t) Apoc. III. v. 11.

(u) Soyez mes imitateurs , comme je le suis moi-même de J. C. ; Saint-Paul dont l'esprit s'aigrissoit (x) à la vue de l'idolatrie des Athéniens ; dont le cœur comme celui d'Elie , étoit si souvent ému à jalouſie , à cause de l'Eternel des armées ; Saint-Paul qui disoit , (y) il me vaudroit mieux mourir que si quelqu'un anéantissoit ma gloire. Et voilà autant de commentaires sans replique de ces mots de notre Texte ; soyez fervent d'esprit , autant de démonstrations tranchantes de la nécessité du zèle. Ah ! peut-on donc faire profession de croire en J. C. , d'aspirer au royaume de sa gloire , & s'arrêter dans la carrière , & mettre bas les armes , & suspendre ses efforts , & cesser d'être abondant dans l'œuvre du Seigneur. (z)

III^o. Mais tout ce que nous venons de dire , n'est-il point exagéré ? Faut-il donc des efforts si véhéments , si soutenus , si perséverans pour être agréable au Seigneur ? Faut-il prendre ainsi à la lettre cette étonnante déclaration que faisoit J. C. à un peuple nombreux ,

(u) I. Cor. XI. v. 1.

(x) Act. XVII. v. 16.

(y) I. Cor. IX. v. 15.

(z) Ibid. XV. v. 38.

en lui traçant l'éloge de Jean-Baptiste, (a) *le royaume du ciel est forcé, & ceux qui usent de violence, l'emportent ?* jugez-en vous-mêmes, M. F., par la vaste étendue de la tâche qui nous est imposée. Troisième preuve de la nécessité du zèle. Cette tâche, nous avons déjà eu occasion de vous la présenter plusieurs fois, & sous divers points de vue : mais la fécondité des divines écritures est inépuisable, & nous pouvons vous l'offrir encore sous une nouvelle face. St. Pierre nous la peint en deux coups de pinceau. *Christ*, (b) nous dit-il, *a porté nos péchés en son corps sur le bois, afin qu'étant morts au péché, nous vivions à la justice.*

Mourir au péché, expression vive & transcendante ! Ne vous rappelle-t-elle pas les mystères de notre mortalité & du tombeau ? Mystères sombres, humiliants ; mais instructifs. Quoiqu'ils doivent nous être familiers, l'écriture ne dédaigne pas cependant de nous les remettre sous les yeux. *Les morts*, nous dit elle, (c) *ne reviennent plus vers ceux dont ils ont été séparés ; pas même vers les*

[a] Math. XI. v. 12.

[b] I. Pier. II. v. 24.

[c] II. Sam. XI. v. 23.

objets autrefois les plus chers à leur cœur. *Comme la nuée se dissipe & s'en va*, (d) ainsi *celui qui descend au sépulchre ne remonte plus* ; *il ne reparoit plus en sa maison* ; *son œil ne revient plus voir le bien* ; *si ses enfans sont avancés, il n'en fait rien* ; *s'ils sont abaissés, il l'ignore également*. (e) *Les morts*, s'écrie aussi le plus sage des rois, *les morts ne gagnent plus rien* ; *leur amour, leur haine, ont déjà péri*, & *ils n'ont plus aucune part au monde*, *dans tout ce qui se fait sous le soleil*. Ce ne sont là que les effets ordinaires de la mort naturelle ; mais ils nous peignent au vif toute l'étendue de notre tâche à ce premier égard. *Nous qui sommes morts au péché*, (f) conclut St. Paul, *comment y vivrions-nous encore* ? Cependant cette heureuse mort n'est que la plus légère portion de l'œuvre dont nous sommes chargés. Il faut encore *vivre à la justice* ; c'est-à-dire en deux mots qu'il faut vivre dans la pratique constante de toutes les vertus, puisque la justice chrétienne ne peut se trouver que dans leur assemblage,

[d] Job. VII. v. 9. &c.

[e] Ecclés. IX. v. 5. 6.

[f] Rom. VI. v. 2

Oh ! que ces métaphores sont expressives ! il ne suffit donc pas de renoncer à certains péchés révoltans ; mais c'est le péché lui-même , le péché en général , le péché sans exception , qui doit être à jamais banni de toutes les facultés de notre ame ; être à jamais étouffé dans nos cœurs. " Si le vrai fidèle est comme un homme mort , dit judicieusement un ancien docteur ; il ne médit donc de personne , il ne calomnie personne ; il ne ravit le bien de personne , il n'opprime ni la veuve , ni l'orphelin ; il ne marche point avec les méchans ; il n'est plus en proie aux convoitises charnelles ; l'ambition ne le ronge plus ; il n'est point le jouet de la vaine gloire ; son cœur n'est plus dévoré par la soif des richesses . " Envain le monde s'efforce-t-il de fasciner ses yeux par la pompe de ses vanités , & par l'éclat de ses idoles. Ce fidèle les tient fermés. On diroit qu'il n'apperçoit pas même ce spectacle corrupteur. Envain parle-t-on devant lui de fêtes bruyantes , d'amusemens enchanteur's , de plaisirs attrayans ; il n'a point d'oreilles. *Tu es bénì (g) ô Eternel mon Dieu , & maintenant , c'est vers toi seul qui je tourne mes regards*

[g] Tobie III.

& mon visage ; tu sais , Seigneur , que par ta grace , je veux vivre pur de tout péché. Telle est sa réponse ; tels sont ses vœux. Et delà , M. F. , combien d'occasions dangereuses à fuir ! combien d'écueils à éviter ! combien de tentations à surmonter ! combien de victoires à remporter ! & quelle foule de vertus à pratiquer ! connoître Dieu , autant qu'il est possible à une foible créature ; connoître les perfections adorables de Dieu , ses vues , ses desseins ; saisir le vaste système de la foi ; observer tant de devoirs généraux & de devoirs particuliers !... o ! Eternel , quelle tâche ! quel compte à te rendre ! que de talens à faire valoir ! & qui sera suffisant à ces choses ? Hélas ! M. F. , si l'on omet tant d'obligations essentielles ; si l'on transgresse la loi en tant de points , même lorsque l'on veille ; même lorsqu'on vit dans une contention soutenue ; même lorsqu'on multiplie , qu'on redouble sans cesse ses efforts ; où en seroit-on donc , si on laissoit éteindre dans son cœur le feu sacré du zèle. Il ne faut qu'un moment d'inattention & de surprise , pour donner lieu au malin de nous perdre ! Qui osera donc défaillir la nécessité d'avoir toujours les reins ceints , & sa lampe allumée ?

Quel nouveau poids ajoutent à ces ré-

flexions, la briéveté, l'incertitude de la vie, & les fuites inévitables du bon ou du mauvais usage que l'on en aura fait ! Rien de plus court, de plus rapide, de plus incertain que le tems qui nous est accordé pour remplir cette grande tâche. C'est par des motifs de sagesse & d'amour que Dieu nous a caché le jour fatal qui doit finir le nombre de nos années, & qu'il la enveloppé dans une nuit profonde. Cetendre Pere a voulu sans doute nous épargner les amertumes, dont un point de vue si triste auroit abbreuvé nos cœurs ; mais il a voulu aussi nous apprendre à profiter de tous les instans qu'il daigne nous accorder. *Veillez & priez ; (b) c'est la conclusion de J. C. ; car vous ne savez point quand le Seigneur de la maison viendra. Si ce sera le soir, ou à minuit, ou à l'heure que le coq chante, ou au matin, faites donc attention à tout ; de peur qu'en arrivant tout-à-coup, il ne vous trouve endormis.* Ah ! M. F., si nous étions sages, si nous pensions plus souvent à ce qui doit nous arriver à la fin ; si nous pensions, que chacun de nous doit précisément moissonner, ce qu'il aura semé ! ne nous ferions-nous pas plus fréquemment à nous-mê-

[b] Marc XIII. v. 35. &c.

mes cette importante question ; *suis-je fervent d'esprit ?* Laisserions-nous s'écouler l'un après l'autre les jours de notre pèlerinage, sans examiner les caractères qui manquent encore à notre zèle, & sans recourir aux moyens de les acquérir ? C'est à les rechercher succinctement que notre dernière partie est destinée.

SECOND PARTIE.

Il est ici des moyens généraux que personne de nous ne peut ignorer. Il faudroit s'occuper plus souvent de la nature de Dieu, de ses perfections, de sa présence, de ses bienfaits. Il faudroit méditer sur les œuvres magnifiques de la création, sur les voyes ineffables de la providence, sur le grand mystère de piété ! il faudroit étudier sa religion, l'approfondir, contempler respectueusement les merveilles de la loi. Il faudroit se transporter plus fréquemment par la pensée devant le tribunal du juge suprême ; peser plus matûrement, plus sérieusement cette double issue, vivre à jamais avec son Dieu, ou séjournier à jamais avec les ardeurs éternelles, (i) cette terrible alternative, le paradis ou l'enfer. Il

[i] Ec. XXXIII. v. 14.

faudroit considérer d'un oeil fixé le tems qui s'envoie, & l'absorbante éternité qui va lui succeder. Alors les impressions des objets sensibles affoibliroient moins dans notre ame l'empire de la vertu; alors on sentiroit avec transport combien il est juste, glorieux & agréable de servir le Seigneur. Alors l'affection de l'esprit (l) deviendroit une source de vie & de paix. Alors enfin le zèle s'enflammeroit; le fidele seroit rassasié comme de moelle & de graisse; son cœur s'echaufferoit au-dedans de lui (m) & le feu du zèle s'embraseroit en sa méditation. Mais n'insistons pas plus long-tems sur des idées qui doivent nous être familières; & prescrivons quelques règles plus relatives à nos besoins spirituels.

1^o. Chez l'un, ce qui manque au zèle qui l'anime, c'est la lumière. Il conçoit à peine l'écore de la religion. Il n'en a jamais bien compris la beauté, la majesté, la sainteté, la nécessité, l'étendue. Il n'a jamais bien compris que les mouvements d'un zèle aveugle, & tous ses efforts outragent l'Être suprême à la gloire duquel il se flatte envain de

[l] Rom. VIII. v. 6.

[m] Pf. XXXIX. v. 4.

les consacrer. Un Jonas (n) croit avoir exécuté les ordres de l'Éternel, parce qu'il a crié, *encore quarante jours & Ninive sera détruite*; & il s'indigne de ce que l'Éternel fait grâce à ses nombreux habitans, parce qu'ils se sont vêtus de sacs, & assis sur la cendre. Qu'on laisse ce prophète l'arbitre de leur sort, & bientôt cette immense cité nagera dans le sang de ses citoyens. Jonas croit que la gloire du Très-haut y est intéressée, & il ne s'apperçoit pas que ce désir atroce & insensé de voir ses prédictions justifiées, que l'orgueil sont les seuls mobiles qui le poussent. *N'est-ce pas là ce que je disois*, s'écrie-t-il avec amertume, *lorsque je voulois m'ensuoir en Tar-sis, que tu es un Dieu miséricordienx, tardif à la colere & qui te répens du mal dont tu as menacé.* Maintenant donc, ô Éternel, ôte-moi, je te prie, la vie. Parce que Pierre ignore les décrets de la justice & de la miséricorde divines; parce qu'il ignore le véritable but de l'envoi du Rédempteur, il ne peut entendre J. C. annoncer ses souffrances prochaines; il voudroit réformer les plans éternels de Dieu sur celui que lui fuggerent ses préjugés.

[n] Jonas III. & IV.

faudroit considérer d'un œil fixe le tems qui s'envole , & l'absorbante éternité qui va lui succeder. Alors les impressions des objets sensibles affoibliroient moins dans notre ame l'empire de la vertu ; alors on sentiroit avec transport combien il est juste , glorieux & agréable de servir le Seigneur. Alors l'affection de l'esprit (l) deviendroit une source de vie & de paix. Alors enfin le zèle s'enflammeroit ; le fidele seroit rassasié comme de moëlle & de graisse ; son cœur s'echaufferoit au-dedans de lui (m) & le feu du zèle s'embraseroit en sa méditation. Mais n'insistons pas plus long-tems sur des idées qui doivent nous être familières ; & prescrivons quelques règles plus relatives à nos besoins spirituels.

1o. Chez l'un , ce qui manque au zèle qui l'anime , c'est la lumiere. Il conoit à peine l'écore de la religion. Il n'en a jamais bien compris la beauté , la majesté , la sainteté , la nécessité , l'étendue. Il n'a jamais bien compris que les mouvements d'un zèle aveugle , & tous ses efforts outragent l'Être suprême à la gloire duquel il se flatte envain de

[l] Rom. VIII. v. 6.

[m] Ps. XXXIX. v. 4.

les consacrer. Un Jonas (n) croit avoir exécuté les ordres de l'Eternel , parce qu'il a crié , encore quarante jours & Ninive sera détruite ; & il s'indigne de ce que l'Eternel fait grace à ses nombreux habitans , parce qu'ils se sont vêtus de facs , & assis sur la cendre. Qu'on laisse ce prophete l'arbitre de leur sort , & bientôt cette immense cité nagera dans le sang de ses citoyens. Jonas croit que la gloire du Très-haut y est intéressée , & il ne s'apperçoit pas que ce desir atroce & insensé de voir ses prédictions justifiées , que l'orgueil sont les seuls mobiles qui le poussent. *N'est-ce pas là ce que je disois , s'écrie-t-il avec amertume , lorsque je voulois m'envir en Tar-sis , que tu es un Dieu miséricordienx , tardif à la colere & qui te répens du mal dont tu as menacé. Maintenant donc , ô Eternel , ôte-moi , je te prie , la vie.* Parce que Pierre ignore les decrets de la justice & de la miséricorde divines ; parce qu'il ignore le véritable but de l'envoi du Rédempteur , il ne peut entendre J. C. annoncer ses souffrances prochaines ; il voudroit réformer les plans éternels de Dieu sur celui que lui suggèrent ses préjugés.

[n] Jonas III. & IV.

A Dieu né plaise, Seigneur, (o) cela ne t'arrivera point. Et voilà les fruits ordinaires, les fruits empoisonnés d'un zèle sans connoissance. Que celui qui peut se reconnoître à ces traits, lise assiduement les saintes écritures qui nous rendent sages à salut, qu'il regarde plus attentivement dans la loi parfaite, & qu'il y prenne un singulier plaisir ? qu'il s'abatte aux pieds du trône de son Dieu ; qu'il le supplie avec larmes de déssiller ses yeux ; qu'il lui dise comme David, (p) enseigne-moi la voye de tes statuts, & donne-moi de l'intelligence ! qu'en étudiant la doctrine de J. C., qu'en approfondissant ses principes, en appréciant ces preuves lumineuses qui captivent tout entendement droit & pur, il conjure son pere céleste de lui donner la foi, de lui accorder la sagesse dont il a besoin, & qu'il ne lui refusera pas ! Parce que tu m'as demandé pour toi la sagesse & la connoissance, afin de pouvoir juger mon peuple sur lequel je t'ai établi roi (q) ; la sagesse & la connoissance te sont données. Et elles le feront toujours à celui qui

[o] Math. XVI.

[p] PL. CXIX. v. 33.

[q] H. Chron. I. v. 15.

les imploré avec un desir sincère de connoître
la volonté de Dieu , & de la faire.

Il^e. Chez l'autre , ce sont les vices du cœur qui altèrent la pureté de son zèle. En fondant les playes de ce cœur , il le trouve prostitué soit à un amour propre excessif , soit à l'avarice , ou à l'envie , ou à la volupté ou à quelque autre vice journalier & fomenter. Comment doit-il redresser ses voyes ; comment purifiera - t - il ce lieu immonde ? Quoiqu'il doive lui en coûter , qu'il arrache , qu'il démolisse , qu'il détruise ! que suivant pas à pas toutes les ruses , tous les artifices de son vice dominant , il l'attaqué jusques dans ses derniers retranchemens , & lui livre une guerte irréconciliable. Qu'un Héli (r) réprime cette indolence fatale , cette indifférence marquée pour les devoirs de son état , qui les lui fait regarder comme un fardeau pénible , & dès - lors tout changera de face dans le sein de sa famille. Qu'un Saül (s) arrache ; s'il est possible , jusqu'au dernier filet de l'envie qui le ronge , & dès - lors tous ses vices disparaîtront , dès - lors ses vertus brilleront avec un nouvel éclat. Point de

ménagemens ; point de trève , point de paix avec un enne ni si cruel & si dangereux. Qu'en un mot chacun soit sincèrement disposé à faire à Dieu tous les sacrifices qu'il exige de lui ; telle est sa vocation ; tel est l'unique moyen de devenir enfin *fervent d'esprit.*

III^e. Vous , vous avez des lumières ; votre cœur est sincèrement consacré à Dieu ; mais il est un autre piège qui cause toutes vos chutes. Le tempérament impétueux avec lequel vous êtes né , vous éloigne souvent des règles sévères de la discréption ; il vous égare par ses faillies. Comment les réprimer ? En modérant par les lenteurs de la prudence , le feu trop actif qui vous échauffe. Pensez aux bienfiances & aux mesures de sagesse , dont la gloire du maître que vous servez , vous impose la nécessité ; pensez qu'il est dangereux d'exposer la religion & la vertu aux râilleries des méchans ; & que le monde est assez injuste pour imputer à la piété l'imprudence de ses sectateurs ; pensez qu'il vaudroit mieux laisser croire l'ivraie parmi le bon grain dans le champ du Seigneur , que d'arracher celui-ci en voulant extirper celle-là ; pensez qu'il ne doit rien entrer d'humain dans les vertus sublimes du christianisme ; qu'un zèle

Y

N. 21

déplacé aigrit , révolte , irrite , au lieu de guérir , & qu'on ne peut faire trop d'attention aux circonstances , aux lieux , aux personnes. Ne portez plus de jugemens décisifs sur de simples apparences ; attendez des preuves plus certaines. Le Dieu de charité lui-même vous en donne en quelque sorte l'exemple. Il connoissoit sans doute toutes les abominations de Sodome , & des villes criminelles de son royaume. Cependant comme s'il craignoit de les condamner avec précipitation , il se dit , (t) *je descendrai maintenant & je verrai , si l'on fait entièrement selon le cri qui est monté jusqu'à moi , & si cela n'est pas , je le saurai.*

IV^e. Celui-là se jette dans l'extrême opposée & s'écarte encore plus du point unique de la perfection. C'est une ame pusillanime , un cœur glacé. Toutes ses démarches sont froides , le moindre obstacle l'arrête ; rien de plus languissant que ses efforts. Qu'il s'accoutume à placer Dieu au-dessus de tout , qu'il se nourrisse de cette noble idée que malgré sa petiteesse & son néant , il est appellé à étendre le royaume de Dieu. Oh ! quelle gloireuse fonction , quel sublime intérêt pour

une foible créature, pour un pauvre mortel! Ainsi en voyant le jour de sa mort approcher le zélé Matathias disoit à ses fils rassemblés autour de lui, (u) „ maintenant mes „ chers enfans, soyez zélateurs de la loi, & „ s'il le faut donnez vos ames pour l'alliance „ de nos peres. Souvenez-vous de leurs gran- „ des actions; voilà vos modeles; imitez-les, „ & vous aquérerez comme eux un nom im- „ mortel. Ne redoutez ni les paroles, ni la „ violence de l'homme méchant. Car dans „ toute sa gloire ce n'est que de la boue, & „ qu'un ver de terre. Il s'élève aujourd'hui & „ demain il ne sera plus, parce qu'il sera ren- „tré dans la poussière d'où il avoit été pris, „ & que toutes ses pensées se feront éva- „ nouies avec lui. Pour vous, fortifiez-vous „ donc; armez-vous de zèle pour la loi, & „ soyez toujours prêts à mourir pour elle. „ Cette exhortation touchante, je l'adresse à ces ames faibles qui n'ont point de chaleur dans les voies du Seigneur.

Vo. Celui-ci péche en matière de zèle par son inconstance. Ce n'est point un cœur rebelle, mais un cœur partagé. Tour-à-tour plein d'ardeur pour ses devoirs & de vivacité

[u] I. Macab. II.

pour les plaisirs; tour-à-tour docile à la voix de la grace, & se laissant entraîner par les séductions du monde; volage & léger dans toutes ses voies, il se laisse de porter la livrée de Jesus-Christ, & reprend les dépouilles de la vanité & de l'illusion. Or ce sont ces variations continues qui amortissent, & qui éteignent le feu de sa ferveur. Qu'il entretienne désormais ce feu sacré. Qu'insensible aux attractions de la chair, il ne se laisse plus ni vaincre par l'intérêt, ni corrompre par la joie, ni subjuguer par l'occasion; qu'il se convainque que l'on n'est pas saint, parce qu'on se fait une violence d'un moment; parce qu'on pratique de tems en tems des vertus éclatantes, où que l'on consent à des démarches généreuses; mais qu'après avoir consommé un sacrifice, il faut en consommer un autre, & qu'enfin la durée même de sa vie doit être la mesure de celle de ses combats; qu'il se convainque que sans persévérence nul ne peut être propre au royaume de Dieu; que sans elle tout le reste est perdu; que c'est par elle seule que le Remunérateur suprême daigne nous mettre la palme à la main, nous ceindre de la couronne, & nous introduire dans le séjour auguste de sa gloire. Qu'il marche désormais d'un pas ferme & inébranlable.

VI^o. Ah ! M. F., que de vices opposés à la perfection du zèle, que de vices qui l'altererent ou le détruisent plus ou moins ! il en est cependant encore un plus terrible, un qui en étouffe jusqu'au moindre germe, un contre lequel on ne peut trop se précautionner. C'est le défaut de charité. Oh ! s'écrie St. Jaques, *(x) s'il y a de l'irritation dans vos cœurs, ne vous glorifiez point, & ne mentez point en déshonorant la vérité de l'évangile.* Ne parlons plus de cette férocité d'âme poussée jusqu'à l'intolérance proprement dite, elle est la honte, l'opprobre & le fléau du christianisme. Plus on en considère les attentats, & moins on peut les concilier avec cette douceur, cette bienfaisance, cette tendre humanité qui entrent dans l'essence de presque toutes les vertus évangéliques. Quel contraste, ô mon Dieu ! quel effrayant contraste, d'un côté un maître qui n'est venu que pour arracher les hommes à la mort, un maître qui adresse aux pécheurs & aux errans, les plus touchantes, les plus consolantes invitations pour les attirer à lui; un maître qui charge sur ses épaules paternelles la brebis égarée; & de l'autre côté des disciples

[x] Jaq. III. v. 14.

prétendus qui osent substituer les hauteurs, l'emportement, la dureté, la barbarie, à la douceur & à la charité; des disciples préten-dus qui n'invoquent que la foudre ! on dirait qu'ils ne sont sur la terre, qu'ils ne sont chrétiens que pour arracher, & non pour planter; que pour détruire, & non pour édifier, ils se plaisent à voir couler le sang des hommes, & ce sont eux-mêmes, qui se hâtent d'enfoncer le poignard dans le sein de leurs frères !... Encore un coup, jettons un voile sur ces atrocités.

Helas ! M. F., la dureté de nos cœurs nous ouvre ici un champ assez douloureux, On se glorifie d'avoir du zèle, & cependant on fait jouer toutes sortes de ressorts pour supplanter un concurrent; on se rejouit, on triomphe de la disgrâce d'un ennemi pré-tendu; on déchire de sang froid la réputation de son prochain; on s'empresse de débiter toutes les anecdotes scandaleuses, qui ne consomment que trop souvent la ruine des familles; on en surcharge les couleurs, lorsque la teinte en paroît trop légère & trop foible; on laisse languir l'indigent au sein de la détresse; & pour s'engraisser plus am-plement de la substance & de la moelle des pauvres, on spéculé sur la misère des tems;

on vit dans les délices au milieu des calamités publiques... mais que fais-je? navré des excès auxquels se livre un zèle sans charité, j'oublie que ce n'est pas sur eux que doivent rouler mes réflexions, & qu'il s'agit uniquement des moyens de nous en garantir. Or rien de plus aisé que de nous convaincre si notre zèle a été épuré, & perfectionné par la divine charité: lissons, relissons l'admirable description que St. Paul nous fait de cette excellente vertu. (y) *La charité est patiente, dit-il; elle est pleine de bonté, elle n'est point envieuse, point vaine, point insolente; elle ne s'envie point d'orgueil; elle ne fait rien de malhonnête, elle ne cherche point son intérêt particulier; elle ne s'irrite point, ne soupçonne point le mal, ne se rejouit point de l'injustice; mais elle se plaît à la droiture; elle excuse tout, elle croit tout, elle espère tout; elle supporte tout.* En un mot la charité est le grand but, la fin principale de cette religion sainte qui ne tend qu'à nous conduire au ciel. Oh! que celui d'entre nous, qui n'est pas revêtu de ces dispositions, ne se tranquillise point sur la ferveur de son zèle; mais qu'il aille réparer ces réputations flétries; qu'il aille vêtir celui qui

[y] 1^o Cor. XIII. v. 4. 5. & 6. 1^o Cor. XIII. v. 13.

est nud; rechauffer celui qui a froid; rassasier celui qui a faim; qu'il aille verser de l'huile sur les playes de ce juif expirant, qu'il abjure toutes ces haines meurtrieres; qu'il dépose toute aigreur, toute irritation, toute amertume! qu'il aille bénir & embrasser cet ennemi; & qu'il dise comme Moïse (z) en faveur de tous ceux qui peuvent l'avoir offensé; *pardonne leur, ô Eternel! pardonne leur, sinon efface-moi maintenant du livre que tu as écrit! sans cela point d'autels, point d'offrande pour lui; point de piété; point de zèle.*

C O N C L U S I O N.

Nous avons cru devoir insister sur ces directions & sur ces règles dont personne ne peut défaillir l'importance. Elles sont utiles en tout temps, & indispensables dans l'époque où nous nous trouvons. Les communions que nous allons célébrer, & la solemnité du jeûne qui va les suivre de près, nous imposent la nécessité d'être plus que jamais *fervents d'esprit*. Voudrions-nous perdre tous les fruits de ces jours de salut, je ne dis

[z] Exod. XXXII. v. 32.

point par l'indifférence, par les glaces de nos cœurs, mais par un zèle vicieux, mais en offrant au Seigneur un encens qu'il ne pourroit agréer? oh! puisse plutôt la foi, puissent les hommages d'un cœur integre & pur, puissent la charité, la reconnoissance, le respect, l'amour, animer & sanctifier nos dévotions! ... O ferveur d'esprit; vertu précieuse, vertu nécessaire, mais vertu rare, en flamme désormais, vivifies, transformes tous nos cœurs!

Dieu de nos peres, Dieu de charité, c'est à toi à la produire dans ces cœurs! graves-y, imprimes-y profondément le grand précepte émané de ta bouche, *tu aimeras Dieu, & tu le serviras de tout ton cœur, de toute ton ame, de toutes tes pensées, de toutes tes forces.* (a) Apprends-nous que le zèle n'est autre chose que ton amour, & veuille le répandre dans nos ames par ton saint Esprit! Amen.

[a] Deut. VI. v.



SERMON LIX.

De préparation pour le Jeûne & les Communions de Septembre.

LA NÉGLIGENCE DU SALUT PUNIE.

Comment échapperons-nous, si nous négligeons un si grand salut.

Hébr. XI. v. 3.

Des milliers de juifs avoient embrassé le christianisme, & ce fut pour les affermir dans la foi, que St. Paul leur adressa l'épître d'où mon Texte est tiré. Or comme la tentation la plus séduisante pour eux étoit ce vif attachement à l'économie lévitique qu'ils avoient pour ainsi dire succé avec le lait, & une trop haute opinion de ses priviléges;

l'apôtre leur retrace sous divers points de vue la supériorité de l'économie de grâce, & cette épître est un parallèle continual entre la loi & l'évangile. Supériorité de J. C. sur Moïse, c'est-à-dire de l'hériter de toutes choses, du Fils éternel de la maison sur un simple serviteur. Supériorité frappante dans la publication de l'évangile. *Vous êtes venus leur dit-il, à la montagne de Sion, à la cité du Dieu vivant, à la Jérusalem céleste, & au (a) sang de l'aspersion qui crie de meilleures choses que celui d'Abel*; au lieu que dans la publication de la loi, c'étoit une montagne fumante qui ne pouvoit se toucher à la main, un feu brulant, (b) le tourbillon, la tempête, en un mot un appareil si terrible que Moïse lui-même s'écrioit, *je suis tout épouvanté, je tremble*. Supériorité de nature; la loi étoit comme la lettre qui tue; elle n'a rien amené à la perfection; l'évangile est l'esprit qui vivifie; c'est une meilleure espérance *par laquelle nous approchons de Dieu*. Supériorité des révélations du Seigneur & de ses ambassadeurs sur celles des prophètes. Celles-ci étoient figurées, partielles, incomplètes;

(a) XII. v. 22.

(b) Ibid.

celles-là sont fondées sur une pleine certitude de connoissance, sur des démonstrations de puissance & de vie. Et de-là St. Paul tire une conclusion parfaitement assortie à son but, & à laquelle il revient sans cesse. *Craignons donc, dit-il, que quelqu'un d'entre nous (c) négligeant la promesse d'entrer dans le repos de Dieu, ne s'en trouve privé. Pour nous (d) nous n'avons garde de nous soustraire à notre maître: ce seroit notre perdition. Si ceux qui méprisoient celui qui leur parloit sur la terre ne sont point échappés (e) nous serons punis beaucoup plus si nous nous detournions de celui qui parle des cieux.* Ou pour ne pas nous écarter des paroles que nous vous avons lues; *c'est pourquoi il nous faut prendre garde de plus près aux choses que nous avons ouies, de peur que nous ne les laissions écouter; car si la parole de la loi a été ferme, & si toute transgression & désobéissance a reçu une juste retribution; comment donc à plus forte raison, comment échapperons-nous, si nous négligeons un si grand salut.*

L'inevitable punition de ceux qui négligent le salut de Dieu; tel est donc, M. F., le sujet qui va nous occuper, & pour en mieux saisir toute l'étendue, essayons de nous former de justes idées

(c) IV. v. 1.

(d) X. v. 39.

(e) XII. v. 29.

D'abord de ce grand salut
Ensuite, du crime qu'on commet en le
négligeant,
Enfin, de la punition de ce crime.

Puissent les Jonas endormis se réveiller au bruit de la tempête qui les enveloppe déjà de toutes parts; & vous, qui craignez l'Eternel, en élevant vos regards vers le trône de sa miséricorde, écriez-vous avec transport: *Beni soit Dieu, le Pere de notre Seigneur Jesus-Christ, qui nous a (f) bénis de toutes les bénédictions spirituelles, depuis les lieux célestes en Christ!* Amen.

I. RÉFLEXION

I. Qu'est-ce que le salut? Vous ne pourrez ignorer, M. F., qu'il embrasse deux périodes; le tems & l'éternité. Dans le tems, c'est la remission de nos péchés, la justification, l'adoption, la sanctification, le droit à la vie éternelle. Dans l'éternité c'est la parfaite glorification de nos âmes & même celle de nos corps, c'est la vue & la possession de Dieu même. Or ce salut ne se trouve qu'en J. C. seul. Sacrificateur miséricordieux, il a fait

(f) Ephes. I. v. 3.

par soi-même la purification de nos péchés, & peut sauver pleinement ceux qui s'approchent de Dieu par lui. [g] C'est lui, dit Esaié, que l'Esprit a oint pour guérir ceux qui ont [h] le cœur brisé, pour publier aux captifs la liberté, & aux prisonniers l'ouverture de leur prison; lui qui tient dans ses mains les couronnes de l'immortalité, & qui doit un jour en ceindre la tête de ses fidèles serviteurs. Tel a été le but, & tels sont les fruits de sa mort. Il n'y a point de salut en aucun autre; [i] & point d'autre nom sous le ciel qui soit donné aux hommes, par lequel il nous faille être sauvés.

Mais pourquoi donc ce glorieux titre de salut est-il donné à l'évangile? En ne s'arrêtant même qu'à l'écorce, en ne jugeant de ce trésor divin que selon les règles de la sagesse humaine, on est forcé d'avouer que l'évangile contient l'histoire admirable du salut, & de tout ce que le ciel a daigné faire pour le consommer; qu'il nous a transmis les fondemens, les motifs, les faits, les preuves, les époques de cette miséricordieuse ré-

(g) Heb. VII. v. 25.

(h) Ef. LXI. v. 1.

(i) Act. IV. v. 12.

volution ; qu'il nous trace l'unique chemin qui conduit à la vérité & à la vie, ce qu'il faut croire, & ce qu'il faut pratiquer pour l'obtenir ; instructions sanctifiantes qu'on chercheroit vainement dans tous les ouvrages des hommes, où l'on retrouve toujours malgré soi la faiblesse, l'ignorance, la vanité & le néant de leurs auteurs ! à tous ces égards, l'évangile est donc l'heureuse nouvelle de la réconciliation de Dieu avec les hommes, une doctrine salutaire, un véritable salut.

Cependant il y a plus encore. Dieu qui sans doute est le maître absolu de ses dons, a attaché notre salut à la connaissance, à la profession, & à la pratique de cet évangile. C'est un ministère d'esprit & de vie. C'est par sa prédication que la face de la terre a été renouvelée, & l'ombre funebre de la mort entièrement dissipée. C'est par cette doctrine que l'Esprit-saint éclaire, console, régénere, sanctifie ; qu'il produit la répentance, qu'il déploie sa vertu toute-puissante dans nos esprits & dans nos cœurs. L'homme docile y trouve tout ce qui peut le rendre heureux sur la terre, & assurer son bonheur éternel. Aussi l'évangile est-il souvent appellé *la puissance de Dieu en salut à tout croyant, la grâce salutaire à tous les hommes, la parole que*

qui (1) peut seule sauver nos ames. En un mot J. C. est l'auteur, le chef, le consommateur de notre salut ; mais c'est dans son évangile, qu'il nous appelle à la connaissance, à la douce espérance de ce salut, & même qu'il nous en donne les arrhes.

II. Si je me proposois maintenant de réunir tous les traits qui peuvent servir à caractériser la grandeur de ce salut, quel tableau j'aurois à vous offrir ! il faudroit prendre l'esfor, & chercher sa première origine dans les entrailles mêmes de la miséricorde, de Dieu ; il faudroit en adorer l'auguste décret arrêté dans son conseil éternel. Il faudroit calculer tous les temps depuis le berceau du monde, depuis l'arrêté prononcé contre l'antique serpent ; suivre toutes les gradations du grand mystère de piété, au milieu des types, des ombres, des figures & des sacrifices de la loi ; recueillir les oracles des prophètes qui ont parlé de ce salut à plusieurs reprises & de diverses manières, & toutes ces œuvres magnifiques opérées d'âge en âge pour le préparer. Il faudroit contempler avec un esprit de réflexion l'unique issu du Père, J. C. naïf-saint, enseignant, faisant des miracles, souf-

(1) Rom. I. v. 16.
Tome V.

frant, mourant, réssuscitant, regnant au plus haut des cieux. Il faudroit suivre la marche éclatante & rapide des premiers hérauts de cet évangile, & rassembler sous un seul point de vue leur prédication, leurs travaux apostoliques, leurs prodiges, leurs conquêtes, leurs triomphes. Objets d'une fécondité inépuisable, & dont un seul fourniroit la matière d'un long discours ; mais objets déjà connus & qu'il suffissoit d'indiquer pour en tirer cette conclusion ; un salut pour lequel le Très-Haut à *remué ainsi le ciel & la terre, la mer & le sec* ; un salut, s'il est permis de le dire, qui lui a tant coûté, est certainement un *grand salut*.

Mais j'y confens, ne puisions nos preuves que dans les nombreux rapports de ce salut avec nous ; & commençons par les maux dont il nous a délivrés. Oh ! que de playes désesperées ont été guéries & fermées ! que d'abîmes comblés ! de cruelles perplexités dans l'esprit ; des erreurs capitales sur tant de vérités dont la connoissance est si décisive pour notre bonheur, & dont l'ignorance laisse l'homme en proie à toutes ses ténèbres ; tant d'agitations, tant de tempêtes dans le cœur, qui en nous éloignant de la règle & de la loi, nous éloignoient de la joie & de la paix

qui en sont inseparables ; ces troubles, ces frayeurs d'une conscience, esclave du péché, que le remors dévorant n'abandonnoit jamais ; l'affreuse perspective de la mort, celle d'une condamnation irrévocable ; celle des gouffres brûlans de l'enfer plus affreuse encore ; tel étoit le triste partage de l'homme sans exception avant la venue & l'oblation de J.C ; tel feroit le nôtre, si nous n'étions pas du nombre de ces ames privilégiées, auxquelles le Dieu très-bon à manifesté son évangile. Ah ! s'il en est encore qui ne sentent pas toute l'étendue d'une pareille délivrance, toute la grandeur de ce salut, ceux-là, ceux-là sont déjà morts ; ils sont couchés dans le tombeau fatal de l'insensibilité, & de l'endurcissement.

Enfin, M. F., à cette sombre nuit opposons le jour le plus ravissant ; à ces orages du cœur, opposons la douce harmonie de toutes ses affections, le calme inaltérable ; à la place des syndéreses & des terreurs d'une conscience déchirée, mettons la sérénité, & l'ineffable *paix de Dieu qui surmonte tout entendement* ; à cette mort, à cet enfer substituons la vie, & le ciel avec toutes ses pompe, toutes ses délices, tous ses trésors, & disons avec gratitude : voilà donc encore les

biens que l'évangile promet, & qu'il procure. *Celui*, s'écrie l'apôtre bien-aimé, *celui qui croit au Fils, a la vie éternelle.* (m) C'est là son héritage dont rien ne peut le dépoiller ; c'est sa couronne que rien ne peut lui ravir ; il l'a déjà en quelque sorte, même dès cette vallée de misère ; il en a les avant-goûts ; & tandis que les insensés qui s'égarrent sur les pas de l'impiété, des convoitises charnelles & du monde, portent dans leur sein un bourreau cruel & impitoyable, l'âme du vrai croyant est rassasiée comme de moëlle & de graisse, c'est un festin continual, le plaisir jaillit pour elle des sources les plus pures & les plus intarissables ; & j'en appelle hautement au témoignage de ceux qui croient, qui méditent, & qui pratiquent l'évangile. Oui, ils connaissent Dieu ; ils aiment Dieu ; ils sont aimés & bénis de Dieu. Ils savent qu'après quelques combats, après quelques sacrifices, dégagée des entraves du corps, leur ame s'envolera dans les parvis de l'Eternel ; ils savent qu'elle y contemplera à jamais l'Etre seul beau, seul bon, seul parfait, seul béatifiant ; ils savent qu'ils feront abreu- vés, inondés sans mesure, au torrent de ses

(m) Jean III. v. 38.

chastes voluptés, & que d'éternité en éternité, ils boiront à longs traits dans la coupe du salut. *Voici, dit le Seigneur, au fond de leur cœur; voici je viens bientôt; heureux est celui qui garde les paroles de ce livre.* (n) Heureux quiconque a des oreilles pour entendre, & qui sème à l'esprit pour en recueillir la béatitude & la gloire ; mais souverainement malheureux tous ceux qui négligent un si grand salut.

II. RÉFLEXION.

On commet un grand crime, en négligeant ce grand salut ; rien n'est plus aisé que d'en exposer en peu de mots & les degrés, & l'énormité.

I. Ce crime considéré dans son plus haut degré d'atrocité, est celui des apostats. Notre apôtre l'avoit premièrement en vue, puisque dans la suite de cette épître, il le caractérise avec tant de soin, & qu'il s'empresse avec le zèle le plus actif à prémunir les Hébreux contre cet attentat. (o) *Il est impossible, dit-il, que ceux qui ont été une fois il-*

(n) Apoc. XXII. v. 7.

(o) Héb. VI. v. 4. &c.

luminés, qui ont goûté le don céleste, la bonne parole de Dieu, & qui ont été faits participants du St. Esprit, s'ils retombent, soient changés de nouveau par la répentance. Une terre qui ne produit que des épines & des chardons, est rejetée & proche de la malédiction, sa fin est d'être brûlée. Principes effrayans qui le conduisent à former ce vœu si digne de sa tendre charité. (p) Or nous souhaitons que chacun de vous montre jusqu'à la fin le même soin pour la pleine certitude de l'espérance; afin que vous ne vous relâchiez point, mais que vous initiez ceux qui par la foi & la patience héritent ce qui leur a été promis. Ce n'est pas ainsi que perséverent ces infidèles qui abandonnent la voie de la justice après l'avoir clairement connue. Dès que la profession de la foi les expose, je ne dis pas même à quelque danger imminent, mais à la plus légère affliction; mieux encore, dès que la voix séduisante du tentateur leur offre quelques biens, quelques honneurs, & des plaisirs, ils ne balancent point à tourner le dos à J. C., & se hâtent de blasphémer ce qu'ils ont adoré.

Ce crime dans un degré voisin du précédent

(p) Héb. VI. v. 11.

dent est celui des incrédules, c'est-à-dire de ces hommes inconséquents & sans principes qui ferment volontairement les yeux pour ne point voir la lumière; qui ne veulent connoître dans la science du salut que les paradoxes & les sophismes qui servent à l'attaquer, & qui sous prétexte qu'on ne peut pas leur expliquer tout, ont l'audace de nier tout. Aussi St. Paul disoit-il encore aux Hébreux: *Prenez garde qu'il n'y ait en quelqu'un de vous un mauvais cœur d'incrédulité,* (q) & leur rappelloit-il l'exemple de leurs pères dans le désert, qui endurcirent leurs coeurs, pour ne pas entendre la voix de l'Éternel, & qui ne purent entrer dans la terre promise, à cause de leur incrédulité. Ces deux classes s'accordent en ce point qu'elles disent au Dieu fort, *retire-toi de nous, nous ne prenons point de plaisir à connoître tes voies;* qu'elles dédaignent totalement son évangile, qu'elles le rejettent formellement, à main levée, ou suivant l'énergie du terme de notre texte, dans la langue sainte, qu'elles n'entendent aucun compte.

Mais il est encore une autre espèce de négligence qui consiste à recevoir ce salut en

(q) Héb. III. v. 12.

partie, & à le rejeter en partie. Ainsi agissent ceux qui croient, mais qui ne vivent pas d'une maniere assortie à leurs lumieres; & qui pourroit en calculer le nombre? Ah! dès qu'il n'est question que de la théorie de l'évangile, on se fait gloire de le connoître, on est toujours prêt à en citer les preuves triomphantes, à en exalter la supériorité, à en peindre les effets salutaires. *Il faut sans doute faire ces choses*, nous dit le Seigneur, (r) *mais il faudroit aussi ne pas omettre celles-ci.* Avec des vérités à croire, l'évangile nous propose des difficultés à combattre, & des devoirs à pratiquer. Il nous interdit tous les vices, & même ce qui n'a que l'apparence du mal. Il nous crie que *ni les avares*, (s) *ni les impurs*, *ni les injustes n'hériteront point le royaume des cieux*; il nous prescrit des vertus, & même toutes les vertus qui découlent des diverses relations que nous avons à soutenir; il nous les prescrit dans tous les tems, dans tous les lieux, dans toutes les situations de la vie. En un mot il veut que toujours, que par tout nous soyons *les imitateurs de Dieu comme ses enfans* (t) bien-

(r) Math. XXIV. v. 6.

(s) I. Cor. VI. v. 10.

(t) Eph. V. v. 1.

aises. Voilà les conditions sous lesquelles il devient pour nous *une odeur de vie à vie*, comme parle l'écriture. Or négliger toutes ces conditions, où quelqu'une d'entr'elles, *c'est négliger le salut.* On voudroit bien jouir des précieux avantages de la foi & de la piété; on voudroit s'en assurer les douces consolations pour les jours du mal, sur-tout pour le moment décisif de la mort, & même recueillir au-delà du sépulchre, les récompenses promises à la fidélité. Mais on veut aussi embrasser les fantômes fugitifs de ce monde; on veut se couronner des fleurs de la vanité, & s'enyrer de ses plaisirs. On voudroit bien être un saint, & l'on est dans le fond ou un avare, ou un ambitieux, ou un voluptueux, ou enfin l'esclave d'un monde dont *l'amitié est inimitié contre Dieu.* Envain la providence offre-t-elle pour ainsi dire à chaque pas de nouveaux moyens de salut; on n'en profite point. Envain sa voix bienfaisante rappelle-t-elle dans les fentiers de la vertu; on est sourd à ses tendres invitations; on s'obstine à marcher selon les desirs d'un cœur dépravé; & c'est ainsi, M. F., c'est ainsi que l'on néglige le grand salut de Dicu.

II. Or pour crayonner toute l'atrocité d'une pareille négligence, de longs détails

sont superflus ; je n'ai qu'un mot à dire au prévaricateur. Vous croyez en Dieu, vous croyez que non-seulement les vérités que l'évangile enseigne, mais encore les loix qu'il prescrit, sont émanées de Dieu. Vous croyez que cet Etre juste & saint a les yeux ouverts sur les enfans des hommes; qu'aucune de vos pensées, aucune de vos paroles, aucune de vos actions, aucun mouvement, aucun acte de vos passions dérégées, aucun de vos désordres, aucune de vos désobéïances n'échappent à celui qui ne peut laisser le mal impuni; & cependant vous l'outragez ce Dieu qui a l'équité pour base de son trône; vous les violez ces loix du législateur suprême; vous les violez sans remors, & trop souvent hélas! sans pénitence; vous les violez jusqu'à la vue des éclairs, jusqu'au bruit du tonnerre & de la foudre qu'il est prêt à lancer ! vous croyez une vie à venir, un ciel, une immortalité, & cependant vous vous endormez au milieu du tourbillon des fausses joies, vous poursuivez avec acharnement des ombres, dont il vous est impossible de fixer la mobilité; vous ne vivez, vous ne travaillez, vous ne soupirez que pour la graisse de la terre ! vous croyez qu'il y a des chaînes d'obscurité, des flammes dévorantes, un

enfer; & cependant vous en affrontez, vous en bravez les horreurs! Ingrat, est-ce donc là ce que vous rendez à Dieu & à J. C. pour tous leurs biensfaits? Parjure, vous rougiriez de ne pas tenir la parole que vous auriez donnée à des vermisséaux tels que vous, & vous violez de sang froid les promesses réitérées que vous avez faites au dominateur de l'univers, à la face de ses autels ! Profane, impie, vous quittez la lumiere pour les ténèbres, Dieu pour le monde, J. C. pour Bérial; vous osez vous faire un jeu de la religion ! mais enfin ne vous abusez pas, Dieu ne peut être moqué. (u) Ceux qui sement l'iniquité, & qui laboureront l'outrage, les moissonneront certainement. Comment échapperons-nous, si nous négligeons un si grand salut? C'est le sujet de notre dernière réflexion.

III. RÉFLEXION.

Comment échapperons-nous? Ne diroit-on pas suivant la remarque d'un ancien interprète que l'apôtre attendri sur le triste sort des contempteurs du salut recherche s'il n'est point pour eux quelque voie de se dérober à

(u) Job IV. v. 8.

la vengeance divine? Pour nous, M. F., nous n'appercevons dans cette vive interrogation qu'une déclaration énergique & formelle de leur inévitable punition. Cette manière de s'exprimer est fréquente dans nos livres sacrés, & y a toujours le même sens. (x) *Serpens, engeance de vipères*, disoit J. C. aux scribes & aux pharisiens hypocrites, *comment éviterez-vous le supplice de la géhenne?* C'est-à-dire vous ne l'éviterez pas. *Si le juste est difficilement sauvé*, s'écrie aussi St. Pierre, *où comparoîtra (y) le méchant?* C'est-à-dire encore qu'il ne trouvera point d'asyle contre les terribles jugemens qui l'attendent. Ainsi donc ceux qui auront négligé le salut de Dieu ne pourront se soustraire à la peine qu'ils méritent.

I. Pour nous en convaincre, il suffit de suivre avec quelque attention cette chaîne de principes que nous allons poser. „ Il exis- „ te certainement un Dieu. Maître de l'uni- „ vers, il a le droit incontestable de nous „ prescrire des loix; & il a usé de ce droit. „ Ces loix, nous les trouvons profondément „ gravées au fond de nos consciences, dans

(x) Math. XXIII. v. 33.

(y) I. Pier. IV. v. 18.

„ ces pensées qui s'excusent, ou s'entr'accu- „ sent elles-mêmes, selon la diversité de nos „ actions. Ces loix, nous les trouvons en- „ core dans le code de la révélation mieux „ développées, plus étendues, & accompa- „ gnées de leur sanction. Ainsi à dit l'Eter- „ nel: *l'ame qui péchera, (z) mourra; tou- „ tes les malédictions écrites au livre de la loi* „ *sont (a) dressées contre elle; les méchants* „ *rebrousseront vers les enfers; & même tou- „ tes les nations qui oublient Dieu.* „ (b) Pour ne rien dire de tant d'autres anathèmes déjà lancés contre les impénitens. On ne peut désavouer aucun de ces principes, & être chrétien; je vous le demande donc, M. F., *comment échapperons-nous, si nous négligeons* „ *un si grand salut.*

Dira-t-on que ces effrayantes menaces ne seront point exécutées? Ah! répond l'Eter- nel, je suis vivant; les cieux & la terre pa- feront; mais aucune des paroles sorties de ma bouche ne passera, sans avoir son entier accom- plissement, non je ne pervertirai point le droit, je ne renverrai poit la justice: Dira-t-on qu'on

(z) Ezéch. XVIII. v. 4.

(a) Deutér. XXIX. v. 20.

(b) Ps. IX. v. 18.

pourra se soustraire à son empire éminent, à sa puissance majestueuse ? Qui s'est donc opposé à lui, s'écrie Job, (c) & s'en est bien trouvé ? Il ébranle les montagnes, & elles ne le savent pas ; il sécoue la terre hors de sa place, & ses piliers tremblent. L'excellence & la majesté l'environnent ; il est revêtu d'une force éternelle. Qsera-t-on dire enfin qu'on pourra lui en imposer ? Ah ! ce n'est pas ainsi qu'en parle l'écriture de concert avec la faîne raison. Elle nous répète à chaque page „ que toutes „ les œuvres de l'Éternel lui sont connues ; „ qu'il n'y a point de créature qui ne soit „ manifeste à ses yeux ; qu'il considère tou- „ tes nos démarches, qu'il sonde nos cœurs, „ qu'il n'y a pas une parole sur notre langue „ qu'il ne connoisse, que son oeil vigilant „ ne s'endort jamais, ne sommeille jamais, „ n'est jamais fatigué. . . . Mais pourquoi insister plus long-tems sur des assertions si insensées ? ne portent-elles pas avec elles-mêmes leur propre réfutation ?

Ah ! nous ne pouvons l'ignorer ; & combien de fois les cœurs les plus endurcis ne sont-ils pas effrayés, même dès ici bas à cause de lui ? Oh ! les rédoutables coups, qu'il

(c) Job IX. v. 4.

frappe, lorsqu'il y est forcé ? Quels ravages ne font pas les seules étincelles du feu consommant de sa justice ? Elles sont encore foibles, encore légères ; cependant elles embrasent sans retour les villes & les nations coupables. Et son doigt vengeur écrit ces mots sur leurs débris humains : *il y a un Dieu qui juge la terre. Comment donc échapperons-nous, si nous négligeons un si grand salut ?*

II. Mais voici ce qui résout toutes les objections, ce qui doit porter la frayeur à son comble. Le jour, auquel Dieu doit juger le monde universel selon la justice, est déjà arrêté. Il est irrévocablement fixé, & peut être plus prochain qu'on n'aime à le supposer. Oui le son bruyant de la trompette fatale rétentira jusqu'aux extrémités du monde ; des milliers d'anges, ministres de ses volontés, crieront d'une voix plus forte que le tonnerre : *Levez vous, morts, & paroissez en jugement.* Assis sur son auguste tribunal, le juge suprême verra les justes à sa droite, & les méchants à sa gauche. *Comment donc, comment alors échapperont ceux-ci ?*

Sera-ce en faisant leur apologie ? Sera-ce en alléguant ces prétextes frivoles dont nous nous servons maintenant avec tant d'art pour colorer notre négligence ; cette foiblesse

extrême de la chair, les violentes émotions de nos sens, cet empire imposant de la coutume; ces maximes corruptrices du siecle; ces exemples séducteurs de la multitude qui s'égare, & dont le torrent nous entraîne? Helas! tous les voiles de l'illusion feront tombés; tous les points de vue changés; & les pécheurs avoueront même malgré eux; ils avoueront, mais trop tard, que précisément parce qu'ils étoient foibles, parce que leurs sens étoient ouverts à la tentation, ils auroient dû fuir les occasions dangereuses, comme un malade dont les forces sont épuiées, s'abstient de tous les alimens qui peuvent lui nuire; qu'ils auroient dû captiver ces sens, y mettre un frein, matter leur corps, subjuguer leur chair, & profiter de tous les secours de la religion & de la grace, pour se fortifier; ils avoueront qu'ils auroient dû s'arracher d'un monde d'iniquité, comme d'un séjour infecté par la contagion, ne pas régler leur vie sur ses erreurs, sur la coutume, mais sur l'évangile seul, par lequel ils n'ignoroient pas qu'ils devoient un jour être jugés. Ils avoueront qu'il ne tenoit qu'à eux de se convaincre, que la foule de ceux qui commettent des crimes, n'en change pas la nature, n'en affoiblit pas l'atrocité; & qu'au milieu

milieu d'une génération tortue & perverse, le nombre des sages, le nombre des justes devoit nécessairement étre le plus petit; & bien loin de trouver le plus foible motif d'espérance dans ces misérables subterfuges de la cupidité, ils n'y renconteront que de nouveaux sujets de condamnation & de terreur. Ainsi donc chargés de tous leurs forfaits, courbés, attérés sous le poids de leurs iniquités, en présence de l'arbitre de leur destinée, privés de tout moyen d'en imposer à celui qui connoît tout, ou d'échapper son tribunal suprême, sans excuses, sans justification, sans espoir, & même condamnés par leur propre conscience, ils n'auront plus de ressources, plus d'asyle. *Comment donc échapperons-nous, si nous négligeons un si grand salut?*

Mais il me semble que je lis dans vos cœurs; il me semble qu'en ce moment vous croyez appercevoir une dernière retraite pour les contempteurs du salut; la miséricorde infinie, cet attribut de la divinité, qui en est comme l'essence, & qui découle de toutes ses autres perfections. Vous pensez que pour défaillir sa justice, ils pourront lui dire: „ O Dieu, tes jugemens nous effrayent; mais ta bonté nous rassure; non, non tu ne

„ perdras pas l'ouvrage de tes mains pour
„ des péchés d'un moment ! „

O ! que l'homme est ingénieux pour se tromper ? Si ce plan si consolant, si spacieux en apparence, étoit en effet celui du Créateur, qu'étoit-il besoin de placer dans notre sein une conscience si énergique, si rédoutable, ce temoin, ce juge incorruptible, ce ver rongeur pour nous torturer, tandis que nous ne devrions rendre aucun compte de nos actions ? Qu'étoit-il besoin de nous donner une religion, un Sauveur, une propitiation pour le péché, un évangile ? Et n'auroit-il pas suffi à ce grand Etre de nous dire : „ O ! „ homme, être foible, corrompu, dégradé „ tu t'es écarté de la route que je t'avois tracée. Mais tes vertus, où tes vices me font „ indifférens ; invoque-moi, où ne m'invoques pas, pendant que tu rampes sur la „ terre ; à la fin je t'environnerai de mes „ gratuités, j'effacerai toutes tes rides, toutes „ tes tâches, je te rendrai ta beauté primitive ; je te couronnerai „ M. F., M. T. C. F., ces idées me révoltent ; ce langage est un tissu de blasphèmes. Au nom de vos plus chers intérêts (je vous en fais juges vous-mêmes), est-ce ainsi que le Tout-puissant a parlé ? Et quand j'accorderois qu'au jour des

éternelles rétributions, Dieu daignerait de battre ses droits avec les rebelles, qu'auroient-ils à lui repliquer, lorsqu'il leur diroit „ je „ ne vous demandois que des sacrifices d'un „ moment, des travaux d'un moment pour „ une éternité de bonheur ; & vous ne l'avez pas voulu. Je vous avois déclaré & „ même solennellement juré que le moment „ de votre pèlerinage sur la terre étoit décisif „ pour votre salut, que *par votre dureté [d]* „ *par un cœur sans répentance vous vous* „ *amassiez la colere pour le jour de la colere,* „ *& que chacun remporteroit dans son corps,* „ *selon ce qu'il auroit fait, soit bien, soit mal ;* „ & vous ne m'avez point écouté, „ ce „ moment vous l'avez employé à m'offenser, „ à m'outrager, à me braver ! je vous avois „ dit que cette miséricorde que vous osez „ implorer, étoit invariablement attachée à „ certaines conditions clairement notifiées, „ faciles à remplir ; elle vous a cherchés, „ appellés, pressés, sollicités de toutes les „ manières ; & vous vous êtes obstinés à la „ repousser avec un front d'airain ! Est-ce „ donc maintenant à moi à démentir toutes

(d) Rom. II. v. 4. & II. Cor. V. v. 10.

„ mes perfections pour justifier vos attentats, „ ou à vous, vers impurs de la terre, pécheurs „ ingrats & pervers à en subir la juste puni- „ tion ? „ ... O paroles foudroyantes, & la sentence éternelle se prononcera ; & l'ana- „ thème de malédiction sera fulminé ; & le noir abîme s'ouvrira sous leurs pas ; & le tourbillon destructif d'une calamité dont l'idée „ seule fait dresser les cheveux sur la tête, fon- „ dra sur eux pour jamais ! Pour jamais préci- „ pités dans l'étang ardent de souffre & de feu, ils desireront mais envain, une seule goutte d'eau pour rafraîchir leur langue brûlante. Pour jamais ils se maudiront, ils vomiront des imprécations contre eux-mêmes, ils blas- „ phémeront ! Pour jamais ! [ah l'étonnante, l'absorbante perspective !] pour jamais, ils expieront une négligence aussi insensée que criminelle. *Comment échapperons-nous, si nous négligeons un si grand salut.*

APPLICATI O N.

En commençant cette action religieuse, nous avons publié le jeûne solemnel. Nous avons entendu notre pieux Souverain nous ordonner de le célébrer avec dévotion, & de nous y préparer par la pénitence. Avant

ce jour d'humiliation, J. C. nous invite à par- „ ticiper aux symboles sacrés de son corps & de son sang. Commençons donc, M. F., je vous en conjure, commençons par nous éprouver nous-mêmes. Arrachons les feuilles legers & trompeurs dont jusqu'ici nous nous sommes efforcés de nous couvrir. Voyons où nous en sommes. Avons-nous, ou n'avons pas négligé le salut de Dieu ?

Et d'abord que chacun se demande à soi-même, s'il sent toute l'importance de ce salut. Quelle est notre foi ? sommes-nous vive- „ ment convaincus de la vérité & de la force de ses démonstrations ? Connoissons-nous les solides & immuables fondemens sur lesquels repose cette œuvre du Très-haut ? Est-ce avec une ame émue, attendrie, pénétrée, ou avec un cœur glacé que nous contemplons les miséricordes du Seigneur, & les merveilles de la loi ? Quelles idées, quels mouvements, quels sentiments font naître en nous la tendre charité de J. C. ; le sacrifice sanglant qu'il a consommé pour nous ; ce sang adorable qu'il a versé, les trophées du péché de la mort & de l'enfer qu'il a brisés, qu'il a enta- „ fés au pied de sa croix ; ce ciel avec ses splendeurs, les trônes, les sceptres, les couronnes qu'il réserve à ses disciples fidèles ?

Ô terre, terre, terre ! (e) s'écrie un prophète, quand auras-tu donc des oreilles pour écouter les paroles de l'Éternel ? Ah ! l'intérêt, la vaine gloire, les distinctions humaines, les plaisirs mondains, la volupté, ne sont-ce pas là nos idoles ? Et si cet échange fatal pouvoit se réaliser, aucun de nous ne consentiroit-il à renoncer à ces palmes, à ces diadèmes, pour se vautrer encore pendant quelques siecles dans le bourbier impur de ses convoitises ? Que ceux qui pensent ainsi jettent le masque. Pourquoi viendroient-ils pleurer avec les sacrificateurs entre le porche & l'autel ? Pourquoi viendroient-ils à la Table-sainte implorer un salut dont ils méconnoissent le prix, & qui n'est pas fait pour eux ?

Je viens à nous qui faisons profession de croire & d'espérer, il s'agit d'examiner, de sonder, d'éplucher sans partialité. Remplissons-nous, ou ne remplissons-nous pas les autres conditions du salut ? Voici la règle. On connoît l'arbre aux fruits qu'il porte. Or quels sont les nôtres ? Est-ce un zèle ardent pour la gloire de Dieu ? Est-ce une conviction intime & agissante de sa justice, de sa

(e) Jérém. XXII. v. 29.

sainteté, de sa toute-présence ? Est-ce un vif empressement pour venir dans sa maison l'adorer, le remercier, le prier ? Est-ce une résignation profonde à ses volontés suprêmes ? Est-ce un tendre amour envers tous nos frères, qui nous porte à les secourir dans le besoin, à jeter un voile charitable sur leurs défautes, à les édifier, à faire (f) luire notre lumière devant eux, afin qu'en voyant nos bonnes œuvres, ils glorifient notre Pere qui est aux cieux ? Est-ce une vie de recueillement, de renoncement à soi-même, d'humilité, de modestie, de tempérance ? Est-ce en un mot la piété ? Est-ce la vertu ? Est-ce la sanctification ? Sont-ce du moins des projets d'amendement ? Est-ce une douleur amère d'avoir foulé aux pieds le Fils de Dieu, d'avoir tenu le sang de l'alliance pour une chose profane, d'avoir tourné en dissolution les dons innombrables du meilleur des Peres ? Est-ce une ferme résolution de rebrousser vers ses témoignages, de l'appaier désormais par nos vertus ; de ne plus placer notre trésor & notre cœur dans les choses périssables, de ne soupirer qu'après les pavillons immortels de Jacob ? Oh ! quel beau jour que ce-

(f) Math. V. v. 16.

lui de ce jeûne ! quels heureux jours que ces communions , si nous nous y présentons avec de pareilles dispositions devant la face du Seigneur ! l'Eternel fixera sur nous des regards paternels ; son cœur s'agitera ; ses entrailles s'échaufferont, s'embraseront en notre faveur ; nos vœux brûlans monteront jusqu'à lui comme un encens d'agréable odeur, sa voix douce & consolante se fera entendre à nos coeurs toujours altérés & enflammés ; elle nous dira : *vos péchés vous sont remis ; que ma paix , que mon salut soient avec vous ! Oh ! que bienheureux est le peuple, dont l'Eternel est le Dieu !* (g)

Mais enfin s'il en doit être de ces jours de bénédiction comme de tant d'autres qui les ont précédés ; si au lieu d'ajouter vertu à vertu , nous voulons encore entasser négligence sur négligence , vice sur vice ; si l'impie veut encore faire tête à l'Eternel , & nier sa toute-puissance ; l'impénitent mépriser les trésors de sa patience & de sa bonté le voluptueux outrager sa sainteté ; l'hypocrite cacher sa turpitude & ses désordres sous le manteau de la religion ; si une nuée effrayante de prévaricateurs & de moqueurs veut

(g) Ps. CXLIV. v. 15,

encore profaner & renverser la loi ; nous ne pouvons trahir notre ministère , & le cœur navré de douleur, nous nous écrierons de nouveau avec St. Paul : *comment échapperons-nous, si nous négligeons un si grand salut ?*

Oh ! M. F. , le tems qui s'envole & dont nous abusons est comme le jour de l'homme. La patience , la longue attente du Créateur rend les méchans comme incertains de sa providence ; & tandis pour ainsi dire que l'Eternel se cache , qu'il se tait , les contempteurs du salut l'oublient ; & comme nous vous l'avons exposé dans le cours de cette méditation , pour franchir avec plus de sécurité les bornes sacrées du devoir , ils ont l'audace tantôt de resserrer au gré de leurs cupidités les limites de sa justice , & tantôt de reculer celles de sa miséricorde. Ils font le Dieu immortel semblable à l'homme mortel. Mais encore un coup , encore un coup , le jour du Seigneur viendra , jour grand , jour terrible , jour qui sera comme le *feu de celui qui rafine* , il viendra au milieu des sifflemens d'une tempête effroyable , au milieu du bouleversement , de l'embrasement de l'univers entier. Et alors , alors pécheurs de tout âge , de tout sexe , de toute condition , de tout ordre , quelle sera votre portion ! ah !

vous l'entendrez cette sentence sans appel :
 (b) *Retirez-vous maudits, allez au feu éternel. Retirez-vous, séparez-vous de ces brebis chéries, que vous taxiés d'une stupide crédulité; dont vous faisiez les objets perpétuels devos railleries profanes; dont vous avez dédaigné de suivre les traces. Maudits ! ce sera là déformais le seul nom, le seul titre des rebelles, allez au feu éternel ; c'est là que se termine la douceur si courte & si legere du péché ; allez pendant toute l'éternité recueillir les fruits amers, les fruits empoisonnés de votre perversité & de la négligence du salut.*

O ! Roi des nations, qui ne te craindroit donc ? Car cela t'appartient. (i) O ! Eternel, quoique je ne sois devant toi que cendre & poussiere, je prendrai cependant la liberté de te parler maintenant ! Seigneur, tu nous a crées, tu nous conserves, tu nous couvres de l'ombre de tes ailes. Tu nous à rachetés, éclairés, adoptés, bénis, appellés à ton héritage céleste. Tant de faveurs ne serviroient-elles qu'à nous rendre plus coupables, & à agraver notre condamnation. O ! toi, auquel nous osons donner le doux nom

(b) Math. XXV. v. 41.

(i) Jérém. X. v. 7.

de Pere, daigne, daigne mettre le comble à tes bénédictons ;acheve l'ouvrage de ta miséricorde ; & si malheureusement le péché abonde au milieu de nous, que ta grace victorieuse vienne y surabonder ! détruis tous les obstacles, renverses toutes les digues qui s'opposent à nos progrès dans la sanctification ; fais qu'au lieu d'avoir à trembler, à frissonner sur les suites inévitables de la négligence de ton grand salut, nous marchions en ta présence dans l'intégrité, dans la sincérité du cœur, fais que nous vivions selon ton bon esprit, & qu'à la fin de notre course, nous moissonnions la vie éternelle ! Amen ! Amen !





S E R M O N L X.

*Pour la Communion du dernier Dimanche
d'Août.*

LA CHARITÉ LIVRÉE DU CHRÉTIEN.

*A cela tous connoîtront que vous êtes mes disci-
ples, si vous avez de l'amour l'un pour
l'autre.*

Jean XIII, v. 35.

LHISTOIRE ecclésiastique * nous a conservé un trait frappant de l'apôtre, dont je viens de vous lire les paroles. St. Jean que J. C. avoit si tendrement aimé, parvenu à une extrême vieillesse, demeuroit à Ephese.

(*) Hyeron. in 6 Cap. ad Galatas.

Hors d'état d'adresser de longs discours à ses auditeurs, il se contentoit de leur dire : "aimez - vous réciproquement." Etonnés de cette répétition continue & même contristés, parce qu'ils la regardoient comme un reproche, ses disciples lui demanderent un jour, pourquoi il ne leur faisoit point d'autre exhortation ? "Parce que c'est là, répondit-il, le grand commandement du Seigneur, & que quiconque l'exécute, a accompli toute la loi."

En effet, M. F., J. C. n'avoit - il pas saisi toutes les occasions de l'inculquer à ses disciples ? Ne leur avoit - il pas sans cesse parlé de la charité, comme du caractere qui devoit les distinguer du reste des hommes ? mais il ne le fit jamais d'une maniere plus touchante, que lorsqu'il vit que son heure étoit venue de passer de ce monde à son pere. Ce tendre maître rassembla ses apôtres, il leur lava les pieds, il se mit à table avec eux, il leur dit : *mes petits enfans je suis encore pour un peu de tems avec vous, & je me hâte de profiter de ces derniers momens pour vous recommander ce que je desire le plus vivement de votre part ; c'est que vous vous aimiez mutuellement, que comme je vous ai aimés, vous vous aimiez aussi ; & n'oubliez jamais qu'à cela, tous con-*

noîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres.

Pour méditer avec plus de fruit sur cette touchante déclaration de notre divin Sauveur, nous allons d'abord vous prouver que la charité est le sceau, l'empreinte, la livrée du véritable christianisme; & que c'est à la charité qu'on reconnoît les vrais disciples de J. C.: nous examinerons ensuite la nature & les caractères de cette admirable vertu. Le premier objet est un point de spéulation que personne de nous ne désavoue; mais le second est une vérité de pratique sur laquelle nous ne sommes que trop ingénieux à nous séduire.

Puise ce feu sacré qu'un Sauveur bienfaisant est venu allumer sur la terre, ne s'éteindre jamais dans nos cœurs! Amen.

PREMIERE PARTIE.

Les juifs étoient partagés en différentes sectes, dont chacune avoit sa marque distinctive. Chez les partisans d'un docteur célèbre, c'étoit quelque maxime favorite, quelque ancienne tradition, quelque coutume particulière. Chez les sectateurs d'un autre, c'étoient des rites & des observances extérieures

de religion. On reconnoissoit par exemple les pharisiens à leurs larges phylactères, aux longues franges de leurs vêtemens, à leur ostentation; on reconnoissoit les disciples de Jean-Baptiste aux grandes austérités qu'ils praticoient. C'est donc par allusion à cette diversité de sectes, que J. C. établit ici un signe invariable pour distinguer les siens, Ce signe est l'amour mutuel, la charité. *A cela, dit-il, tous connoîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour l'un pour l'autre.* Telle sera à jamais l'enseigne du christianisme.

Et quelle autre auroit pu choisir ce divin Maître? Toute son histoire n'est-elle pas en effet le tableau vivant de la charité? Il nous l'a enseignée dès son berceau, il nous l'a enseignée dans le cours de sa vie, il nous l'a enseignée dans ses souffrances & jusques sur sa croix: il en a fait enfin l'essence & la base de sa doctrine.

1^o. Et pourquoi d'abord *l'unique issu du Pere*, pourquoi celui qui *porte toutes choses par sa parole puissante*, (a) s'est-il fait homme? pourquoi a-t-il quitté le séjour éternel de la bonté & de la gloire? pourquoi le maître a-t-il revêtu la forme du serviteur?

(a) Héb. I. v. 3.

pourquoi s'est-il humilié, & comme anéanti, si ce n'est par un excès d'amour? Pécheurs ingrats, coeurs rebelles, esclaves soumis à la condamnation & à la mort, c'est nous qu'il est venu chercher; c'est nous qu'il est venu guérir, purifier, réconcilier, sanctifier; ce sont nos fers qu'il est venu briser. O profondeurs de gratuité & d'amour! Oui la crèche de Jésus naissant, ses langes, ces voiles sombres, qui nous dérobent l'éclat de sa majesté, tout nous annonce déjà les inépuisables trésors de sa charité, tout nous préfage les prodiges futurs de son amour.

2°. Et ne les retrouve-t-on pas ensuite à chaque pas dans tous les instans de sa vie? *Jésus alloit de lieu en lieu faisant du bien.* Voilà son éloge dicté par le St. Esprit. Non, M. F., ce n'est point là le pompeux étalage de l'éloquence humaine. Ce ne sont point là ses périodes fastueuses, & ses vaines hyperboles. Il n'y a que deux mots. Mais quel commentaire aillez lumineux pourroit en développer tout le sens, & toute l'énergie? *Jésus alloit de lieu en lieu faisant du bien.* C'est-à-dire qu'il alloit guérir les malades, délier la langue des muets, redresser les boiteux, rendre l'ouie aux sourds, & la lumiere aux aveugles. C'est-à-dire qu'il alloit consoler les affligés, rassasier

fier des troupes affamées, chasser les démons, ressusciter les morts. C'est-à-dire qu'il alloit dénoncer à l'ingrate Jérusalem les terribles malheurs qui la menaçoint & qui étoient sur le point de l'accabler; qu'il alloit fumer, bêcher, cultiver encore cette vigne toujours infertile, & répandre des pleurs sur le peu de succès de tous ses soins. C'est-à-dire qu'il alloit dissiper les préjugés des hommes, corriger leurs erreurs, confondre l'imposture, détruire la superstition, terrasser l'impiété; qu'il alloit éclairer les esprits, réformer les coeurs, arracher les vices, planter les vertus. C'est-à-dire qu'il alloit appeler les pécheurs à la répentance, prier pour eux, leur manifester les ordres immuables de son pere & les vues bienfaisantes de sa miséricorde; c'est-à-dire enfin qu'il alloit prévenir & souager tous les besoins des malheureux, & laisser par-tout des traces profondes de son immense charité.

3°. Jésus souffrant, Jésus mourant nous prêche-t-il avec moins de force cette divine vertu? Etendu sur la poussière à Gethsemani, environné de maux sans nombre, il ne peut oublier ses chers disciples. C'est pour eux qu'il forme ses derniers vœux. C'est pour eux qu'il implore avec plus d'instances que jamais

les graces de son pere céleste. *Maintenant*, dit-il, ô mon pere, (b) je ne suis point au monde ; mais ceux-ci que tu m'as donné , ceux-ci que j'aime si tendrement sont au monde , garde-les en ton nom. Accepte pour eux le sacrifice douloureux que je vais t'offrir. Ne te souviens plus que de tes compassions ; & voici les objets chéris sur lesquels je te conjure d'épancher la source de tes bénédictons. Tout ce que je desire en mourant , c'est que là où je suis , ils y soient aussi avec moi. Oui voilà tous les caractères de la charité. Voilà tous les traits & tous les feux de l'amour. Suivons encore un instant ce tendre maître jusqu'au calvaire. Fixons nos yeux sur sa croix. Contemplons-y toutes ses plaies , toutes ses douleurs , toutes les gouttes du sang précieux qu'il verse pour nous. Non il n'en est pas une seule qui ne doive nous faire reconnoître notre chef , le consommateur de notre foi ; pas une seule qui ne nous crie : à cela tous connoîtront que vous êtes mes disciples , si vous vous aimés comme je vous ai aimés.

4° Enfin , M. F. , non-seulement Jésus a pratiqué la charité dans le degré le plus parfait ; mais (& c'est ici le point capital) , mais

(b) Jean XVII. v. 7.

il l'a constamment enseignée , il en a toujours fait la base & l'essence de sa doctrine. Les sages du paganisme avoient bien senti , que l'homme doit s'intéresser au bonheur de tous ses semblables , par la raison que ce sont des hommes comme lui. Un d'entre-eux s'appella *citoyen du monde*. Un autre dit qu'étant homme , rien de ce qui concerneoit l'humanité , n'étoit indifférent pour lui. Maximes énergiques fans doute , mais que plusieurs regardoient comme des spéculations plus brillantes que praticables , que tous croyoient pouvoir limiter dans leur conduite par diverses restrictions , & qu'aucun ne considéroit comme une loi positive & précise. La loi de Moysé avoit donné une certaine étendue au terme de prochain. *Vous n'userez point de vengeance* , (c) disoit-elle , & vous ne la garderez point envers les enfans de votre peuple. Elle avoit ajouté : *l'étranger qui sera au milieu de vous , vous sera comme celui qui est né parmi vous* . *Vous ne lui ferez aucun tort , & vous l'aimez*. Mais elle en étoit restée là.

Il étoit donc réservé à J. C. seul de nous donner ce commandement dans toute son étendue , & de nous le donner comme une

(c) Lévit. XIX.

loi indispensable. Il ne faut qu'ouvrir l'évangile pour admirer, comment il l'a exécuté. Que de préceptes formels sur la charité ! que d'allusions frappantes, d'images vives, de paraboles énergiques n'y trouve-t-on pas presque à chaque page ? Tout y semble destiné à allumer ce feu sacré dans tous les coëurs. Par-tout c'est l'amour mutuel qu'il recommande & qu'il prescrit ; par-tout il nous entretient de son excellence, de ses avantages, de sa nécessité, de ses récompenses ; partout il accumule des motifs nobles, des motifs sans replique, pour nous y porter. Et voici comme notre maître nous en impose la loi. *C'est ici mon commandement nouveau que vous vous aimiez réciproquement.* On seroit tenté de croire, que ce Fils éternel du Très-Haut n'est descendu du ciel que pour nous intimer cet ordre, qu'il n'est venu que pour nous dire : aimez Dieu ; aimez les hommes ; voilà le sommaire de toute ma doctrine, l'abrégué de toute ma loi ; mon commandement le plus essentiel ; & c'est à cela, à cela certainement, à cela invariablement, & dans toute la suite des fiecles, que tous connoîtront sans équivoque, que vous êtes mes disciples & mes imitateurs. Il ne tiendroit qu'à moi de dévoiler à vos regards étonnés les mystères

de la nature, de vous découvrir la chaîne infinie de toutes les vérités ; il ne tiendroit qu'à moi de vous ouvrir les abîmes des sciences les plus sublimes, de vous environner de lumières transcendantes. Mais je ne suis pas venu pour cela. Former des adorateurs en esprit & en vérité, former des coëurs sensibles & charitables, c'est tout mon but. Jamais ma religion ne sera destinée à nourrir l'orgueil & la vanité, à servir d'aliment à une curiosité téméraire & profane, à des passions sans frein. Elle doit être l'appui, le soutien, la consolation, la ressource de l'humanité, jusqu'ici gémisante & flétrie. Elle doit éléver la créature, la porter à l'imitation même du Créateur, qui fait *luire son soleil*, (d) non-seulement sur les justes, mais sur les injustes. Comme Dieu est bienfaisant & miséricordieux, elle doit rendre l'homme bienfaisant & miséricordieux. Elle doit perfectionner son coeur, le remplir de sentiments généreux, faire son plus bel ornement & sa plus solide gloire : elle doit ne faire de tous les hommes *qu'un cœur & qu'une ame*, & même unir le ciel avec la terre par les cordages sacrés, & par les liens ineffables de la bienfaisance & de l'amour.

(d) Math. V. v. 45.

Ainsi, M. F., une société dont les membres ne s'aiment pas les uns les autres, n'est point une société de chrétiens. Que les membres qui la composent parlent, si vous voulez, toutes les langues des hommes, & même celle des anges, qu'ils aient le don de prophétie, qu'ils connoissent tous les mystères, qu'ils soient remplis de cette foi qui peut transporter les montagnes, qu'ils distribuent leurs biens aux pauvres; qu'ils passent les jours & les nuits dans la méditation des dogmes saints, & de la parole de Dieu. Si avec tout cela, ils n'ont point la charité, ils sont tout au plus, comme l'airain qui resonne, & comme la cymbale qui retentit, ou pour mieux dire, ils ne sont rien; car selon l'évangile de J. C. la charité est la fin de la loi, le lien de la perfection, le premier fruit de l'esprit. Et selon l'énergique expression de St. Jaques, la loi qui nous la commande est *la loi royale.* (e)

C'est la charité qui unit d'une maniere invisible le corps mystique de l'Eglise; c'est elle qui associe sous un même chef, & pour la même fin tous les âges, tout les états, tous les ordres, toutes les humeurs. Tels des grains

(e) Jaq. II. v. 8.

assemblés, unis, alliés, ne composent qu'une seule masse de pain. Cette belle allégorie est de St. Paul. Elle est empruntée de l'auguste sacrement des chrétiens, de la Ste. Cène. *Comme le pain est un, nous qui sommes plusieurs, sommes un seul corps.* (f) parce que nous sommes tous participants du même pain. Ce festin d'amour est donc encore un monument destiné à nous rappeler sans cesse, que c'est à cela que tous connoiront que nous sommes les disciples de J. C., si nous avons de l'amour l'un pour l'autre. La seule époque de son institution, suffit pour nous le démontrer. Le plus bienfaisant de tous les maîtres sur le point d'abandonner ses disciples, leur laisse ce gage de son amour; il leur dit: *faites ceci en mémoire de moi.* Célébrez dans tous les siecles ce banquet de charité. En vous approchant de ma table, abjurés la haine, l'envie, la vengeance, les animosités: rappelez-vous l'ardent amour, que j'ai eu pour vous, & celui que vous devez avoir les uns pour les autres.

Et ce qui doit enfinachever la conviction, c'est que la charité ne finira jamais. Ici bas elle n'est qu'imparfaite, elle est à peine

(f) I. Cor. X. v. 17.

commencée ; c'est dans la gloire d'une autre vie qu'elle atteindra sa plénitude. Quand cette perfection sera venue, la plupart des autres vertus feront abolies. *Les prophéties n'auront plus lieu, (g) le don des langues cessera, la foi se changera en vue distincte, l'espérance sera éteinte par la jouissance, mais l'immortelle charité subsistera encore, elle sera d'éternité en éternité le lien auguste de l'église triomphante. Elle unira tous les saints ; elle embrassera dans sa sphère ces dix mille millions d'esprits célestes qui sont continuellement devant Dieu, & tous les heureux citoyens du ciel ; elle les y réunira pour louer à jamais l'auteur de leur existence, de leur bénédiction & de leur gloire. Elle embrassera leurs cœurs, elle animera leurs acclamations solennnelles. Les cantiques qu'ils entonneront, seront des cantiques de louange & d'amour. Ils seront absorbés dans l'amour.*

Non je ne suis plus surpris maintenant de trouver dans les écrits des saints apôtres, tant d'éloges continuels de la charité, tant d'exhortations pressantes pour nous porter à la pratiquer. Je ne suis plus surpris de leur entendre dire : *sur toutes choses ayez une ar-*

(g) I. Cor. XIII.

dente charité ; sur toutes choses revêtez-vous de la charité. C'est ici la nouvelle doctrine que vous avez ouie dès le commencement, c'est ici le commandement de Dieu, que nous nous aimions les uns les autres. Ayez donc de la miséricorde, ayez des entrailles, sachant que c'est à cela que vous êtes appellés ; à cela que tous connoîtront que vous êtes les disciples de l'agneau sans tache, du débonnaire. Je ne suis plus surpris de leur entendre publier, que nous connaissons, (h) que nous sommes passés de la mort à la vie, en ce que nous aimons nos frères. Interpretes fidèles des volontés de leur maître, témoins de sa bénédicience, abreuvés de son esprit, ils favoient que la charité est l'essence de sa religion, & que c'est par-là qu'on distingue les enfans de lumière, des enfans de ténèbres.

Nous-mêmes, M. F., nous souscrivons volontiers à toutes ces déclarations ; nos bouches répètent avec complaisance l'éloge de la charité. Mais je l'ai déjà dit, tout change de face dans la pratique. Chacun restreint cette divine vertu, selon ses goûts, ses penchants, ses préjugés, ses intérêts ; & si je puis m'exprimer ainsi, chacun se fait une

(h) I. Jean III. v. 14.

charité à sa mode. Ecoutez donc ce qui me reste à vous dire sur la nature & les caractères de la charité évangélique ; prenez la balance. L'examen que je vous propose, est de la dernière importance. Il s'agit de décider, si nous méritons ou non, le titre glorieux de chrétiens.

SECONDE PARTIE.

Aimer tous les hommes, les aimer sincérement, les aimer efficacement ; tels sont les caractères principaux ; telle est en deux mots la vaste étendue de l'amour du prochain.

10. *Si vous avez de l'amour l'un pour l'autre.* Voilà la loi, & cette loi est universelle. Le législateur ne dit pas : si vous aimez ceux pour lesquels vous avez une inclination naturelle, ceux dont vous avez besoin, ceux qui vous font du bien ; il ne dit pas, si le pere aime ses enfans ; si les enfans aiment leur pere ; mais il dit en général, *si vous avez de l'amour l'un pour l'autre.*

Je le fais, M. F., nous ne sommes pas également débiteurs au juif & au grec, au scythe & au barbare. (i) La charité peut

(i) Rom. I. v. 14.

avoir sa prédilection, & si j'ose le dire, ses favoris. Il y a des classes & des degrés qu'il ne faut pas confondre dans nos affections. Nous devons des préférences & des soins plus marqués à nos amis, à nos parens, à nos enfans, à ceux qui soutiennent avec nous des relations plus étroites. Je fais que St. Paul nous ordonne de faire du bien, *sur-tout aux combourgeois des saints*, (l) aux domestiques de la foi, parce que les liens qui nous unissent à eux, sont des liens éternels, des noeuds spirituels & supérieurs à tous les autres. Mais enfin ces classes, ces degrés, ces distinctions ne détruisent point l'universalité de la loi, & n'ont point empêché le même apôtre de nous dire : *pendant que nous en avons le tems, faisons du bien à tous.*

A tous ? & pourquoi ? Parce que tous les hommes sont notre chair, parce qu'ils sont comme les os de nos os, parce que nous sommes tous de la race de Dieu, (m) tous l'ouvrage de ses mains ; tous formés à son image, tous créés pour l'immortalité. Tous enfin sans exception, ni de peuple, ni d'états, ni de situations, ni de mœurs, ni de

(l) Galat. VI. v. 10.

(m) Act. XVII. v. 28.

sentimens, ni d'intérêts, ni de religion. Tous sans correctif; & ce pauvre qui rampe dans la poussiere, & ce coupable chargé de crimes & d'opprobre, qui gémit dans les fers, & ce scélérat qu'on traîne au supplice: détestons leurs forfaits, mais plaignons leurs malheurs, & chérissons leurs personnes. Et ces errans dans quelque degré que ce soit, auxquels l'intolérance prépare les roues & les gibets, fuyons-les, mais ne les haïssons pas. Que dis-je? Nous devons les aimer, non comme errans, mais comme hommes & comme nos frères. Quel attentat; se dire les enfans d'un Dieu, qui préfère à tous ses autres titres ceux de *bon* & de *miséricordieux*, & se croire autorisé par la religion à haïr ceux qui sont dans l'erreur! Et nos ennemis enfin, qui nos plus cruels ennemis, nos ennemis les plus acharnés; c'est-à-dire (& c'est ici le commentaire de J. C. qui a voulu imposer silence à tous les sophismes des passions,) c'est-à-dire ceux qui nous outragent, ceux qui flétrissent notre réputation, ceux qui nous persécutent, ceux qui nous maudissent, ceux-là même qui paroissent altérés de notre sang. On ne peut les excepter de cette loi. Nous devons aussi les recevoir dans notre sein, nous devons aussi leur ou-

vrir nos entrailles. Taisez-vous ici faillies de la chair; taisez-vous vains prétextes, objections spéciétisées; le maître a parlé, il a ordonné, c'est aux serviteurs d'obéir. Effort magnanime! j'en conviens; loi difficile à ce dernier égard; mais loi subsistante; loi nécessaire; loi assortie au génie de l'évangile, loi qui en démontre la sublimité & la perfection; fourçé féconde d'affections épurées & de triomphes ravissans!

2º. Aimer tous les hommes, ce n'est pas tout, il faut encore les aimer *sincérement*, c'est le second caractere de la charité. *La fin du commandement dit St. Paul, (n) c'est la charité qui procéde d'un cœur pur.* Sentez toute la force de cette dernière expression. *N'aimons pas de parole & de langue*, dit St. Jean, (o) mais par des effets & en vérité. Joab aborde Amasa; & lui dit: (p) *te portes-tu bien mon frere?* Il s'avance pour le baisser, mais au même instant, il le frappe de son épée & l'immole. Judas vient à Gethsemané à la tête d'une grande troupe armée de battons, il s'approche de J. C., il lui dit: mai-

(*) II. Cor. VI. v. 6.

(o) I. Jean. III. v. 14.

(p) II. Sam. XX.

les à notre place. Changeons pour ainsi dire de situation & de rôle avec eux. Demandons-nous ensuite ce que nous aurions droit d'exiger de leur part, ce que nous désirerions qu'ils fissent en notre faveur, & faisons-le nous-mêmes pour eux sans balancer. Alors tout changera de face dans la société. Alors ce médisant qu'un traité équivoque lancé contre lui, émeut & contriste, qui ne peut souffrir une seule parole qui le blesse, ne se fera plus un jeu cruel de révéler les faiblesses d'autrui, & de déchirer les réputations les mieux établies. Alors ce riche couvert de pourpre ou de fin lin, mais dur & sans entrailles, dont la moindre apparence de mépris heurte la vanité, ne fera plus effuser des rôles humiliants à ce *Lazare* infortuné, qui sollicite son assistance. Alors cet infidèle dépositaire des loix ne contribuera plus à l'oppression d'une famille indigente & sans crédit, sous prétexte de rendre service à un parent ou à un ami. Il examinera tout, il péférera tout sans acceptation de personnes, & comme s'il s'agissoit de lui-même. Alors le sacrificeur & le lévite ne laisseront plus sur le chemin de Jéricho le malheureux juif, nud & couvert de blessures; mais ils s'empresseront de bander ses plaies, ils y verseront de l'huile & du vin.

Alors

Alors chacun travaillera à adoucir son humeur, chacun sera sensible au bien & au mal qui arrive à son prochain, chacun sera disposé à terminer à l'amiable les déniés qu'il peut avoir avec ses frères, à pardonner les injures, à se reconcilier de bon cœur avec ceux qui l'auront offensé. Alors nous supporterons tous avec indulgence les défauts de ceux avec lesquels nous vivons, nous excuserons leurs faiblesses, nous jetterons un voile charitable sur leurs imperfections, nous les préviendrons *par honneur*. Alors la charité aura en nous tous ces caractères divins, tous ces traits sublimes, sous lesquels St. Paul en fait le tableau. Elle sera patiente, douce, sans envie, elle sera sans orgueil, sans intérêt, sans aigreur, sans penser à mal, sans se réjouir de l'injustice, endurant tout, espérant tout, supportant tout, parce qu'elle sera sans feinte; (r) parce qu'elle partira d'un cœur pur & sincère.

3°. A l'universalité de la charité évangélique, à sa sincérité, il faut joindre encore un troisième caractère; quelle soit efficace & bienfaisante.

(r) 1. Cor. XIII.

1^o. Ici M. F., vos pensées se tournent naturellement du côté de la bénédicience. Vous vous représentez un riche bienfaiteur, & peut-être n'est-il point au milieu de vous de cœur sensible, qui n'ait formé ce vœu si digne d'un vrai chrétien. O mon Dieu, je suis content dans la condition, où ta Providence m'a placé, je jouis avec actions de grâces des dons que tu daignes m'accorder; mais si quelquefois j'ai désiré des biens plus abondans; mais si ta main libérale me donnoit des richesses, tu fais l'usage que je voudrois en faire, tu fais que je voudrois être *l'œil de l'aveugle & le pied du boiteux!*

Oh! la sublime fonction, que d'être dans les desseins miséricordieux du Créateur, du Pere commun des hommes, l'économie de la portion des pauvres, & l'azyle de ceux qui sont dans la détresse! Le magnifique emploi que de réchauffer celui qui a froid, de sustenter celui qui a faim, d'essuyer les larmes de celui qui pleure, d'étouffer les soubirs de l'affligé & de les convertir en chants de délivrance! Qu'il est doux de pouvoir vêtir celui qui est nud, de pouvoir raffermir la fortune chancelante d'un concitoyen, d'être l'appui de la veuve, & le pere de l'orphelin, de briser les fers accablans du pri-

sonnier détenu pour dettes! Heureux le riche animé d'une pareille charité! Les biens que Dieu a versé sur sa maison, ne sont point des pièges & des écueils pour lui, ils ne sont ni des instrumens de luxe, de faste & d'orgueil, ni des amorces de volupté. Voix des pauvres soulagés! voix des malheureux assités! voix touchantes & efficaces, vous vous élévez au ciel en sa faveur. Vous sollicitez & vous obtenez pour lui des bénédicitions mille fois plus excellentes, que les richesses qu'il distribue. Or telles sont les œuvres de bénédicience que la charité fait pratiquer dans une situation aisée; tels sont les devoirs qu'elle remplit.

Mais est-il donc nécessaire qu'elle soit environnée de richesses, pour être efficace & bienfaisante? Ne peut-on pas au sein même de la médiocrité, se restreindre dans ses besoins, au lieu de les multiplier par ses passions? Ne peut-on pas se ménager des ressources pour faire du bien à l'indigent? Ne peut-on pas retrancher & mettre à part pour ajouter quelque chose à l'héritage des pauvres? Dans la suppétation de ses dépenses ordinaires, ne peut-on pas réservé quelque portion pour ceux qui souffrent, & regarder cette dette comme inviolable & sacrée?

Je dis plus encore, & tel doit être l'héroïsme de la charité. Dans une situation étroite, le chrétien qu'elle anime, s'empresse de consacrer du moins une légère partie de son travail, pour exercer des actes de bénédicence. Fut-il aussi pauvre que cette veuve de l'évangile ; tandis que les riches mettent au tronc des dons proportionnés à leur opulence, il y apporte comme elle deux petites pieces de monnoie. Dans les tems durs & facheux, il aide quelque malheureux du fruit de ses veilles & de ses sueurs ; il l'aide de son nécessaire ; il donne du peur qu'il a. Tel le vertueux Tobie, qui avoit été laissé orphelin par son pere, distribuoit son pain à ceux qui avoient faim, & ses vêtemens à ceux qui étoient nuds ; car voilà l'esprit de J. C., voilà l'étendue de la charité.

2o. Je n'ai envisagé jusqu'ici l'efficace & la bienfaisance de la charité, que du côté de l'assistance dans les besoins. Et s'il faut le dire, on ne se borne que trop souvent à cet objet dans la pratique. On croit avoir tout fait, en distribuant quelques aumônes. Ah ! détrompons-nous, M. F. St. Paul nous déclare qu'on pourroit donner son bien aux pauvres, & cependant n'avoir pas la charité. Apprenons donc enfin à la mieux connoître. In-

dépendamment de l'assistance, d'innombrables moyens sont ouverts, & au riche & au pauvre, de nous aimer les uns les autres par des effets. Ici ce sont des amis divisés à reconcilier, & là des conseils utiles & salutaires à donner. Ici des consolations à fournir ; & là des réputations dénigrées & flétrissées à défendre. On attaque devant nous le prochain, on le déchire par la cruelle médisance ; détournons ces coups, émoussons ses traits meurtriers. Au lieu d'applaudir à ces faillies piquantes, opposons-leur l'éloge des belles qualités & des vertus que nous connoissons en ceux qui en sont l'objet. On attaque devant nous le prochain, par des calomnies atroces ; repoussons-les avec vigueur, confondons-les. Point de fausse honte, point de respect humain, point de vil intérêt ; il n'en est point de plus noble, de plus digne d'une ame immortelle, que d'être le bouclier de l'absent, & l'avocat de l'humanité. Tantôt c'est une jeunesse imprudente à retirer du penchant de l'abîme, où elle va se précipiter. Tantôt c'est un mérite modeste & timide à produire ; ce sont des talents utiles à faire connoître ; ce sont des caprices & des contradictions à supporter, des défauts à affoiblir, à corriger par la pa-

Je dis plus encore, & tel doit être l'héroïsme de la charité. Dans une situation étroite, le chrétien qu'elle anime, s'empresse de confacer du moins une légère partie de son travail, pour exercer des actes de bénéfice. Fut-il aussi pauvre que cette veuve de l'évangile ; tandis que les riches mettent au tronc des dons proportionnés à leur opulence, il y apporte comme elle deux petites pieces de monnoie. Dans les tems durs & facheux, il aide quelque malheureux du fruit de ses veilles & de ses sueurs ; il l'aide de son nécessaire ; il donne du peur qu'il a. Tel le vertueux Tobie, qui avoit été laissé orphelin par son pere, distribuoit son pain à ceux qui avoient faim, & ses vêtemens à ceux qui étoient nuds ; car voilà l'esprit de J. C., voilà l'étendue de la charité.

2o. Je n'ai envisagé jusqu'ici l'efficace & la bienfaisance de la charité, que du côté de l'assistance dans les besoins. Et s'il faut le dire, on ne se borne que trop souvent à cet objet dans la pratique. On croit avoir tout fait, en distribuant quelques aumônes. Ah ! détrompons-nous, M. F. St. Paul nous déclare qu'on pourroit donner son bien aux pauvres, & cependant n'avoir pas la charité. Apprenons donc enfin à la mieux connoître. In-

dépendamment de l'assistance, d'innombrables moyens sont ouverts, & au riche & au pauvre, de nous aimer les uns les autres par des effets. Ici ce sont des amis divisés à reconcilier, & là des conseils utiles & salutaires à donner. Ici des consolations à fournir ; & là des réputations dénigrées & flétrissées à défendre. On attaque devant nous le prochain, on le déchire par la cruelle médisance ; détournons ces coups, émoussons ses traits meurtriers. Au lieu d'applaudir à ces faillies piquantes, opposons-leur l'éloge des belles qualités & des vertus que nous connoissons en ceux qui en sont l'objet. On attaque devant nous le prochain, par des calomnies atroces ; repoussons-les avec vigueur, confondons-les. Point de fausse honte, point de respect humain, point de vil intérêt ; il n'en est point de plus noble, de plus digne d'une ame immortelle, que d'être le bouclier de l'absent, & l'avocat de l'humanité. Tantôt c'est une jeunesse imprudente à retirer du penchant de l'abîme, où elle va se précipiter. Tantôt c'est un mérite modeste & timide à produire ; ce sont des talents utiles à faire connoître ; ce sont des caprices & des contradictions à supporter, des défauts à affoiblir, à corriger par la pa-

tience & par les égards. Et pour tout dire en un mot, tous les jours, à chaque pas, une charité active trouve les occasions de faire du bien. Quel vaste champ & que d'objets importans je me trouve forcé d'abandonner à vos réflexions !

3°. Hors d'état de prêter des secours efficaces, de faire le bien qu'elle voudroit, la tendre charité trouve encore l'heureux moyen d'être bienfaisante. Elle compatit du moins à des malheurs qu'elle ne peut empêcher, à des disgraces inévitables. Elle a du moins un cœur sensible aux besoins de ses semblables. Une vive inquiétude lui fait partager leurs angoisses. Elle voudroit voir tous les hommes heureux : ils sont tous l'objet de ses vœux. C'est dans l'effusion d'un cœur pénétré qu'elle s'abat aux pieds du trône du Dieu des miséricordes, qu'elle le sollicite, qu'elle le presse, qu'elle le conjure de prendre soin des affligés, de les consoler, d'enrichir les indigents, de ramener ceux qui s'égarent, de raffermir ceux qui chancelent. Un chrétien qui en est revêtu, voit-il par exemple le ciel s'obscurcir ; entend-il gronder la foudre ? il prie pour les voyageurs ; il prie pour ceux qui peuvent être menacés de quelque danger. Apprend-il que les fléaux de

l'Eternel se promènent sur quelque partie du monde ; que ses habitans y sont exposés ou aux ravages de la peste, ou aux fureurs de la guerre, ou aux horreurs de la famine ? son ame en est émue, pénétrée, absorbée ; son cœur saigne de la plaie de ses frères. A l'ouïe de quelque catastrophe particulière, à l'ouïe de la mort d'un pere de famille nécessaire à ses tristes enfans, il prie l'Eternel de couvrir ces orphelins de l'ombre de ses ailes, de faire renaître la joie dans ces cœurs abattus, de relever cette famille de la poussière ; & ses prières ferventes, ses pieux soupirs montent jour & nuit vers son Dieu, source de tout bien, comme un encens d'agréable odeur.

Concluons, & souffrez que rapprochant en deux mots les traits épars, que je viens d'ébaucher, je vous présente le tableau d'un vrai disciple de J. C. Qu'est-ce donc qu'un chrétien ? C'est un être bienfaisant, qui porte tous les hommes dans son cœur. Il franchit ces barrières immenses, ces barrières escarpées qui le séparent des peuples les plus éloignés, & même les plus barbares, il rapproche tous les intervalles, il met de niveau toutes les conditions. Le genre humain n'est à ses yeux qu'une famille unique, divisée en

une infinité de branches, qui ne peuvent en altérer, ni l'origine, ni la proximité; une famille dont Dieu est le pere. Il prend un essor plus grand encore. Déjà ce monde qui passe avec sa figure, disparaît à ses yeux. Il aime à se concentrer dans la contemplation de cet autre monde, qui n'aura pour mesure de sa durée que l'éternité. Il y voit par la pensée cet homme obscur, cet homme ignoré, dédaigné, mais qui pratique la justice, précédant les monarques & les potentats dans le royaume de son Dieu, & en le contemplant sous ce point de vue, son amour pour lui va jusqu'au respect. Ami de ses semblables, il les aime sincèrement. Riche, il ne connaît point d'usage plus ravissant de ses trésors, que d'être sur la terre l'image du Dieu de charité. Placé dans une situation médiocre, il est ingénieux à trouver des ressources, & à multiplier les moyens de faire du bien. Pauvre, il donne encore ce qu'il peut, & souvent même plus qu'il ne peut. Sa charité referrée malgré elle du côté de l'assistance, s'épanche ailleurs avec plus de vivacité. Elle embrasse tous les autres intérêts du prochain; intérêt de vie, intérêt de biens, intérêt d'honneur, & sur-tout intérêt spirituel, intérêt de son ame & de son salut. Il se regarde

comme le ministre de la nature entière. Il se croit chargé de porter les voeux de tous les mortels au trône du Dieu, qui les a tous formés. Et s'il apperçoit autour de lui des situations heureuses, il en est inondé de joie. Il partage tous les plaisirs honnêtes. Sa bouche interprète de son cœur, éclate en bénédictions. Pere des hommes, s'écrie-t-il souvent, bénis les ouvrages de tes mains. Verse tes bienfaits, verse tes consolations, verse tes grâces en abondance sur toutes tes créatures! ouvre ta main libérale, & rassassie-les de tes biens. Je ne te demande pour moi, que le bonheur de t'adorer, de te servir, d'aimer mes frères, & de les voir heureux. O divine charité! ô triomphe du christianisme! ô vertu céleste, qui pourroit décrire ton efficace & ta bienfaisance. Je la sens avec vivacité, avec transport; & que n'ai-je pu l'exprimer comme je la sens!

Que la religion de J. C. paroît aimable sous le point de vue, où je viens de vous la présenter! qu'il est aisé d'y reconnoître la douce empreinte du Dieu souverainement bon, dont elle émane. Ce grand commandement

APPLICATION.

ment de la charité , est fondé sur les intérêts les plus importans & les plus chers. Et c'est à ces traits , que nous devons reconnoître le législateur bienfaisant , qui nous l'a donné.

Par cette loi fondamentale , la religion de J. C. bannit de la société la noire envie , la haine féroce , la cruelle vengeance , & toutes les passions barbares. Elle lie les princes & les sujets , les magistrats & les citoyens , & tous les ordres par les noeuds les plus tendres & les plus respectables. Elle assure à tous leurs droits respectifs , & à chacun la possession des avantages qu'il tient de la Providence. Elle ne tend qu'à rendre les hommes doux , humains , sociables , compatissans , qu'à faire régner au milieu d'eux la candeur , la droiture , l'union , les égards , l'amitié , l'harmonie , & les délices de la paix qui en sont l'heureux fruit. Ennemis de J. C. , voilà ce système de foi & de mœurs , contre lequel vous osez vous déchaîner. Ah ! voudriez-vous donc que ce divin maître fut venu autoriser les meurtres , commander les assassinats , forger des épées & des poignards , préparer des poisons , & nous transformer en bêtes farouches ? Entre ces sages , & ces législateurs , que vous louez hautement , di-

soit un ancien docteur , (s) nommez-nous en un seul qui ait établi une loi comparable à celle de la charité , qui ait fait à tous les hommes un point capital de s'aimer réciproquement. Trouvez-nous dans tous vos livres quelque chose de mieux pensé pour la tranquillité publique , un boulevard plus assuré , une digue plus forte pour arrêter le torrent des vices ruineux & destructifs. Vous osez vous nommer les vengeurs de l'humanité , & les bienfaiteurs du genre humain , tandis que vous cherchez à lui arracher ce qui fait sa gloire , sa consolation , ses ressources. Pour nous , M. T. C. F. , revêtons la charité , revêtons-nous des entrailles de miséricorde , c'est le seul moyen d'assurer le bonheur public. Par-tout où la charité répand ses bénignes influences , il y a paix , joie & prospérité.

Notre propre intérêt nous invite fortement encore à avoir de l'amour l'un pour l'autre. Nos coeurs ont été faits pour aimer. Leur auteur en les formant y a jetté avec profusion le germe précieux de la charité. Il en a comme gravé la loi dans tous leurs replis. Et j'ose le dire , il suffiroit de suivre nos penchants naturels pour l'observer. Quoique al-

(s) Augustin. Epist. ad Marcellin. & ad Volusianum.

térés par des passions dérégées & par nos vices, ces penchans se manifestent encore avec assez d'énergie. Nous aimons à nous lier, à avoir des amis, à étendre la sphère de notre bienveillance. Un besoin toujours renaissant, nous rappelle vers nos semblables. Notre joie est imparfaite, si nous ne l'épanchons dans leur sein; & l'on diroit que la source de nos larmes se tarit à proportion qu'ils pleurent avec nous. Il y a quelque chose de si touchant, & de si doux dans l'union des coeurs! c'est une chose si belle & si agréable que des frères unis! la haine est au contraire un état violent. Quelles pointes tranches & dououreuses n'enfonce-t-elle pas dans nos ames! Celui qui lui donne accès, en est toujours la première victime. Ainsi la loi de la charité est affortie à notre nature, à nos inclinations, à nos besoins. Il est de notre intérêt de nous aimer les uns les autres. Ici d'ailleurs les engagemens sont réciproques, & tout l'avantage est de notre côté. S'il nous est ordonné d'aimer tous les hommes, il est aussi ordonné à tous les hommes de nous aimer. S'il nous est ordonné de cherir leurs intérêts, il leur est aussi ordonné de défendre les nôtres. Oh! que de plaisirs, que de bonheur seroient répandus sur la terre,

si elle n'étoit peuplée que de vrais chrétiens, d'âmes charitables!

Quoi de plus propre encore que la charité à perfectionner nos ames? c'est elle qui nous rend les images vivantes de J. C. & de Dieu même. C'est elle qui nous prépare pour le ciel. Nous avons juré en ratifiant les vœux de notre baptême, d'observer tous les commandemens de notre maître. Celui-ci en est le plus grand. Voudrions-nous l'enfeindre encore! Ses bénédictons & ses grâces dans la vie présente, sont attachées à l'observation de ce devoir; & pour tout dire en un mot, notre destinée éternelle en dépend. O mon Dieu nous n'avons plus d'excuse à alléguer; plus de prétextes; comme tes élus, comme tes saints & tes bien-aimés, nous allons nous revêtir des entrailles de miséricorde, de bonté, de douceur, de patience & de support; & à cela désormais, tous pourront connoître, que nous sommes les disciples de J. C., en nous voyant nous aimer les uns les autres. Oui nous allons tous porter désormais la livrée de ce maître bienfaisant. Allez faux rapports, jugemens téméraires, interprétations sinistres de la conduite, & même des sentimens du prochain. Allez amour excessif de nous-mêmes, source fatale de tant

d'iniquités, & des atteintes multipliées, que nous avons porté jusqu'ici à la charité. Allez basse jalouſie, fardide avarice, vil intérêt, injustes resſentimens, haines invétérées, rentrrez dans les ténèbres d'où vous êtes sortis pour le malheur des hommes. Plus de division dans les familles, plus de désunion dans les mariages, plus d'indifférence entre proche & proche, plus de frères armés contre leurs frères. Nous ne voulons plus qu'affection réciproque, soins empessés, amour mutuel, tendre charité.

Oh ! quand revivront-ils enfin dans le sein du christianisme, ces heureux tems de l'église naissante, ces siecles d'or, où l'on admiroit dans les disciples de J. C. la vive image de la charité de leur maître, où leurs intérêts étoient communs, leurs sentimens communs, leurs biens communs, où *ils vendoient leurs possessions, & les distribuoient à tous, selon que chacun en avoit besoin* ; où l'évangile répandoit par la charité une odeur précieuse, qui faisoit la joie du ciel & la bénédiction de la terre. Et qu'attendons-nous donc encore, M. T. C. F.? Le spectacle de tant de malheureux que la calamité des tems réduit à manquer même du nécessaire, ne doit-il pas nous rendre aujourd'hui ce devoir

plus sacré & plus inviolable que jamais ? Quoi tant de nos frères font nuds ; & nous disciples de J. C., nous voudrions encore étaler à leurs yeux tout le faste du luxe, & tout l'attirail de la vanité ! Tant de nos frères n'ont pas du pain, pour sustenter une vie d'amertume, & nous disciples de J. C., nous voudrions encore surcharger nos tables de tous les poisons de la volupté ! Tant de nos frères versent des larmes de détresse & d'angoiffe, & nous disciples de J. C., nous voudrions encore multiplier nos vains plaisirs, & nous plonger dans les délices, comme aux jours de l'abondance & du bien ! O cris perçans, cris lugubres de l'humanité plaintive, retentisséz jusqu'à nos cœurs ! brisez-en toute la dureté ; fondez-en toutes les glaces. Et puissent enfin nos entrailles s'échauffer en faveur du pauvre & de l'indigent !

Ah ! que de nouvelles bénédictions nous attirerons par-là sur nos familles & sur nos personnes ! que de grâces signalées répandra sur nous ce Dieu abondant en gratuité, qui a promis de récompenser jusqu'à un verre d'eau froide donné en son nom ! Fils de la promesse, élevons donc nos têtes, & regardons vers le ciel.

Déjà ce période de besoins & d'allarmes

va finir. Déjà les années éternelles s'approchent. Le rideau du tems se ferme, le voile de l'éternité se leve. Déjà l'auguste tribunal du juge suprême se dresse; & tandis qu'il prononcera une condamnation sans miséricorde, (t) envers ceux qui n'auront point usé de miséricorde, il dira à ses disciples, & il le leur dira à la face de tout l'univers: *venez les bénis de mon pere!* venez coeurs sensibles & bienfaisans. *J'ai eu faim & vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, & vous m'avez donné à boire; j'étois étranger, & vous m'avez recueilli; j'étois nud & vous m'avez vêtu, j'étois malade & vous m'avez visité; j'étois en prison, & vous êtes venus vers moi; car en faisant ces choses à l'un des plus petits de mes frères, c'est à moi-même que vous les avez faites.* Venez donc dans le royaume que mon amour vous a préparé, dont la charité vous a ouvert les portes éternelles, & dont elle fera les délices d'éternité en éternité.

O ! Seigneur, tu nous appelles dans le moment à la table sacrée, pour nous y donner les avant-goûts de ces délices éternnelles !

(t) Jaq. II. v. 13.

Fais par ta grace qua nous nous en approchions avec foi, avec répentance, & surtout avec une ardente charité; fais que cette divine vertu nous prépare pour le ciel, & nous transforme tous en vases de miséricorde & d'honneur ! Amen.





ANALYSES

des sermons contenus dans ce cinquième volume.

SERMON XLIX.

Pour le III^e Dimanche après la Pentecôte.

TEXTE. *Or nous prêchons la sagesse entre les parfaits, une sagesse, dis-je, non de ce monde, ni des princes de ce monde qui vont être anéantis; mais nous prêchons la sagesse de Dieu, qui étoit en mystère, c'est-à-dire cachée, que Dieu avoit destinée avant les siècles pour notre gloire.*

I Cor. II, vers. 6. 7.

SUJET. L'excellence de l'évangile; point de vue sous lequel St. Paul l'envisage ici.

DIVISION. En 4 réflexions. L'apôtre considère l'évangile.

- 1^o Dans son origine.
- 2^o Dans sa sublimité.
- 3^o Dans sa durée.
- 4^o Dans son but.

I. RÉFLEXION. L'évangile considéré dans toute l'étendue de son système n'est 1^o. *ni de ce monde, ni des princes de ce monde.* On explique

ces termes, & l'on prouve que l'évangile n'a pu émaner ni d'une multitude si aveugle, si corrompue ni de ses conducteurs plongés dans l'ignorance à tant d'égards. — Mais 2^o. c'est *la sagesse de Dieu.* Preuves sur lesquelles cette assertion est fondée; preuve particulière qu'en donnoit le grand apôtre.

II RÉFLEXION. Sublimité de l'évangile. 1^o. C'est une sagesse proprement dite — en elle-même — par opposition à la fausse théologie & aux erreurs des adversaires de St. Paul — par opposition même au petit nombre de vérités isolées que les sages avoient découvertes, &c. — 2^o. C'est une sagesse entre les parfaits. Sens de ces expressions. Interrogeons en effet ceux qui sont enrichis de tout don de connoissance en J. C., & ils nous diront que *la vie éternelle consiste*, &c. — 3^o. C'est une sagesse en *mystère.* Il y avoit avant l'évangile de sublimes vérités cachées, &c. mais il y reste encore des énigmes. Nous savons les faits, & nous en ignorons le *comment.* Or ces mystères mêmes en démontrent la divinité & l'excellence.

III. RÉFLEXION. *Sa durée éternelle.* Admirable contraste avec cette *sagesse, & ces princes du monde qui vont être anéantis* — preuves — les siècles s'écoulent, & l'évangile leur survit, &c.

IV. RÉFLEXION. *Son but.* C'est pour *notre gloire.* Fausses idées de la gloire. Quelle est celle du chrétien même dans cette vie? Et ce qu'elle sera dans la vie à venir — étonnante dispensation! C'est donc par les humiliations que Dieu nous conduit à la gloire.

APPLICATION. Sentimens que ce beau sujet doit nous inspirer. L'origine de l'évangile nous apprend à quelle autorité nous devons déférer en matière de foi --- son éternité nous démontre l'inutilité des efforts de l'incredulité --- son but doit nous inonder de joie, &c.

pag. 1 -- 41.

S E R M O N L.

Pour le IV dimanche après la Pentecôte.

TEXTE. Maintenant donc je vous dis, ne continuez plus vos poursuites contre ces hommes, & laissez-les en repos. Car si cette entreprise ou cette œuvre est des hommes, elle sera détruite; mais si elle vient de Dieu, vous ne pourrez la détruire; & prenez garde que même vous ne soyez trouvés faire la guerre à Dieu.

Actes V, v. 38, 39.

SUJET. La sagesse de l'avis de Gamaliel dont les uns ont fait un chrétien & un saint, tandis que les autres en font un politique peu judicieux.

DIVISION. En 2 réflexions. 1^o. Traits de sagesse qui brillent, &c. 2^o. Conséquences qui en découlent.

I. RÉFLEXION. 1. Trait; un *déintéressement* généreux & patriotique; c'est un pharisién qui plaide une cause déjà si fatale à sa secte & qui lutte contre toutes sortes d'intérêts, --- qui s'ex-

pose à la haine implacable de ses collègues. --- 2. Trait; une douce *tolérance* --- il n'aperçoit aucun crime, aucune rébellion dans les hérauts de l'évangile. Il rappelle leurs vertus, leurs miracles; faits qui méritent du moins d'être approfondis. S'ils sont dans l'erreur, il faut les instruire --- & si ce n'est là qu'un imposture, il faut donner le tems à la vérité de percer tous les nuages; & alors seulement il conviendra de les frapper. --- 3. Trait; une juste appréciation *des causes & de leurs effets.* Il s'agissoit de changer la face de tout l'univers. Or si c'est la main impudente des hommes qui conduit cette entreprise, elle échouera. Son chef est déjà mort. Ses sectateurs, qui dans ce cas-là ne sont que des fourbes sans ressources, &c. seront confondus. Mais si elle vient de Dieu, qui pourra la détruire? Et mille circonstances frappantes avoient déjà fait entrevoir au sage Gamaliel le doigt du Très Haut dans cette œuvre. --- 4. Trait; une parfaite *conformité* avec la constitution, les loix, la religion du peuple juif. C'étoit l'Éternel qui le gouvernoit encore. C'est donc à lui, sur-tout dans ce cas unique où à démasquer la fraude, ou à faire triompher la vérité; & par conséquent il n'appartient pas au sanhédrin de précipiter les événemens, & de prononcer. --- 5. Trait; la *piété* Gamaliel croit en Dieu, il croit à la divine Providence, il croit aux saints oracles --- il tremble que ses collègues ne fassent la guerre à Dieu même.

II. RÉFLEXION ou APPLICATION. 1^o. Dieu se réserve donc souvent dans les corps les plus corrompus quelque homme droit & intégré pour accomplir ses desseins. --- 2^o. Leçons pour les

D d 3

magistrats, pour le soutien de l'innocence, &c. --- pour se garantir des passions violentes. --- 3^o. Leçons pour tous les fidèles. --- 4^o. Conséquence principale. Les révolutions du temps ont pleinement justifié la sagesse de l'avis de Gamaliel --- obstacles qu'a éprouvés l'évangile & ses triomphes --- nos devoirs.

pag. 42 --- 69.

SERMON LI.

Pour le V dimanche après la Pentecôte.

TEXTE. *L'ame de Jonathan fut tellement liée à l'ame de David qu'il l'aima comme son ame.*

I Samuel XVIII, vers. 1.

SUJET. La source de l'amitié.

DIVISION. En 2 parties. 1^o. On recherche la source unique de l'amitié.

2^o. On prouve que celle de David a découlé de cette source.

I. PARTIE. 1. On écarte les sources impures d'où l'amitié ne peut jaillir. --- Ce n'est point l'intérêt qui l'a produite, quelque nom qu'on lui donne, &c. --- puisqu'il est plutôt une source de division --- Ce n'est point la vanité ; le cœur ne se lie ni avec des titres pompeux, &c. --- Ce n'est point l'amour du plaisir qui rassemble tant de personnes lasées de leur existence --- ni enfin la sympathie dont l'effet se détruit souvent plus rapidement qu'il n'a été produit.

2. Où aller donc chercher la source unique de l'amitié ? dans la vertu. L'amitié n'est que l'union de deux ames par le moyen de la vertu. Il s'agit de le prouver --- écoutons d'abord les sages du paganisme, &c. --- écoutons les déclarations de nos saints livres --- consultons notre propre cœur --- Quel est donc l'ami qu'il faut choisir ?.. écueils à éviter, règles qu'on doit suivre dans ce choix.

II. PARTIE. 1^o. Jonathan étoit un prince aimable, & très-religieux ; on le prouve. --- 2^o. David étoit le plus jeune des fils d'Isaï, & tous les charmes de la vertu éclatoient en lui --- son éducation, son genre de vie --- ses talents --- l'usage qu'il en fait ; que de traits touchans ! --- bientôt il développe des vertus plus mâles & plus impoſantes. Détails --- or voilà les liens sacrés qui attacherent l'ame de Jonathan, &c.

APPLICATION. 1. Motif qui doit nous engager à l'amitié ; notre qualité d'hommes. Les bienfaits que nous avons reçu & que nous recevons continuellement de nos semblables, nous en imposent la nécessité. C'est une source de douceur. --- 2. Motif, notre qualité de chrétiens. Que font les hommes suivant nos livres sacrés ? &c. ... Et où doit aboutir enfin cette union ravisante ? au ciel, à l'éternité ? Je ne dis donc plus comment l'homme n'aimeroit-il pas l'homme ; mais comment le chrétien n'aimeroit-il pas le chrétien ? &c. Priere.

pag. 70 --- 103.

D d 4

SERMON LII.

Pour le VI dimanche après la Pentecôte.

TEXTE. *L'ame de Jonathan fut liée à l'ame de David, tellement que Jonathan l'aima comme son ame.*

I Samuel XVIII, vers. 1.

SUJET. Les effets de l'amitié.

DIVISION. En 2 parties. 1^o. Ces effets considérés en général.

2^o. Appliqués à l'union de David, &c.

I. PARTIE. Trois époques dans l'amitié ; la prospérité, l'adversité, & le tems où un ami survit à son ami. 1^o. Tableau d'une amitié vertueuse au tems de la prospérité. Ouvertures de cœur, confiance sans réserve, liberté aimable & mutuelle, services rendus avant d'être sollicités ; conseils salutaires donnés, zèle pur & actif, &c. s'il le faut des censures directes — 2^o. Dans l'adversité ; l'ami défend son ami injustement opprié ; rien ne l'effraye — L'ami riche soulage son ami devenu indigent, & c'est alors qu'il sent tout le prix des richesses. — Pauvre lui-même, il partage avec cet ami son pain, son nécessaire. — L'ami est le consolateur de son ami abattu, désemparé. — Il ne l'abandonne point qu'il n'ait tarî la source amère, de ses larmes. — Trait touchant de Job visité par ses amis. — 3^o. L'ami qui survit à son ami le pleure ; mais bientôt il agit ; il parle souvent de lui ; il peint ses vertus — il régle ses affaires, si elles sont en désordre, & il prend soin de sa veuve & de ses enfans, &c.

II. PARTIE. 1^o. Le jour où David apporte à Saül la tête sanglante de Goliath ; ses victoires ; son mariage avec Mical, &c. tels sont tous les événemens heureux dont ces deux amis partagèrent la joie. — 2^o. Mais le tems de leur affliction fut beaucoup plus long — détails empruntés de l'histoire sainte. — 3^o. David a donc la douleur de survivre à son ami. Complainte touchante qu'il fait à l'occasion de la mort de Jonathan — soins qu'il prend du dernier rejeton de cet ami si cher à son cœur.

APPLICATION. Ce tableau nous offre tous les traits, tous les caractères de la divine amitié — mais où existe-t-elle de nos jours ? Problème facile à résoudre. L'amitié est rare, parce que la vertu est rare. — Peut-être dira-t-on que la morale exagère trop les devoirs de l'amitié réfutation de cette difficulté, &c.

page 104 — 140.

SERMON LIII.

Pour le VII dimanche après la Pentecôte.

TEXTE. *Prenez garde que personne ne vous séduise par la philosophie, & par de vaines illusions, suivant les traditions des hommes, & les éléments du monde, & non pas selon Jésus-Christ.*

Coloff. II, v. 8.

SUJET. Les dangers de la fausse philosophie.

DIVISION. En 3 réflexions. 1^o. Les caractères de la fausse philosophie.

2^o. Ses dangers.

3^o. Les moyens de les éviter.

I. RÉFLEXION. Ce n'est point la saine philosophie que St. Paul proscrit dans notre Texte --- objets qui sont de son ressort ; dès qu'elle ose franchir ses limites , ce n'est plus qu'un abus criminel de la raison, dont voici les caractères. --- 1^o. De vaines illusions. Tantôt elle nous dit qu'il n'y a point de Dieu , & se refuse aux preuves les plus sensibles --- tantôt qu'il n'y a point de providence , que Dieu est trop grand , & que nous sommes trop petits pour qu'il daigne se mêler de nous --- tantôt point de loix naturelles , point de vertus & --- tantôt que nos ames sont mortnelles. --- C'est sur-tout la révélation qu'elle attaque. --- Folie, impénétrabilité de tous ces atteintats. --- 2^o. Des traditions humaines. C'est au hazard qu'elle attribue tout. Elle nous soumet aux fantômes de la nécessité , du destin , &c. Elle entasse des objections. Elle détruit tout , & n'édifie rien. --- 3^o. Elle nous rappelle aux éléments & à la religion naturelle. --- Origine céleste & insuffisance de cette religion , que le déiste ne reçoit pas de bonne foi. On le prouve --- 4^o. enfin elle n'est pas selon J. C. tel est son caractère distinctif.

II. RÉFLEXION. La fausse philosophie séduit 1^o. l'esprit en lui faisant contracter l'habitude de vouloir tout expliquer , & en tournant toute la religion en pure théorie. --- 2^o. Le cœur. --- 3^o. Avec facilité ; ce qu'on prouve soit par la nature de cette fatale séduction , soit par celle des passions déréglées. --- 4^o. D'une manière barbare & meurtrière.

III. RÉFLEXION & APPLICATION. Prenez

garde ; c'est-à-dire 1^o. évitez tout ce qui peut affaiblir votre foi , l'orgueil , les mauvaises compagnies ; les mauvais livres. --- 2^o. Pratiquez tout ce qui peut la fortifier. Détails à ce sujet.

page 141 --- 187.

SERMON LIV.

Pour le VIII^e dimanche après la Pentecôte.

TEXTE. Alors Ezéchias se tourna du côté de la muraille , & fit sa prière à l'Eternel en disant : je te prie , ô Eternel , souviens-toi maintenant que j'ai marché devant toi en vérité & en intégrité de cœur , & que j'ai fait ce qui t'est agréable.

II Rois XX , v. 2. 3.

SUJET. Les consolations du juste malade.

DIVISION. En 3 parties. Ce juste puise des consolations

- 1^o. Dans ses idées ,
- 2^o. Dans ses sentiments ,
- 3^o. Dans le souvenir de sa vie passée.

I. PARTIE. Consolations dans ses idées. Ce que ce juste n'est pas --- les idées qui l'occupent sont 1^o. celle de l'Eternel , &c. détails ; 2^o. de l'Eternel qui se souvient , c. à. d. considéré comme juste & saint. --- 3^o. De l'Eternel qui se souvient maintenant c. à. d. considéré comme bon & faisant miséricorde. --- 4^o. De l'Eternel considéré comme rémunératrice. L'aimable religion lui retrace sans effort tous ces augustes attributs du Dieu qu'il invoque. Or quelle source de consolations !

II. PARTIE. Consolations dans ses sentimens. Ce n'est point ici un vil esclave du monde, &c. mais un juste & ses paroles. --- Sont 1^o. la vive expression de son *amour*. --- 2^o. De son *espérance* & de sa *confiance*. --- 3^o. De son humble soumission, de sa résignation absolue. Or avec des sentimens si agréables dans le cœur, comment ne jouiroit-il pas de la paix de Dieu ? &c.

III. PARTIE. Consolations dans le souvenir de sa vie passée ; & c'est là le point capital. Quel contraste entre ce juste, & l'insensé qui à tout sacrifie pour le monde, & que le monde abandonne dans ce moment décisif. Mille fois plus heureux ce juste ; en se rappelant les péchés qu'il a commis, il se rappelle aussi les larmes qui les ont effacés ; il se rappelle des vertus, des actions louables en elles-mêmes, & des actions sanctifiées par le but, &c. --- il résulte de ces détails qu'il n'y a qu'un seul préservatif contre les terreurs de la mort, &c. --- ce sont ces idées, ces sentimens que la religion inspire. Jettons les yeux sur un Socrate mourant ! quel exemple ; le juste malade à mort, a comme ce sage payen, le souvenir ravissant d'une bonne vie ; mais il a de plus, &c. ---

APPLICATION. Est-ce ainsi que nous pensons, que nous agissons ? --- Hélas ! à quoi se reduit notre christianisme ! aussi comment meurt-on ! --- & lorsqu'on dit à Dieu souviens-toi, que signifient ces paroles ? Exhortations, &c.

page 188 — 217.

SERMON LV.

Pour le IX dimanche après la Pentecôte.

TEXTE. *Nul ne peut servir deux maîtres. Car ou il hâira l'un & aimera l'autre ; ou il s'attachera à l'un & méprisera l'autre, vous ne pouvez servir Dieu & Mammon.*

Matth. VI, v. 24.

SUJET. L'incompatibilité du service de Dieu avec celui de Mammon.

DIVISION. En 2 parties. 1^o. Tableau du serviteur de mammon opposé à celui du serviteur de Dieu. 2^o. Impossibilité de servir ces deux maîtres tout à la fois.

I. PARTIE. 1^o. Le serviteur de mammon acquiert les richesses avec injustice, il lui en faut à quelque prix que ce soit, & de là combien de désirs criminels ? --- Bientôt il se lasse des moyens honnêtes, & alors que de crimes accumulés ! Injuste dans la possession & dans l'usage des richesses, où l'esclave de mammon est un avare, plus avide que les bêtes féroces, son propre boureau, &c. --- ou c'est un ambitieux. Devenu riche, il s'ouvre le chemin des honneurs par de nouvelles iniquités --- où enfin c'est un voluptueux, &c. Détails. --- 2^o. Le serviteur de Dieu est au contraire juste dans l'acquisition des richesses dont il connaît trop le néant, pour y placer son cœur ; toujours content dans son état, il profite des occasions honnêtes, &c. mais ne craignez de sa part ni

obliquités, &c. --- Humble dans la possession & dans l'usage des richesses, s'il parvient aux honneurs, ce n'est que, &c. --- Enfin sage, modéré bienfaisant dans l'usage, &c. il est sur la terre l'image du Dieu des miséricordes.

II. PARTIE. Trois preuves de l'incompatibilité du service, &c. 1^o. Le contraste frappant des deux tableaux que l'on vient de crayonner, ici la vertu, & là le vice, &c. --- 2^o. L'impossibilité de deux amours dans le même degré. Exemple qui établit cette vérité. On le prouve aussi par la conduite de ces insensés qui sont prostitués à mammon. --- De-là cette maxime : *vous les connoîtrez à leurs fruits.* --- 3^o. Mais quand cela feroit possible dans tout autre cas, il n'en feroit pas de même ici; puisque Dieu exige de nous un amour de préférence, &c. or quelle conclusion résulte de là ? qu'il est *impossible*, &c. ---

APPLICATION. 1^o. Motifs des serviteurs de Dieu & leur efficace. --- 2^o. On leur oppose les motifs des esclaves de mammon, & leur folie.

page 218 --- 256.

S E R M O N L V I .

Pour le X dimanche après la Pentecôte.

TEXTE. *Si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu, il reconnoîtra si ma doctrine est de Dieu, ou si je parle de mon chef.*

Jean VII. v. 17.

SUJET. L'auditeur convaincu.

DIVISION. En deux parties. 1^o. Les dispositions d'un pareil auditeur. 2^o. Leur influence.

I. PARTIE. L'auditeur dont il s'agit est tout adulte, &c. qui a certaines connaissances dans l'esprit, & certaines dispositions dans le cœur. 1^o. Connaissance de l'existence de Dieu si facile à acquérir par la contemplation de la nature; idées faines des perfections de Dieu & sur-tout de ses perfections morales; connaissance de la volonté de Dieu (& combien de principes renfermés dans ce seul mot!) telles sont les dispositions d'esprit suposées dans notre texte. 2^o. Celles du cœur sont, la docilité; c. à d. le sacrifice de tous ses préjugés, pour n'écouter que Dieu seul, & ne déferer qu'à l'autorité de sa parole; & une obéissance parfaite qui emporte encore le sacrifice de toutes ses passions dérégées, &c. --- Qu'on amène un auditeur ainsi préparé dans nos temples, & il en embrassera les autels.

II. PARTIE. La doctrine de J. C., c'est l'évangile lu, étudié & médité dans l'évangile même. Or l'auditeur bien disposé en connaît la divinité avec facilité avec certitude, avec efficace. 1^o. La facilité de cette connaissance se prouve par la nature même des vérités que l'évangile contient. Rien de plus clair que ce qui est nécessaire au salut --- par l'expérience; --- par les dispositions mêmes du vrai disciple --- & par l'incompréhensibilité des choses qui y sont encore cachées. 2^o. Preuves de la certitude de cette connaissance. On en entasse plusieurs --- mais n'insistons que sur les caractères internes de la doctrine de J. C.

que de lumières elle fournit ! sur la nature de Dieu, sur l'origine de l'homme, ses devoirs, sa destination, &c. En un mot de quelque côté qu'on se tourne Dieu se présente par-tout dans l'évangile. 3°. Efficace de cette connoissance. --- On entre à ce sujet dans quelques détails.

APPLICATION. 1°. Il est aisé de reconnoître l'envoyé de Dieu, au moyen même qu'il nous indique ici pour juger de la divinité de sa mission. --- 2°. Il ne faut plus s'étonner de l'incrédulité des juifs, &c. ni de celle des prétendus sages de nos jours. On a des préjugés, des passions ; & l'on refuse d'en faire le sacrifice, &c.

page 257 — 285.

SERMON LVII.

Pour le XI dimanche après la Pentecôte.

TEXTE. *Soyez fervens d'esprit.*

Rom. XII, v. 11.

SUJET. La nature du zèle.

DIVISION. On en trace les caractères en le considérant.

- 1°. Dans ses principes.
- 2°. Dans ses effets.

I. PARTIE. On définit le zèle, & pour différer les nombreuses illusions qu'on se fait ici, on en recherche les caractères dans ses sources. 1°. Dans l'esprit, qui doit être rempli d'intelligence. Le zèle doit donc être éclairé. Premier caractère. Or qu'est-ce qu'un zèle éclairé ? Pour l'apprendre, allons à la loi, &c. --- Preuves. 2°. Dans un cœur

coeur juste & droit. Second caractère, le zèle doit être pur & sincère. C'est le cœur, c'est tout le cœur que Dieu demande ; sans ce sacrifice point de véritable zèle. Détails & exemples tirés de l'écriture.

II. PARTIE. Nouveau caractère du zèle considéré dans ses effets. 1°. La prudence & la circonspection. Fausses idées réfutées ; principes qu'établit ici la parole de Dieu. Exemples décisifs de St. Paul & même de J. C. 2°. Le courage & l'intrepétidité. Lorsqu'il le faut, le véritable zèle échauffe le cœur le plus indolent ; il lui apprend à se roidir contre tous les obstacles, &c. Tableau d'un zélé serviteur &c. --- 3°. La douceur & la charité. Sans ce caractère, tous les autres ne sont rien ; tel est l'esprit de J. C. ; tels ont été ses exemples ; tels sont ses ordres. 4°. Enfin la perséverance.

CONCLUSION. La ligne qui sépare ici la vertu du vice, est presqu'imperceptible ; nous sommes sans doute tous appelés à travailler, &c. mais que de précautions sont nécessaires. --- Cependant hélas ! s'il y a encore de la ferveur au milieu de nous, ce n'est que pour le monde. --- Exhortations:

page 286 — 318.

SERMON LVIII.

Pour le XII dimanche après la Pentecôte.

TEXTE. Soyez fervents d'esprit.

Rom. XII, vers. 11.

SUJET. La nécessité du zèle.

DIVISION. En deux parties. 1^o. De cette né-

cessité.

2^o. Des moyens de l'acquérir.

I. PARTIE. 1^o. La nécessité du zèle se démontre par les ordres formels & souvent réitérés du législateur suprême. Car que peut-on alléguer contre ? &c. — 2^o. Par le but, l'économie, le génie de la religion de J. C. Tous les chrétiens sont ou froids, ou tièdes, ou bouillants. Or il n'y a que ces derniers qui soient les brebis chères de J. C. — 3^o. La vaste étendue de la tâche qui nous est imposée. *Mourir au péché, vivre à la justice*, &c. — Réflexions qui confirment encore la brieveté, l'incertitude de notre vie, & les suites inévitables du bon ou du mauvais usage que l'on en aura fait.

II. PARTIE. On indique d'abord succinctement les moyens généraux, &c. — Et l'on prescrit ensuite des règles plus relatives à nos besoins spirituels. — 1^o. Ce qui manque au zèle de l'un, c'est la lumière. Comment il doit remédier à ce défaut. — 2^o. Chez l'autre ce sont les vices du cœur, l'envie, la volupté, &c. Remèdes — 3^o. Vous, vous avez des lumières; mais

un tempérament trop impétueux, qui vous égarer par ses faillies. Comment les réprimer ? — 4^o. Celui-là se jette dans l'extrême opposée; c'est un cœur glacé. Comment le rechauffer ? — 5^o. Celui-ci péche en matière de zèle par son inconstance. — Remèdes — 6^o. Voici encore un vice plus terrible, le défaut de charité. — Détails.

CONCLUSION. Ces directions sont utiles, &c. puissions-nous les suivre.

page 319 — 346.

SERMON LIX.

De préparation pour le Jeune & les Communions.

TEXTE. Comment échapperons-nous, si nous négligeons un si grand salut ?

Héb. XI, v. 3.

SUJET. La négligence du salut punie.

DIVISION. En 3 réflexions. 1^o. Le grand salut.

2^o. Le crime qu'on commet en négligeant.

3^o. La punition de ce crime.

I. RÉFLEXION. 1^o. Qu'est-ce que le salut, dans le temps & dans l'éternité ? Jésus-Christ en est seul l'auteur ? Pourquoi donc ce glorieux titre de salut est-il aussi donné à l'évangile ? c'est sur-tout parce que Dieu, maître de ses dons,

E e 2

à attaché notre salut à la connoissance, à la profession & à la pratique de cet évangile. --- 2°. La grandeur de ce salut se prouve par tout ce qu'il a coûté. --- par les maux dont il nous a délivrés, & par l'abondance des biens qu'il nous procure, &c.

II. RÉFLEXION. 1°. Ce crime considéré dans son plus haut degré d'atrocité, est celui des apostats, &c. --- celui des incrédules --- & celui de quiconque reçoit ce salut en partie, & le rejette en partie. --- 2°. On en établit l'atrocité.

III. RÉFLEXION. Les contempteurs du salut n'échapperont pas. Ce que démontrent 1°. des principes évidens. --- Et les menaces du Très-Haut. --- 2°. Ce jour solennel déjà arrêté pour juger, &c. --- 3°. L'impossibilité où ils seront de se justifier, &c. ---

APPLICATION. 1°. Que chacun se demande à soi-même s'il sent l'importance de ce salut; quelle est sa foi, &c. --- 2°. N'oublions jamais que la journée terrible de l'Éternel viendra à son tour.

page 347 --- 379.

S E R M O N L X.

Pour la Communion du dernier dimanche d'Août.

TEXTE. *A cela tous connoîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour l'un pour l'autre.*

Jean XIII, v. 35.

SUJET. La charité livrée du chrétien.

DIVISION. En deux parties. 1°. La charité est l'empreinte du christianisme. 2°. Sa nature & ses caractères.

I. PARTIE. Quel autre signe J. C. auroit-il pu choisir? Toute son histoire n'est-elle pas le tableau de la charité. 1°. Dès son berceau. --- 2°. Dans tous les instans de sa vie. --- 3°. A sa mort. --- 4°. Sur-tout il l'a enseignée; il en a fait la base de sa morale --- il nous en a imposé la loi. --- Tout son évangile tend là. --- La charité est le lien de l'église invisible. --- Et elle fera celui de l'église triomphante, &c.

II. PARTIE. 1°. La charité doit être *universelle*, & embrasser tous les hommes sans nulle exception. --- Elle ne confond cependant pas les degrés d'une légitime préférence. --- 2°. Elle doit être sincère; ce qui exclut l'hypocrisie, la dissimulation, &c. --- En quoi consiste cette sincérité --- ses effets. --- 3°. La charité doit être efficace, dans tous les états; le riche doit répandre des aumônes --- au sein de la médiocrité,

on peut resserrer ses besoins pour ajouter à l'héritage des pauvres --- & même dans une situation étroite consacrer une légère partie de son travail, &c. --- Efficace encore dans une foule de moyens distincts de l'aumône --- du moins en souhaitant du bien à tous les hommes, en priant pour eux.

APPLICATION. Motifs, &c. 1^o. l'intérêt de la société. --- 2^o. Notre propre intérêt, &c. ---

page 380 --- 417.

Fin du cinquième Volume.

